

2015 AU CINÉMA

CRITIQUES, STATISTIQUES, BILAN,...



2015 RESTERA À JAMAIS COMME UNE ANNÉE PARADOXALE. DU CÔTÉ PERSONNEL, CE FUT ASSEZ MERVEILLEUX : UN MARIAGE, DEUX NIÈCES, DES AMIS SUPERS, DES BONS SOUVENIRS À LA PELLE... **MAIS**, DU POINT DE VUE DE L'ACTUALITÉ, NOTAMMENT EN FRANCE, ON PEUT PARLER D'UNE ANNÉE QUI FERA DATE ET PAS POUR DE BONNES RAISONS : ENTRE LE 7 ET LE 9 JANVIER PUIS LE 13 NOVEMBRE, L'HORREUR A FRAPPÉ PARIS ET LE CŒUR DE TOUS. LES DRAMES EN TOUT GENRE ONT ÉTÉ TROP NOMBREUX POUR ÊTRE ÉNUMÉRÉS ICI. ON PEUT VIVEMENT SOUHAITER QUE 2016 NE REPRODUISE PAS UN SCHÉMA IDENTIQUE MÊME SI J'AI ASSEZ PEU D'ESPOIR (ET C'EST UN OPTIMISTE QUI VOUS PARLE...). **ET POUR LE CINÉMA ALORS, QUE RETENIR DE 2015 ? CAR MÊME SI C'EST BEAUOCUP PLUS FUTILE, C'EST QUAND MÊME CELA QUI NOUS INTÉRESSE ICI...**

J'AURAI DU MAL À DONNER UN AVIS VÉRITABLEMENT CONSTRUIT PUISQUE JE N'AI VU QUE TRENTE FILMS ET PAS FORCÉMENT LES TRENTE QUE J'AVAIS LE PLUS ENVIE DE VOIR.

CELA VIENT À LA FOIS DE MON NOUVEAU LIEU D'HABITATION (BIEN QUE JE N'AIE JAMAIS ÉTÉ AUSSI PRÈS GÉOGRAPHIQUEMENT D'UN CINÉMA), D'UN MODE DE VIE QUI A CHANGÉ (JE NE PEUX PLUS ALLER AU CINÉMA UNE FOIS TOUS LES DEUX JOURS COMME AVANT) ET DE MULTIPLES ACTIVITÉS QUI M'ONT BIEN OCCUPÉ, NOTAMMENT CET ÉTÉ. **MÊME SI**

JE SUIS ALLÉ AU MOINS UNE FOIS PAR MOIS VOIR UN FILM, IL SERAIT DIFFICILE POUR MOI DE DRESSER UN VÉRITABLE BILAN, COMME J'AI PU LE FAIRE LES ANNÉES PRÉCÉDENTES AVEC AUTANT DE RUBRIQUES, DE GRAPHIQUES ET DE PRÉCISION. CE SERA DONC PLUTÔT UN AVIS GÉNÉRAL AVEC DES RÉFLEXIONS UN PEU PLUS ÉPARES. **ESPÉRONS QUE CE SOIT PLUS LISIBLE QUE CES LONGUES PAGES QUE JE VOUS OFFRAIS CHAQUE ANNÉE AVEC PLAISIR !**

PAR RAPPORT À 2014, OÙ AUCUN FILM NE M'AVAIT VÉRITABLEMENT MARQUÉ, **2015 A VU DEUX LONGS MÉTRAGES SORTIR TRÈS FRANCHEMENT DU LOT.** ET CE QUI EST TRÈS INTÉRESSANT ET QUI DIT À LA FOIS BEAUCOUP DE L'ÉCLECTISME DE MES CHOIX AINSI QUE DE LA FORCE DU CINÉMA, **C'EST LE CÔTÉ EXCESSIVEMENT DIFFÉRENT DE CES DEUX ŒUVRES. EN EFFET, IL EST DIFFICILE DE TROUVER DES POINTS COMMUNS ENTRE VICE-VERSA ET LE FILS DE SAUL,**

LE PREMIER ÉTANT UN FILM D'ANIMATION INVENTIF ET INTELLIGENT, LE SECOND UN DRAME HISTORIQUE POIGNANT ET ESSENTIEL.

POUR AUTANT, CE SONT DEUX LONGS MÉTRAGES QUI M'ONT FORTEMENT MARQUÉ ET QUI, JE PENSE, ONT TROUVÉ LEUR PLACE DANS L'HISTOIRE DU CINÉMA, CHACUN À LEUR MANIÈRE. **A MON SENS, ON EN REPARLERA DANS DE TRÈS NOMBREUSES ANNÉES.** UN MOT ÉGALEMENT SUR UN TROISIÈME FILM QUE J'AI VRAIMENT APPRÉCIÉ CETTE

ANNÉE ALORS QUE JE L'ATTENDAIS TOUT PARTICULIÈREMENT : **AMERICAN SNIPER** MARQUE LE RETOUR AU TRÈS HAUT NIVEAU D'UN **CLINT EASTWOOD** QUE L'ON AVAIT UN PEU PERDU CES DERNIERS TEMPS (PAS DEPUIS TROP LONGTEMPS NON PLUS...). IL SIGNE LÀ UN LONG MÉTRAGE EXTRÊMEMENT FORT, MAÎTRISÉ À LA PERFECTION ET QUI PASSE BIEN AU-DESSUS DES POLÉMIQUES QUE L'ON A BIEN VOULU LUI COLLER SUR LE DOS. VOILÀ DONC POUR LE TRIO INCONTESTÉ DES MEILLEURS FILMS QUE J'AI PU VOIR CETTE ANNÉE.

AU RAYON DES BELLES SURPRISES, IL FAUT QUAND MÊME PARLER DE UNE BELLE FIN, PETIT FILM ANGLAIS SUR UN SUJET TOUT SIMPLE ET A PRIORI PAS FORCÉMENT HYPER-CINÉMATOGRAPHIQUE, MAIS QUI RÉUSSIT, GRÂCE À UNE RÉALISATION ADÉQUATE ET À UNE DIRECTION D'ACTEURS PARFAITE (MENTION SPÉCIALE À UN **EDDIE MARSAN** ENFIN SUR LE DEVANT DE LA SCÈNE), À INSTILLER UNE PETITE MUSIQUE TENDRE ET AGRÉABLE. C'EST VRAIMENT POUR MOI LE LONG MÉTRAGE LE PLUS SOUS-ESTIMÉ DE TOUTE L'ANNÉE ÉCOULÉE ET IL MÉRITE DONC UN COUP D'ÉCLAIRAGE ICI. **DANS UN TOUT AUTRE STYLE, LE LABYRINTHE DU SILENCE** EST AUSSI UNE TRÈS JOLIE RÉUSSITE, LÀ AUSSI AVEC UN ACTEUR EXCELLENT : **ALEXANDER FEHLING** EST UNE VRAIE DÉCOUVERTE. S'ATTAQUANT À UN SUJET HISTORIQUE COMPLEXE, LE RÉALISATEUR

PARVIENT À METTRE EN SCÈNE UN FILM DE GRANDE QUALITÉ. DANS DES GENRES TRÈS DIFFÉRENTS, **FOXCATCHER**, **SON TRIO D'ACTEURS AU TOP** ET SA MISE EN SCÈNE TRÈS FROIDE AINSI QUE **THE VOICES**, **SON CÔTÉ COMPLÈTEMENT DINGUE** ET **SON RYAN REYNOLDS LUNAIRE M'ONT ÉGALEMENT PLU CETTE ANNÉE.**

L'ÉLÉMENT POSITIF QUAND ON VA VOIR MOINS DE FILMS, C'EST QUE L'ON VISIONNE ÉGALEMENT MOINS DE MAUVAIS FILMS (ENFIN, NORMALEMENT). CETTE ANNÉE, SANS PARLER DES FILMS MOYENS OU LARGEMENT OUBLIABLES (**JOURNAL D'UNE FEMME DE CHAMBRE** OU **UNE MERVEILLEUSE HISTOIRE DU TEMPS** ÉTANT DES EXEMPLES PARFAITS), TROIS LONGS MÉTRAGES M'ONT PARTICULIÈREMENT DÉÇU. LE PREMIER EST **SUITE FRANÇAISE, QUI EST MÊME UN RATAGE ASSEZ ÉNORME** TANT LA MISE EN SCÈNE ET SURTOUT LE SCÉNARIO SONT GROTESQUES. CE N'EST PAS LA PEINE D'EN RAJOUTER BEAUCOUP PLUS. **LE VOYAGE D'ARLO**, DERNIER NÉ DES STUDIOS PIXAR, EST ÉGALEMENT FAIBLE, SURTOUT AU REGARD DE LA PRODUCTION HABITUELS DES GÉNIES D'EMERYVILLE. C'EST SURTOUT DU À UN SCÉNARIO BEAUCOUP TROP SIMPLISTE POUR SATISFAIRE AUTRE CHOSE QUE LES ENFANTS, MÊME SI, VISUELLEMENT, ÇA RESTE TRÈS COSTAUD. ENFIN, SUR LE PODIUM DES DÉCEPTIONS FIGURE ÉGALEMENT **L'AFFAIRE SK1**, LONG MÉTRAGE SUR LA

TRAQUE DE GUY GEORGES QUI AURAIT PU ÊTRE PASSIONNANT MAIS QUI RATE BIEN TROP SON SUJET POUR AVOIR UN RÉEL INTÉRÊT.

DU CÔTÉ DES TRÈS GROSSES PRODUCTIONS, CELLES DONT ON A BEAUCOUP ENTENDU PARLER ET QUI ONT FAIT LE PLUS D'ENTRÉES, **SEUL LE DERNIER VOLET DE STAR WARS** ME SEMBLE AVOIR RÉUSSI À RÉELLEMENT RÉPONDRE AUX ATTENTES, QUI, POUR LE COUP, ÉTAIENT VRAIMENT ÉNORMES. MÊME SI CE N'EST PAS UN FILM EXTRAORDINAIRE À MON GOÛT, IL RESTE LARGEMENT AU-DESSUS DE LA MOYENNE DES TRÈS GROSSES SORTIES DE L'ANNÉE COMME **AVENGERS 2**, **MISSION : IMPOSSIBLE 5**, **JURASSIC WORLD**, OU ENCORE **LES MINIONS**, AUTANT DE PRODUCTIONS DEVANT LESQUELLES JE N'AI PAS PRIS BEAUCOUP DE PLAISIR. **TOUS CES FILMS FONT MÊME S'INTERROGER SUR LA PERTINENCE DE SORTIR DES SUITES, DES REMAKE OU DES REBOOT**, AUTANT DE TERMES AUQUEL IL FAUT DORÉNAVANT D'HABITUER TANT LES GRANDS STUDIOS ESSAIENT DE PROFITER AU MAXIMUM D'UN MOINDRE SUCCÈS POUR ENGRANGER DU CASH... **MÊME LE DERNIER JAMES BOND (SPECTRE)** NE M'A GUÈRE CONVAINCU, ET LÀ, POUR LE COUP, C'ÉTAIT UNE VRAIE DÉCEPTION CAR J'EN ATTENDAIS BEAUCOUP SUITE À UN SKYFALL CONVAINCANT À DIFFÉRENTS NIVEAUX...

CE QUI EST AMUSANT QUAND JE PRENDS UN PEU DE HAUTEUR SUR LES FILMS QUE J'AI VU CETTE ANNÉE, JE ME RENDS COMPTE QUE JE N'EN AI VISIONNÉ QU'UN SEUL QUI S'APPARENTE À UNE COMÉDIE, ET, EN PLUS, IL S'AGIT D'UN LONG MÉTRAGE SORTI EN 2013 : **LA FAMILLE BÉLIER**. **CELA PROUVE BIEN UNE NOUVELLE FOIS QUE, QUAND JE DOIS VRAIMENT CHOISIR, JE PRÉFÈRE LARGEMENT ALLER VOIR DES FILMS PLUS DRAMATIQUES**. SUR CETTE FAMILLE BÉLIER, AU-DELÀ DU FAIT QUE CE SOIT UN HONNÊTE DIVERTISSEMENT (LOIN D'ÊTRE FORMIDABLE MAIS LOIN D'ÊTRE DÉSAGRÉABLE), CE QUI M'AURA SURTOUT MARQUÉ CETTE ANNÉE, C'EST CE CÉSAR COMPLÈTEMENT ABSURDE DONNÉ À LOUANE EN TANT QUE MEILLEUR ESPOIR FÉMININ, SURTOUT QUAND ON VOIT LES PERFORMANCES DE KARIDJA TOURÉ DANS BANDES DE FILLES OU JOSÉPHINE JAPY DANS RESPIRE. **PRESQUE UN AN PLUS TARD, JE CROIS NE TOUJOURS PAS M'EN ÊTRE REMIS...**

D'AILLEURS, EN PARLANT DE RÉCOMPENSES, J'AI PU ENCORE VOIR CETTE ANNÉE LA **PALME D'OR**, À SAVOIR LE **DHEEPAN** DE JACQUES AUDIARD ET CE FILM M'A LAISSÉ RELATIVEMENT CIRCONSPÉCT. **SI ON NE PEUT PAS LE CONSIDÉRER COMME UN MAUVAIS LONG MÉTRAGE, TRÈS LOIN DE LÀ, JE L'AI TROUVÉ BIEN TROP NEUTRE À TOUS LES NIVEAUX POUR PRÉTENDRE À LA PALME D'OR**, QUI EST QUAND MÊME

UN PRIX EXCESSIVEMENT IMPORTANT ET QUI A VU DES LAURÉATS EXTRAORDINAIRES CES DERNIÈRES ANNÉES. **LE FILS DE SAUL** (ÉVIDEMMENT) OU MÊME **LA LOI DU MARCHÉ** (PORTÉ PAR UN VINCENT LINDON EXCEPTIONNEL) ME SEMBLAIENT SUPÉRIEURS EN TERMES DE CINÉMA PUR. JE POURRAIS TENIR SENSIBLEMENT LE MÊME DISCOURS SUR **BIRDMAN** QUI A GAGNÉ L'OSCAR DU MEILLEUR FILM, ET QUI NE M'A PAS TOTALEMENT CONVAINCU, MÊME S'IL FAUT TOUT DE MÊME SALUER LA PERFORMANCE INCROYABLE DE MICHAEL KEATON ET LE CÔTÉ DINGUE DU PROJET DE MISE EN SCÈNE (FAIRE COMME S'IL S'AGISSAIT D'UN SEUL ET

MÊME PLAN DU DÉBUT À LA FIN). **ENCORE UN PARADOXE POUR CONCLURE CE BILAN SUR UNE ANNÉE 2015 AU CINÉMA ASSEZ PAUVRE POUR MOI EN TERMES DE QUANTITÉ MAIS QUI M'AURA AU MOINS PERMIS DE VOIR QUELQUES FILMS INOUBLIABLES. C'EST DÉJÀ ÇA...**

VIVE 2016, ET SURTOUT,
ALLEZ AU CINÉMA !

Tim Fait Son Cinéma

WWW.TIMFAITSONCINEMA.FR

FAITSONCINEMA@GMAIL.COM

SOMMAIRE

ÉDITO **2**

SOMMAIRE **5**

JANVIER À MARS **7**

A MOST VIOLENT YEAR	8
L'AFFAIRE SK1	10
LA FAMILLE BÉLIER	12
INVINCIBLE	14
UNE MERVEILLEUSE HISTOIRE DU TEMPS	16
FOXCATCHER	18
IMITATION GAME	20
LES NOUVEAUX HÉROS	22

AMERICAN SNIPER 24

BIRDMAN 28

THE VOICES 30

AVRIL À JUIN **33**

JOURNAL D'UNE FEMME DE CHAMBRE 34

UNE BELLE FIN 36

AVENGERS – L'ÈRE D'ULTRON 38

SUITE FRANÇAISE 40

L'ÉPREUVE 42

LA LOI DU MARCHÉ 44

LA TÊTE HAUTE 46

LE LABYRINTHE DU SILENCE 48

VICE-VERSA 50

JURASSIC WORLD 52

JUILLET À DÉCEMBRE **55**

LES MINIONS 56

MISSION : IMPOSSIBLE – ROGUE NATION 58

DHEEPAN 60

SEUL SUR MARS 62

SPECTRE 64

L'HERMINE 66

LE VOYAGE D'ARLO 68

LE FILS DE SAUL 70

STAR WARS – LE RÉVEIL DE LA FORCE 72

RÉCAPITULATIF **74**



JANVIER À MARS

<i>A MOST VIOLENT YEAR</i>	8
<i>L'AFFAIRE SK1</i>	10
<i>LA FAMILLE BÉLIER</i>	12
<i>INVINCIBLE</i>	14
<i>UNE MERVEILLEUSE HISTOIRE DU TEMPS</i>	16
<i>FOXCATCHER</i>	18
<i>IMITATION GAME</i>	20
<i>LES NOUVEAUX HÉROS</i>	22
<i>AMERICAN SNIPER</i>	24
<i>BIRDMAN</i>	28
<i>THE VOICES</i>	30



A MOST VIOLENT YEAR

J.C. CHANDOR

Date de sortie : 31-12-2014 Vu le : 06-01-2015

Au cinéma : MÉGAROYAL (BOURGOIN-JALLIEU)

Genre: DRAME

HISTOIRE :

1981 est connue comme étant l'année la plus violente que la ville de New York ait connue. Abel Morales essaie de faire sa place dans le business du convoyage de pétrole, en tentant de garder une certaine ligne de conduite. Dans ce monde où la corruption et le meurtre sont monnaie courante, lui va tout faire pour rester droit.

CRITIQUE :

Si, depuis 2010, on ne devait retenir qu'un seul nom d'un jeune réalisateur américain qui, avec ses deux premiers films, a réussi à marquer la critique et le public, celui qui reviendrait sans doute le plus serait celui de J.C. Chandor. En effet, lors de sa sortie, en 2012 chez nous, *Margin Call* avait pas mal fait parler de lui, notamment parce que c'était le premier long-métrage qui traitait de manière si frontale la question de la crise financière et de l'implication des banques d'affaires, tout cela en réussissant à ne jamais être moralisateur, une gageure sur un tel sujet. Personnellement, j'avais trouvé ça plutôt pas mal, malgré quelques défauts. Et j'ai été vraiment surpris quand, en 2013, le nouveau long métrage de ce réalisateur est sorti puisque c'était dans un style tout à fait différent. En effet, bien loin de la frénésie des tours de Manhattan, *All is lost* était un

véritable *survival*, nous plongeant avec un homme seul sur un voilier, perdu au milieu de l'océan, et soumis à tous les caprices de la nature. C'était particulièrement immersif, très bien interprété par Robert Redford et une telle réalisation démontrait déjà la capacité de Chandor à faire des choses très différentes tout en étant plutôt bon dans chacun des styles. Forcément, après deux premiers films si dissemblables, on s'attendait encore à une nouveauté de la part du réalisateur et quand j'ai entendu parler du projet qu'il menait, je me suis dit que, décidément, il n'avait peur de rien puisque, une nouvelle fois, il n'hésitait pas à virer de bord. Le challenge étant encore plus relevé car en écrivant et réalisant un film sur le New York du début des années 80, le rapport aux maîtres du genre que peuvent être Martin Scorsese ou Sidney Lumet devenait évident. Mais, clairement, Chandor n'a pas peur des comparaisons et décide de jouer la carte à fond d'un certain classicisme. Avec réussite ?

Ce que l'on peut dire, c'est que, formellement, *A most violent year* est de très belle facture. Le réalisateur prend un soin tout particulier pour rendre une image de grande qualité, avec une vraie importance donnée à la couleur, comme si elle était toujours filtrée dans des tons neutres. Le fait que ça se passe pendant l'hiver renforce cette impression et le rendu général est vraiment de qualité. De ce côté-là, en fait, je ne me faisais pas trop de soucis car je sais que J.C. Chandor est un réalisateur précis et méticuleux dans sa mise en scène et en images. De même, au niveau de la reconstitution, le travail est vraiment bien fait, que ce soit pour les décors ou les costumes (les robes de Jessica Chastain sont vraiment dans l'esprit). Là où je l'attendais plus, c'était plutôt du côté du scénario car, honnêtement, des films dans le New York du début des années 80, il y en a eu un sacré paquet et il semble maintenant difficile de trouver sa singularité. En plus, le titre du long métrage paraît annoncer clairement la couleur puisqu'il parle de 1981, année la plus sanglante de l'histoire de New York. Mais, ce qui est surprenant, c'est que *A most violent year* va jouer à contre-pied avec ce qui semblait être son programme car, de fait, on ne voit quasiment pas de violence pendant presque deux heures. Il y a bien une course poursuite et quelques coups de feu, mais aucun meurtre comme on aurait pu s'y attendre, par exemple. De fait, la violence n'est pas montrée directement à l'écran mais elle est plutôt contenue, toujours présente, dans les confrontations entre les différents personnages. Cela vient aussi du fait que le scénario s'intéresse finalement à un homme qui, lui-même, est un peu en décalage avec ce qui se passe dans la ville où il réside et travaille.

En effet, Abel Morales semble un îlot de vertu dans un océan de corruption et de brutalité. En tout cas, c'est ainsi qu'il est montré. Ses concurrents, ses associés et, d'une certaine façon, même sa femme, font des actions pas toujours très nettes mais lui décide qu'il restera droit, puisque c'est sa manière d'être. C'est un point de vue intéressant, qui a le mérite de montrer toute la difficulté à tenir une telle position et les renoncements que cela implique. Mais là où je trouve que Chandor ne réussit pas tout à fait son coup, c'est qu'il étire le tout dans un scénario finalement très plat et qui peine à décoller. On voit bien que ça représente l'illusion du rêve américain, mais c'est un peu poussif. Il ne se passe pas grand-chose et alors que, à certains moments, on voit venir des éléments qui pourraient amener à plus d'approfondissements, ceux-ci ne sont jamais véritablement poussés jusqu'au bout. On a souvent l'impression que le réalisateur, à force de ne pas vouloir tomber dans un certain manichéisme (pas mal de personnages sont gris, comme le ton général de l'image), ne parvient pas vraiment à trouver le rythme et le ton juste, ce qui donne un résultat en demi-teinte et finalement assez frustrant. Pourtant, il a sous la main deux excellents acteurs qu'il dirige bien car tant Oscar Isaac que Jessica Chastain sont très bons ici, jouant à la perfection leurs rôles respectifs, lui en businessman convaincu de sa méthode, elle en femme qui tire plus de ficelles qu'elle veut bien en dire. On a vraiment le sentiment que Chandor est capable de faire mieux avec la même base mais qu'il ne s'y prend pas forcément bien. Reste une capacité à créer une ambiance grâce au pur talent de réalisation. Mais, là, malheureusement, ça ne suffit pas pour faire un vrai bon film et ça tombe finalement un peu à plat.

VERDICT :

Si, sur la forme et l'interprétation des acteurs principaux, il n'y a pas grand-chose à redire, il n'en reste pas moins que *A most violent year* ne m'a pas totalement convaincu, notamment du fait de quelques longueurs et d'un scénario qui peine à véritablement poser des enjeux forts.

NOTE : 14

COUP DE CŒUR :

OSCAR ISAAC ET JESSICA CHASTAIN

L'AFFAIRE SK1

Frédéric TELLIER

Date de sortie : 07-01-2015 Vu le : 12-01-2015

Au cinéma : MÉGAROYAL (BOURGOIN-JALLIEU)

Genre: FILM POLICIER



HISTOIRE :

En 1991, Franck Magne, tout jeune inspecteur, réalise son rêve en intégrant le Police Judiciaire. Il commence par s'intéresser à une enquête non résolue sur le meurtre d'une jeune femme. Très vite, il voit des liens avec d'autres affaires qui ont lieu au cours des années suivantes. Pendant de nombreuses années, il va traquer sans relâche ce qui, pour lui, est un seul et même tueur, même si tout le monde n'est pas d'accord au 36 quai des Orfèvres...

CRITIQUE :

Après avoir été directeur artistique du film d'Olivier Marchal *36 quai des Orfèvres*, il fallait bien que Frédéric Tellier finisse par tourner son premier film en grande partie dans les locaux mêmes de ce lieu « mythique » de la police française. Pourtant, avant de réussir à passer à la réalisation pour le grand écran, Frédéric Tellier n'aura pas eu un parcours si facile. En effet, dans les années 2000, il s'est surtout fait remarquer par ses publicités et ses téléfilms. Et c'est d'ailleurs une série qui l'a un peu sorti de l'anonymat et lui a sans doute ouvert les portes du cinéma. En effet, c'est lui qui était aux manettes de la première saison des *Hommes de l'ombre*, série que je n'ai pas (encore) vu mais qui passe pour être vraiment de qualité. Il a donc ensuite eu la possibilité de mettre en images pour le cinéma un projet qui lui tenait à cœur depuis très longtemps, puisqu'une de ses amies a été victime d'un viol, ce qui l'a fait s'intéresser de plus près au cas Guy Georges : un film autour de la traque de celui que l'on a surnommé le « tueur de l'est parisien » et qui reste encore aujourd'hui l'un des plus grands tueurs en série que notre pays ait connu. Quand on

parle de projet au long-cours, c'est souvent exagéré mais là pas vraiment puisque presque dix ans ont été nécessaires à Tellier entre les recherches, l'écriture du scénario puis la mise en images de tout cela. Et ce n'est pas une nouveauté pour le cinéma français que de s'intéresser aux faits divers qui ont marqué la chronique judiciaire ces derniers temps : *Présumé coupable* ou *Omar m'a tuer* en sont deux exemples récents. Souvent, le résultat est plus que mitigé, notamment parce que les scénarios sont trop illustratifs et ne prennent pas assez un parti-pris net. Malheureusement, *L'affaire SK1* n'échappe pas à la règle et finit par être un film plus que moyen.

De ce long métrage, on pouvait attendre beaucoup de choses, notamment parce que l'Affaire Guy Georges est sans doute l'une des plus retentissantes du siècle dernier en France, tant par l'impact médiatique qu'elle a pu avoir (une vraie psychose a envahi Paris pendant quelques mois) que pour les avancées qu'elle a pu ouvrir : si le fichier regroupant les empreintes génétiques de tous les déséquilibrés sexuels a pu voir le jour, c'est justement parce que, après le cinquième meurtre, si une telle mesure avait existé, elle aurait sans doute permis l'arrestation de cet homme qui était déjà connu des services de police. *L'affaire SK1* (pour Serial Killer numéro 1) est aussi celle d'un monumental raté des différents services de police qui, à cause de tout un tas de raisons, n'ont jamais réussi à vraiment se coordonner pour trouver le meurtrier. Bref, autant d'éléments qui laissent présager d'un long métrage dense, intense et troublant. Mais, à aucun moment, ces trois qualificatifs ne me sont venus à l'esprit pour qualifier *L'affaire SK1*, qui apparaît finalement plutôt comme un téléfilm amélioré, plutôt propre dans la forme mais qui pêche sérieusement dans son fond. Et ce qui est le plus troublant, pour le coup, c'est la manière dont il est construit. En effet, s'entremêlent dès le début deux niveaux très différents qui ne vont pas arrêter de cohabiter, comme s'il y avait deux films en un que l'on essayait par tous les moyens (souvent artificiels) de relier ensemble. Et c'est particulièrement le cas dans un premier tiers où les deux niveaux sont bien trop mélangés :

d'un côté, les premiers pas de l'enquête avec les réflexions préliminaires d'un jeune inspecteur qui débarque et qui cherche à établir des liens entre des affaires disséminées à différents étages de la police judiciaire (Personnaz qui fait du Personnaz et qui commence sérieusement à m'inquiéter dans cette façon qu'il a de ne jamais changer de rôle) et, de l'autre, le procès de Guy Georges, dix ans plus tard, qui nous fait nous interroger sur cet homme et la façon dont il doit être défendu et jugé.

Si ces deux aspects peinent à cohabiter de façon cohérente, ce qui nuit à la qualité d'ensemble de *L'affaire SK1*, ils ont aussi des défauts qui leur sont propres et qui n'arrangent rien. Parlons d'abord de ce qui prend le moins de place, à savoir la partie la plus récente, autour du procès du meurtrier et de son rapport à ses avocats. Outre le fait que l'avocat de Guy Georges joue excessivement mal, cette partie n'a d'intérêt que pendant le procès, peut-être le moment le plus fort du film, notamment parce que l'acteur interprétant le meurtrier est très bon. Mais le scénario ne va jamais assez loin pour essayer de réellement comprendre cet homme. Sur ce qui est de l'enquête en elle-même, le scénario adopte clairement une vision quasi-documentaire, qui permet de comprendre les rouages essentiels, avec les failles qui apparaissent (notamment du fait de la concurrence entre les équipes) mais là où le bât blesse, c'est qu'il manque un vrai regard sur cette traque et ses ratés. Là, on nous les montre juste, sans chercher à les comprendre ou à les expliquer. Au bout d'un moment, une telle complaisance deviendrait même presque choquante. En ce sens, on ne peut pas dire que ce long métrage soit vraiment un film d'enquête et la comparaison avec le *Zodiac* de David Fincher, autre œuvre sur un tueur en série, n'est pas flatteuse du tout, même si ça reste des films différents et difficiles à mettre sur le même plan. *L'affaire SK1* apparaît finalement comme un long métrage propre mais extrêmement scolaire. Rien n'en ressort véritablement et on a l'impression que le réalisateur n'a rien mis de lui-même, comme s'il se refusait le droit d'avoir un regard critique ou artistique sur cette affaire. Alors, forcément, le résultat est décevant et le fait qu'un tel long métrage ne soit même pas interdit aux moins de douze ans montre bien que tout cela est bien trop aseptisé. Je ne dis pas qu'il fallait absolument du gore mais, quand même, on parle ici d'une affaire violente et tragique.

VERDICT :

Beaucoup trop illustratif et très bizarrement construit puisqu'il y a en fait deux films en un, *L'affaire SK1* n'arrive jamais à dépasser le simple fait divers pour une affaire qui, justement, est totalement hors normes et aurait du être source de bien plus d'enjeux et de questionnement multiples. Ce n'est pas catastrophique mais, franchement, on pouvait s'attendre à beaucoup mieux.

NOTE : 12

COUP DE CŒUR :

ADAMA NIANE

“ÉMOUVANT,
ÉPATANT,
EN CHANTANT !”

LE PARISBIEN / AUJOURD'HUI EN FRANCE



LA FAMILLE BÉLIER

Eric LARTIGAU

Date de sortie : 17-12-2014 Vu le : 16-01-2015

Au cinéma : LE DAUPHIN (MORESTEL)

Genre: COMÉDIE DRAMATIQUE

HISTOIRE :

Paula est la seule de sa famille qui n'est pas sourde. C'est pourquoi elle est indispensable dans la vie de ses parents qui tiennent une exploitation. Alors qu'elle se découvre un don pour le chant, elle va être poussée par son professeur de chorale à passer le concours de la maîtrise de Radio France, dont la réussite signifierait un départ pour Paris...

CRITIQUE :

Mine de rien, Eric Lartigau commence à accumuler les succès. Alors que *La famille Bélier* n'est que son cinquième film en tant que réalisateur (même s'il a participé aux *Infidèles* avec un segment, pas le meilleur autant que je m'en souviens), tous ont connu un franc succès, de la comédie loufoque *Mais qui a tué Pamela Rose ?* au drame *L'homme qui voulait vivre sa vie* en passant par ce qui restait son plus gros succès à l'heure actuelle avec plus de 3,5 millions de spectateurs : *Prête-moi ta main*, romcom plutôt réussie. Mais ça, c'était avant le « raz-de-marée » de la fin d'année 2014 : *La famille Bélier* et ses plus de quatre millions de personnes dans les salles en à peine quatre semaines, ses critiques négatives dans la plupart des médias spécialisés et ses réactions enthousiastes dans la bouche du public (rien de bien surprenant, en somme). Le tout venant clôt une année qui aura été très faste pour les comédies produites en France (*Supercondriaque* ou, évidemment, *Qu'est-ce qu'on a fait au Bon Dieu ?*). Eric Lartigau aurait-il réalisé lui aussi un « film-phénomène », dont tout le monde ou presque parle et dont on analyse le succès en arrivant toujours à la même conclusion : les facteurs sont multiples et il est difficile d'expliquer rationnellement un tel succès ? Voyant ce film un mois après sa sortie (j'avais essayé juste avant Noël mais il n'y avait plus de billets dix minutes avant le début de la séance...), j'ai déjà eu l'avis de beaucoup de monde, j'ai entendu parler du long métrage dans pas mal de situations et je me trouvais même bête de ne pas l'avoir visionné et, donc, de ne pas pouvoir donner un avis argumenté. Et, forcément, ce n'est pas vraiment facile de passer après tout le monde mais je vais quand même m'y essayer. En insistant beaucoup sur les défauts d'un film finalement sympathique mais quand même assez moyen.

Il est assez clair qu'Eric Lartigau a choisi pour son nouveau film de faire un *feel good movie* avec tous les ingrédients qu'il faut et que l'on retrouve dans les derniers succès français du genre : la question du handicap (*Intouchables*), même si ce n'est pas le personnage central, le côté très terroir (*Bienvenue chez les Ch'tis*), le chant (*Les Choristes*), l'éveil adolescent et les histoires d'amour qui vont avec (*LOL*)... C'est peut-être un peu facile de réduire ce film à un concentré des bonnes méthodes appliquées par d'autres mais le problème, c'est que c'est souvent l'impression que ça donne. En effet, pendant plus d'une heure et demie, on a réellement la sensation d'être devant un long métrage extrêmement calibré, où le scénario comme la réalisation ne sont là que pour accompagner ce qui s'apparente alors à un produit. Il y a à la fois peu d'originalité et peu de personnalité dans cette *Famille Bélier* alors que, justement, il y avait quelques possibilités de sortir un peu de ce à quoi on peut s'attendre. Et c'est vraiment ce qui m'a bloqué pendant tout le visionnage du film et qui m'a complètement empêché de rire aux éclats ou d'être ému. Finalement, je suis resté de marbre pendant l'immense majorité du film alors que tout (absolument tout) est fait pour que l'on pleure à la fin (et pourtant, je ne suis pas le dernier à verser ma petite larme au cinéma). Le souci, c'est que, là, c'est tellement téléguider et annoncé que, personnellement, ça me bloque complètement et ça finit même par m'agacer un peu à la longue. Il manque en fait à ce long métrage quelque chose d'original ou de plus fort pour réellement se démarquer. Et c'est d'ailleurs le cas aussi dans la mise

Il est assez clair qu'Eric Lartigau a choisi pour son nouveau film de faire un *feel good movie* avec tous les ingrédients qu'il faut et que l'on retrouve dans les derniers succès français du genre : la question du handicap (*Intouchables*), même si ce n'est pas le personnage central, le côté très terroir (*Bienvenue chez les Ch'tis*), le chant (*Les Choristes*), l'éveil adolescent et les histoires d'amour qui vont avec (*LOL*)... C'est peut-être un peu facile de réduire ce film à un concentré des bonnes méthodes appliquées par d'autres mais le problème, c'est que c'est souvent l'impression que ça donne. En effet, pendant plus d'une heure et demie, on a réellement la sensation d'être devant un long métrage extrêmement calibré, où le scénario comme la réalisation ne sont là que pour accompagner ce qui s'apparente alors à un produit. Il y a à la fois peu d'originalité et peu de personnalité dans cette *Famille Bélier* alors que, justement, il y avait quelques possibilités de sortir un peu de ce à quoi on peut s'attendre. Et c'est vraiment ce qui m'a bloqué pendant tout le visionnage du film et qui m'a complètement empêché de rire aux éclats ou d'être ému. Finalement, je suis resté de marbre pendant l'immense majorité du film alors que tout (absolument tout) est fait pour que l'on pleure à la fin (et pourtant, je ne suis pas le dernier à verser ma petite larme au cinéma). Le souci, c'est que, là, c'est tellement téléguider et annoncé que, personnellement, ça me bloque complètement et ça finit même par m'agacer un peu à la longue. Il manque en fait à ce long métrage quelque chose d'original ou de plus fort pour réellement se démarquer. Et c'est d'ailleurs le cas aussi dans la mise

en scène qui n'est en aucun cas inventive. Là encore, tout est très convenu et il n'y a qu'une séquence qui sort un peu de l'ordinaire (celle du silence) mais, d'une certaine façon, c'est aussi quelque chose que l'on attend depuis le début et qui, donc, ne peut pas surprendre en tant que tel.

Deux autres soucis majeurs viennent renforcer le fait que ce long métrage ne m'a pas vraiment convaincu. Le premier vient de l'interprétation du personnage principal. Pour sa première expérience au cinéma, Louane Emera (découverte par un télé crochet) ne fait guère d'étincelles et est même très limite lors de nombreuses scènes. Heureusement, elle chante bien (c'est quand même le minimum). J'ai du mal à comprendre l'enthousiasme autour de sa performance... Le deuxième problème tourne autour d'un scénario qui, de façon assez étrange (bien que ça tienne aussi à ce que j'ai pu dire précédemment : mettre tous les ingrédients pour être sûr que tout le monde y trouve son compte) cumule beaucoup d'éléments sans bien les traiter : on a tout ce qui tourne autour de la question agricole et qui, pour le coup est complètement évacué au profit d'une imagerie un peu idéalisée de la profession, ou encore la problématique de l'élection qui sort un peu d'on ne sait où (et qui repart d'ailleurs aussi vite aux oubliettes). Ces sujets sont abordés mais bâclés, au profit d'une pseudo-amourette adolescente très mal traitée et d'un récit d'émancipation bien trop lourdaud pour être crédible (ah, quand Paula n'ose regarder son amoureux... tout un programme). Mais bon, ne soyons pas trop négatif et parlons un peu de ce qui fonctionne dans ce film car il est tout de même assez sympathique et on ne s'ennuie finalement pas. Cela tient d'abord à la performance, bien sûr caricaturale mais quand même géniale, des trois acteurs « connus » de l'affaire : François Damiens et Karin Viard se font plaisir en sourds, en faisant des tonnes et des tonnes avec leurs expressions du visage (surtout Viard, d'ailleurs, Damiens étant sur un registre un peu plus subtil). Eric Elmosnino, lui, en prof de chant désabusé, est une sacrée usine à répliques bien senties. D'ailleurs, il y a pas mal de dialogues et de situations vraiment drôles, dont certaines pourraient assez vite devenir cultes. C'est surtout cela qui fait de cette Famille Bélier une comédie agréable mais qui peine à vraiment séduire.

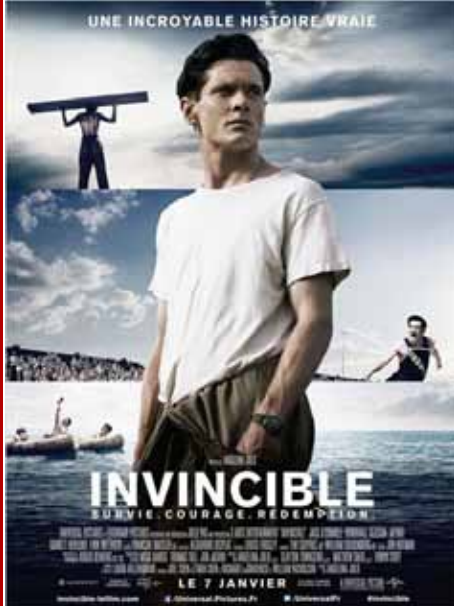
VERDICT :

La famille Bélier est un long métrage loin d'être désagréable. C'est même par moments vraiment drôle, parfois émouvant et le couple Viard-Damiens s'en donne à cœur joie. Mais le scénario, beaucoup trop brouillon, la mise en scène quasi-inexistante et l'interprétation très moyenne de Louane Emera m'ont quand même bien refroidi. Sympathique mais sans plus.

NOTE : 14

COUP DE CŒUR :

KARIN VIARD ET FRANÇOIS DAMIENS



INVINCIBLE

Angelina JOLIE

Date de sortie : 07-01-2015 Vu le : 21-01-2015

Au cinéma : MÉGARROYAL (BOURGOIN-JALLIEU)

Genre: BIOPIC

HISTOIRE :

Louis Zamperini a un destin totalement hors-normes. En effet, il a participé aux Jeux Olympiques de 1936 avant de faire un crash en avion pendant la Seconde Guerre Mondiale et de devoir survivre sur un canot pendant quarante-sept jours. Jusqu'à être « recueilli » par la marine japonaise et d'être envoyé en camp de prisonniers. C'est cette histoire que le film nous raconte.

CRITIQUE :

Angelina Jolie essaie de faire les choses vraiment bien pour asseoir sa crédibilité de réalisatrice. En effet, celle que l'on connaît surtout comme actrice a visiblement décidé de changer peu à peu de casquette afin d'être en capacité de raconter à sa façon les histoires qui lui tiennent à cœur. Et elle avait débuté de façon presque anonyme il y a huit ans maintenant avec un documentaire (*A place in time*), avant de poursuivre avec un long métrage sur la guerre en Yougoslavie (*Au pays du sang et du miel*), avec une équipe technique assez peu expérimentée et un budget loin d'être énorme (10 millions de dollars, quand même). Ce fut énorme échec commercial aux Etats-Unis (moins de 300 000 dollars de recette) mais ça lui avait permis de montrer ce qu'elle savait faire mais aussi qu'elle n'avait pas peur de se frotter à des sujets compliqués. Pour son deuxième film de fiction, elle s'attaque à une histoire a priori bien plus porteuse sur le territoire américain puisqu'elle nous raconte l'histoire de Louis Zamperini

(mort il y a moins d'un an), qui, en plus d'avoir été son voisin pendant pas mal d'années, est un personnage dont l'histoire est tout simplement extraordinaire et qui incarne bien certaines valeurs de l'Amérique comme le courage, le patriotisme, ... Et pour mettre à bien un projet qui trainait depuis presque cinquante ans dans les cartons de différents studios hollywoodiens, Angelina Jolie s'est cette fois-ci entourée de pointures hollywoodiennes, que ce soit au scénario – les frères Coen en collaboration avec Richard LaGravenese (*Sur la route de Madison*, entre autres)) et William Nicholson (*Gladiator*) –, à la photographie – Roger Deakins (les films des frères Coen, *Les noces rebelles* ou *Skyfall*, dernièrement) – ou encore pour la musique avec Alexandre Desplat que l'on n'a plus besoin de présenter. Alors, à destin exceptionnel et équipe technique de luxe, film exceptionnel ? Malheureusement, l'équation n'est pas aussi simple et *Invincible* est plutôt un film décevant.

Pourtant, ça commence plutôt bien avec une longue séquence de combat aérien. On est vraiment au cœur d'un bombardier, avec tout son équipage d'une dizaine de personnes. Les différents plans s'enchaînent très bien et le rendu global est vraiment de qualité. Ça dure environ un quart d'heure (jusqu'à un atterrissage d'urgence tendu) mais on est réellement surpris par l'efficacité de la réalisation et la beauté globale de l'image. Le problème, c'est que, à partir de là, les choses vont peu à peu se dégrader, tant dans le scénario que dans une mise en scène de plus en plus académique. Le problème principal de ce film, c'est qu'il est beaucoup trop manichéen et c'est assez étrange, quand on connaît les frères Coen, de savoir qu'ils ont pu participer à un tel scénario. En effet, il y a très peu de nuances avec des Américains très gentils et courageux et des Japonais très méchants et fourbes. Ainsi, la confrontation entre Louis et le gardien en chef de son camp est particulièrement éloquente, le tout étant cristallisé dans une scène qui se veut le point d'orgue de toute cette histoire. Alors, oui, Zamperini est un héros, qui mérite énormément de louanges par rapport à tout ce qui a pu lui arriver à cette période, et, surtout, la façon dont il y a fait face mais, en même temps, *Invincible* ne s'interroge jamais sur le personnage qu'il est et cette façon de le mettre autant sur un piédestal le fait presque sortir de sa condition d'humain pour un faire un être à

part, presque un Dieu. Et, en plus, le long métrage s'interrompt juste après la guerre, là où il y avait justement la possibilité de pousser un peu plus loin en montrant le chemin que Zamperini a dû prendre pour passer outre ses souvenirs et pardonner à ses bourreaux, avant de finir par porter la flamme olympique au Japon (pour les JO de Nagano en 1998), symbole ultime d'une vie fascinante.

En fait, ce qui est dingue, et qui fait sans doute que *Invincible* a du mal à réellement se « tenir », c'est qu'il y a dans ce destin de quoi faire trois ou quatre films différents alors que, ici, le pari est de tout faire tenir en un, ce qui oblige à des raccourcis parfois un peu malheureux. Le premier aspect, peut-être le moins intéressant (et c'est d'ailleurs traité rapidement dans le film, avec seulement quelques *flash-backs* pas toujours bien placés), serait celui sur le destin d'un jeune immigré italien qui se construira seul une carrière de coureur à pied qui l'emmène jusqu'aux Jeux Olympiques. Le deuxième film serait celui de la période de la guerre où, membre d'équipage d'un bombardier, il a accompli de nombreuses missions avant de devoir survivre avec deux collègues sur un radeau suite à un accident. Cet aspect est plutôt pas mal traité même si le côté *survival* manque un peu d'ampleur. Enfin, et c'est ce qui tient le plus de place dans *Invincible*, le passage dans un camp de prisonniers de Louis, où il a tenté de survivre malgré les humiliations et les violences en tout genre qu'on lui fait vivre. Le souci, c'est que cela prend bien une très grosse moitié du long métrage alors que c'est assez répétitif et que, à la longue, ça perd de sa force et de son intérêt dramatique. D'ailleurs, l'ensemble manque clairement d'émotion alors que, justement, une telle histoire aurait pu (voire dû) pousser le spectateur dans ses derniers retranchements. Cela vient peut-être d'une réalisation que l'on peut qualifier de propre mais d'extrêmement académique, avec aucune surprise mais plutôt un enchaînement de séquences convenues. Clairement, Angelina Jolie ne prend pas beaucoup de risques et préfère s'inscrire dans les pas des réalisateurs classiques, de sorte que son film manque de beaucoup de personnalité et de chair. La musique, elle, ne fait rien pour atténuer cette impression que l'on veut faire d'*Invincible* un « tire-larmes à Oscars ». Ce n'est pas déshonorant mais, franchement, Zamperini et son destin hors normes méritaient sans doute mieux...

VERDICT :

Passé un premier quart d'heure convaincant, *Invincible* pêche bien plus par la suite avec une mise en scène extrêmement académique, au service d'un scénario pas très bien construit et parfois bien trop manichéen pour que l'émotion soit vraiment au rendez-vous. Angelina Jolie réussit sans mention son examen de passage à Hollywood...

NOTE : 15

COUP DE CŒUR :

LA PREMIÈRE SÉQUENCE



UNE MERVEILLEUSE HISTOIRE DU TEMPS

James MARSH

Date de sortie : 21-01-2015 Vu le : 27-01-2015

Au cinéma : MÉGAROYAL (BOURGOIN-JALLIEU)

Genre: BIOPIC

HISTOIRE :

Stephen Hawking est un jeune et brillant étudiant en cosmologie à Cambridge. Alors qu'il rencontre l'amour, il voit surtout le destin le toucher sous la forme de la maladie de Charcot qui ne lui laisse que deux ans d'espérance de vie. Avec courage et abnégation, et avec l'aide de Jane, il va faire face pendant bien plus longtemps, pour devenir l'un des scientifiques les plus célèbres du siècle.

CRITIQUE :

Visiblement, c'est la saison des *biopics*, ce qui n'est pas complètement surprenant, et cela pour une simple raison : l'approche imminente des Oscars. En effet, depuis quelques années, ce genre de films connaît un grand succès dans les multiples cérémonies de récompenses, notamment pour le jeu des acteurs, très souvent mis en avant. Personnellement, je trouve toujours cela un peu limite, tant le travail d'un comédien est différent pour ce type de rôle que pour un vrai rôle de composition (je milite d'ailleurs pour créer une récompense de la meilleure imitation), mais c'est ainsi et il faut s'y faire. C'est pourquoi les distributeurs sortent ces longs métrages au cours du dernier trimestre aux Etats-Unis (pour maximiser leurs chances, là encore), ce qui fait qu'ils arrivent chez nous en début d'année civile. Après Louis Zamperini (*Invincible*) et avant Alan Turing (*Imitation Game*), c'est donc le physicien Stephen Hawking qui a droit à son histoire mise en image pour le cinéma. Néanmoins, à la diffé-

rence des deux autres, lui est encore vivant et continue même de publier des ouvrages à l'heure qu'il est. Et si cet homme a aujourd'hui droit à un *biopic*, « honneur » réservé à quelques personnalités, c'est notamment parce qu'il est connu pour deux raisons principales et à ce que l'on peut considérer comme deux niveaux différents. D'un pur point de vue scientifique, il a fait des avancées très importantes, notamment sur la question des trous noirs et est donc considéré comme un chercheur de grande importance, certains parlant de lui comme du « Einstein du 21ème siècle ». Mais, pour le grand public, Hawking reste cet homme génial qui ne peut plus parler de sa propre voix et qui est rivé, tout tordu, à son fauteuil roulant, tout en délivrant des discours sur le courage. C'est sans doute l'addition de ces deux réalités qui ont fait de lui une personnalité unique. Néanmoins, le long métrage s'intéressant à lui est-il à la hauteur du personnage ?

Ce qui est peut-être le plus étonnant dans ce film, c'est le parti-pris qui est choisi pour rentrer dans l'histoire de Stephen Hawking : ça ne sera clairement pas le côté scientifique, assez rapidement évacué, ni même complètement la maladie (même si elle reste au cœur du récit) mais c'est bien l'histoire amoureuse de Stephen et Jane qui constitue le socle de tout le film. Il faut dire que le scénario est basé sur le livre écrit par la première femme de Stephen Hawking (avec qui il est resté en bons termes, d'ailleurs). Ainsi, à travers *Une merveilleuse histoire du temps*, c'est la femme derrière l'homme que l'on découvre et si ce n'est pas inintéressant, cela ne permet pas non plus au film de complètement décoller, peut-être parce qu'on attendait autre chose. Mais c'est surtout le cas parce que de cette idée de faire un film d'amour, ou, au moins, un film sur un couple extraordinaire, James Marsh et son scénariste n'en prennent jamais vraiment la pleine mesure. Ainsi, on ne voit finalement que trop peu ce qu'implique la maladie de Stephen dans cette vie à deux, puis à cinq (les enfants arrivent vite). Bien sûr, quelques images filmées en Super 8 viennent montrer des « instants volés » du couple mais ça reste un peu trop chiche, par rapport au programme initial du long métrage, qui ne perdait pas beaucoup de temps pour faire comprendre de quoi il allait en retourner (première séquence = premier regard entre les deux où l'on comprend ce qu'il va se

passer). C'est bien là que le film m'a fortement déçu car, au final, il devient une romance assez banale, qui perd complètement de la singularité qu'elle aurait dû avoir. En plus, il y a toute une réflexion autour de la notion de temps (lui à qui on ne prédisait pas plus de deux ans d'espérance de vie et qui a maintenant dépassé les cinquante ans) qui n'est pas vraiment présente, alors que c'est justement son sujet de ses recherches scientifiques.

La réalisation de James Marsh ne fait rien pour nous faire oublier le côté assez convenu du scénario. Il s'en tient à une ligne de conduite assez impersonnelle, utilisant tous les « trucs » de mise en scène de ce genre de films portés de façon un peu artificielle sur le mélodrame : on surligne tout avec une musique vaguement sirupeuse (la bande originale de Johan Johansson est loin d'être exceptionnelle), on fait un premier baiser devant un feu d'artifice, on montre l'adultère avec un montage alterné, ... Il y a bien quelques idées, une fin plutôt jolie, c'est plutôt élégant dans l'ensemble. Mais, au final, c'est plutôt décevant et ça manque clairement de singularité et de caractère. De plus, tout cette mise en scène m'a coupé de toute émotion (je déteste quand on m'indique trop où pleurer !), sans parler du fait qu'une scène majeure du film est jouée par Franck Leboeuf (eh oui, le vrai, l'unique titulaire en finale de Coupe du Monde 1998), ce qui est totalement improbable et, pour moi, bien plus risible qu'autre chose. Ce qui finit par « sauver » ce long métrage, c'est l'interprétation des deux comédiens principaux qui, la plupart du temps, le tiennent à bout de bras. Il y a d'abord évidemment Eddie Redmayne, dans un vrai « rôle à Oscars », qui, d'ailleurs, lui tend visiblement les bras. Auteur d'une performance forcément remarquable (physiquement, ça a dû être rude), je trouve qu'il réussit à ne jamais dépasser la limite (parfois très ténue) qui l'aurait fait aller vers le too much. Face à lui, on trouve une presque inconnue, Felicity Jones, qui s'en sort elle aussi très bien, jouant parfaitement tous les registres de cette femme qui a choisi de faire face avec courage à la maladie de son mari. C'est en tout cas une jolie découverte. Il est juste un peu dommage que l'on ne retienne de ce long métrage que la performance des deux acteurs principaux et pas le reste, malheureusement bien plus anecdotique.

VERDICT :

En grande partie sauvé par un duo d'acteurs inspirés, *Une merveilleuse histoire du temps* ne parvient jamais à dépasser le simple cadre d'une romance, filmée joliment mais sans trop de risques par un réalisateur un peu paresseux sur le coup. Pourtant, le protagoniste de cette histoire aurait dû pousser à aller vers quelque chose de plus fort et de plus intéressant. Peine perdue...

NOTE : 13

COUP DE CŒUR :

EDDIE REDMAYNE

FOXCATCHER

Bennett MILLER

Date de sortie : 21-01-2015 Vu le : 29-01-2015

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: DRAME



HISTOIRE :

Mark Schultz est champion olympique de lutte et continue de s'entraîner dur avec son frère, lui aussi champion. Quand il se voit proposer d'emménager chez un homme très riche qui veut construire un centre d'entraînement haut de gamme, il y voit une opportunité à saisir. Une relation assez étrange va alors se mettre en place entre les deux frères et Du Pont, ce milliardaire aux visées mystérieuses...

CRITIQUE :

Grâce à ses deux premiers films, Bennett Miller n'est déjà plus du tout un inconnu du côté d'Hollywood. En effet, son premier long-métrage, *Truman Capote*, avait vu Philip Seymour Hoffman remporter l'Oscar du meilleur acteur alors que lui-même était nommé en tant que meilleur réalisateur. Autant que je m'en souvienne (je l'ai vu il y a pas mal de temps en DVD), c'était assez costaud. Avec *Le Stratège*, sa deuxième œuvre, il avait continué à séduire avec de très nombreuses nominations (je crois qu'il en cumule pas moins de onze avec ses deux premiers films, auxquels on peut rajouter les cinq pour *Foxcatcher*). Celui-là, pour le coup, je ne l'ai jamais vu. Même s'il est toujours difficile de tirer des plans sur la comète après une carrière aussi courte, on retrouve quand même deux points communs dans celle-ci : le rapport à une histoire vraie, puisque Truman Capote, tout comme Billy Bean (le héros du *Stratège*) sont des personnages qui ont vraiment existé, et cette capacité à « créer » des acteurs

dramatiques. C'était Philip Seymour Hoffman dans *Truman Capote* puisque, bien que tout le monde connaisse le talent de l'acteur, on ne lui avait donné que rarement une vraie possibilité de s'exprimer. Et c'était Jonah Hill (un collaborateur fidèle des frères Apatow) dans *Le Stratège*. Les deux ont ensuite pu exprimer cette facette dans d'autres longs métrages. Et ce qui est amusant, c'est que *Foxcatcher* présente encore les deux mêmes facettes : l'histoire qui est racontée est tirée de faits réels, qui, d'ailleurs, ont beaucoup ému à l'époque aux Etats-Unis (en France, c'est un événement bien moins connu) et Bennett Miller a choisi Steve Carell pour l'un des rôles principaux alors que ce dernier est surtout reconnu pour ses prestations comiques. On peut donc avoir l'impression que le réalisateur conserve des ficelles qui, jusque-là, marchent bien. Sans doute, mais il n'en reste pas moins qu'il livre avec *Foxcatcher* un long métrage plutôt réussi.

Ce que l'on peut commencer par dire, c'est que Bennett Miller ne cherche pas à faire du cinéma spectaculaire, loin de là. Pourtant, quand on tourne un film autour du sport, c'est une tentation que l'on pourrait avoir, mais le metteur en scène en est ici très loin. Il essaie plutôt de construire tranquillement son histoire, sans brusquer le rythme, en insistant toujours sur les relations qui lient chacun des personnages qui, chacun, ont le temps de s'exprimer. Ainsi, le début du film est assez impressionnant car on voit d'abord Mark s'entraîner seul (nous reviendrons là-dessus plus tard) avant d'être rejoint par son frère qui est aussi son entraîneur. Les deux commencent alors un combat qui débute comme un ballet – le bruit des corps entre eux ou contre le tapis servant d'appui musical à une chorégraphie bien huilée – avant de finir presque en bataille de rue. On comprend alors toutes les difficultés qui peuvent exister entre Dave et Mark, deux frères champions olympiques, mais qui semblent bien différents. Et c'est la rencontre entre Mark et John Du Pont qui va encore renforcer ces soucis. En effet, une relation assez fusionnelle va vite se créer entre le milliardaire et Mark, qui voit en lui comme un père de substitution et une occasion de s'affirmer par rapport à son frère. Mais, dès le début, on comprend que ce lien sera forcément toxique pour le lutteur car Du Pont n'est pas du tout équilibré : mégalomane, paranoïaque, il introduit

Mark dans son monde tout en le laissant à l'écart. En ce sens, *Foxcatcher* fait penser à *The Master*, dans la façon de décrire une relation quasi-incompréhensible (mélange de fascination et répulsion) avec l'un des protagonistes qui ressemble à un gourou tant il essaie de prendre l'ascendant sur l'autre. Mais, en plus, là, il y a une vraie part de mystère autour de Du Pont que le scénario décide de ne pas lever : le rapport à sa mère semble essentiel mais celle-ci plane comme une ombre, sans jamais dire un mot ; la question de son homosexualité est aussi suggérée mais jamais vraiment affrontée.

Là où *Foxcatcher* est aussi assez intéressant, c'est dans la manière qu'il a de montrer les dessous d'une réussite sportive et les sacrifices que cela engage. Mark Schultz est quand même champion olympique mais il vit au départ seul, dans un coin paumé, et est obligé de négocier de l'argent pour aller intervenir dans une école. Et puis, d'autres sujets sont évoqués, comme la question de la lutte des classes ou encore d'une certaine transformation de l'Amérique de la fin des années 80 (la période Reagan). Bien que ce ne soit pas le sujet principal du long métrage, on ne peut pas non plus dire que ce soit véritablement en arrière-plan puisque cela infuse dans les relations qui sont au cœur du récit. Pour mettre tout cela en images, Bennett Miller utilise une mise en scène somme toute assez classique, et pas toujours inventive, mais qui a le mérite de coller à son sujet. Grâce à une lumière très crue (beau travail de photographie) et une musique quasi-absente, il accompagne son récit, en utilisant beaucoup d'ellipses et de non-dits, le tout dans un montage parfois un peu déroutant. Mais ce que l'on retient quand même principalement de *Foxcatcher*, c'est la performance des trois acteurs. Si Mark Ruffalo est très bon (mais c'est une habitude pour lui), les deux autres marquent encore plus les esprits, notamment parce qu'on ne les attendait pas vraiment là. Channing Tatum, même s'il a un peu évolué, reste souvent cantonné à un rôle de beau gosse musclé. Là, justement, il utilise sa musculature à d'autres fins, et joue parfaitement la partition d'un homme qui voit dans une relation une porte de sortie avant de comprendre peu à peu ce que cela implique. Steve Carell, lui, est méconnaissable (au sens propre du terme) et il est tout simplement glaçant. Un peu comme ce film qui n'est pas du genre à prendre le spectateur par la main mais laisse plutôt ce dernier seul juge de ce qui se déroule sous ses yeux... et ce n'est pas forcément la position la plus évidente tant le tout est malsain...

VERDICT :

PMalgré quelques petites longueurs et une réalisation parfois un peu trop répétitive, *Foxcatcher* s'impose comme un film solide, réussissant à trouver le ton juste pour parler d'une histoire qui reste finalement assez mystérieuse. Les trois acteurs principaux sont excellents, avec une mention spéciale à Steve Carell, méconnaissable et glaçant.

NOTE : 15

COUP DE CŒUR :

LE TRIO D'ACTEURS PRINCIPAUX

IMITATION GAME

Morten TYLDUM

Date de sortie : 28-01-2015 Vu le : 02-02-2015

Au cinéma : MÉGARROYAL (BOURGOIN-JALLIEU)

Genre: BIOPIC



HISTOIRE :

Alan Turing est un brillant mathématicien lors que débute la Seconde Guerre Mondiale. Il se propose alors pour aider les alliés à craquer le système de codage mis en place par les Allemands à cette époque et qui est réputé indéchiffrable. Malgré les difficultés, Turing va tout faire pour réussir sa mission, avec ou sans l'aide des autres autour de lui...

CRITIQUE :

Avec ce long métrage, je clos ce que l'on peut appeler chez nous la « saison des *biopics* », qui se situe souvent autour du mois de janvier. Ce sont la plupart du temps des films taillés pour les récompenses de début d'année, avec comme points communs le fait de se baser sur un personnage à l'histoire exceptionnelle, une réalisation très académique et une place non négligeable pour le comédien principal (au point qu'il éclipse parfois tout le reste). Il y avait donc eu *l'Invincible* d'Angelina Jolie, finalement nommé que trois fois aux Oscars et dans des catégories techniques, mais qui, franchement ne méritait pas mieux tant c'était pesant. Puis, ensuite, *Une merveilleuse histoire du temps* (un peu plus reconnu car nommé cinq fois dans des catégories importantes), qui, bien qu'un peu plus sympathique, était loin de séduire complètement. Voici donc que s'avance ce qui apparaît comme la « troisième lame » : *Imitation Game* et

sa liste de huit nominations pour les prochains Oscars, tout en sachant qu'il a été le grand perdant des derniers Golden Globes avec cinq nominations pour aucune récompense remportée. Et étant donné la conjoncture, il risque bien d'en être de même pour les statuettes de fin février puisqu'il ne fait partie des véritables favoris dans aucune des huit catégories où il est engagé... Néanmoins, c'est un peu réducteur de juger un film à l'obtention ou non de récompenses dans des cérémonies annuelles qui, parfois, réservent plus de surprises qu'autre chose. Et même si, à divers niveaux, *Imitation Game* ressemble vraiment à un long métrage complètement calibré pour ces occasions, il n'en reste pas moins qu'il a ses caractéristiques propres qui en font un film devant lequel on ne s'ennuie jamais vraiment mais qui a quand même eu du mal à me complètement me convaincre.

Ce qui peut être assez frustrant, c'est que, globalement, on peut dire d'*Imitation Game* qu'il a tous les atouts pour être un vrai très bon long métrage. D'abord un sujet très fort et qui, malgré son côté profondément historique est aussi très actuel. En effet, ce n'est que depuis 2013 qu'Alan Turing est pleinement réhabilité (par le biais d'un pardon royal) alors qu'il est mort il y a plus de soixante ans maintenant. Et puis, Alan Turing a un destin hors du commun puisqu'il a permis de gagner plus rapidement la deuxième guerre mondiale pour les alliés, tout en étant obligé de cacher ses activités professionnelles ainsi que son homosexualité, répréhensible dans l'Angleterre de l'époque. Pour l'interpréter, c'est Benedict Cumberbatch – l'acteur britannique qui grimpe – qui s'y colle, alors que, un temps, Leonardo DiCaprio avait été intéressé par ce rôle. Pour moi, c'était plutôt un bon signe et de fait, je n'ai pas été déçu car Cumberbatch est excellent, parvenant à faire de ce personnage *a priori* assez antipathique un héros que le spectateur ne veut plus lâcher. Il est en plus entouré de seconds rôles convaincants, avec une Keira Knightley plus sobre que dernièrement, ainsi qu'un Mark Strong et un Matthew Goode efficaces. De ce côté-là, il n'y a pas grand-chose à redire. Là où j'étais un peu plus dubitatif, c'était sur le réalisateur puisque Morten Tyldum était un vrai inconnu mais, en même temps, je me disais que s'il était mis à la tête d'un tel long métrage, c'est qu'il avait forcément un minimum de talent. De fait, le bonhomme sait faire, mais le souci, c'est que l'ensemble de sa mise en scène reste extrêmement académique et sans aucune prise de risque, comme s'il

avait toujours été un peu sur la retenue. Alors, oui, c'est vrai que c'est propre, voire même élégant par moments, avec en prime une belle partition d'Alexandre Desplat, tout à fait dans l'esprit. Il n'y a donc pas grand-chose à en redire mais ça manque quand même sacrément d'une véritable vision et d'un peu de vie. Mais là où, selon moi, le bât blesse un peu plus sérieusement, c'est du côté du scénario.

En effet, comme dit plus haut, le destin de Turing est réellement exceptionnel et, dans *Imitation Game*, il n'est pas assez bien rendu, notamment sur l'aspect vraiment personnel de l'homme. Il était homosexuel, ce qui, en soi, n'a aucune espèce d'importance par rapport à ses recherches, mais c'est pourtant bien cet aspect de sa personnalité qui l'a « perdu » puisqu'il a subi une castration chimique qui l'a profondément démoralisé, deux ans avant qu'il meure (d'un empoisonnement au cyanure qui reste encore mystérieux, d'ailleurs). Et, là-dessus, le long métrage a un regard assez étrange puisque tout est toujours suggéré (notamment dans les séquences d'enfance) mais c'est quand même largement évité et, finalement, ce qui est le plus cocasse, c'est qu'une bonne partie de l'histoire se construit autour d'une relation romantique avec une jeune femme. En fait, il y a clairement dans le scénario une volonté d'être construit comme une énigme (rapport évident au système *Enigma* qu'il a cassé). Celle-ci s'intéresserait vraiment à l'homme et à ses mystères, avec trois temporalités différentes (enfance, période professionnelle active, fin de vie). Le tout à mettre en contrepoint du côté purement historique, qui n'est peut-être pas très connu (bien que très intéressant) mais moins mystérieux. Toujours cette volonté de lier l'Histoire (utilisation d'images d'archives et de quelques séquences bien plus illustratives qu'autre chose) et l'histoire d'un homme. Mais, le souci, c'est que la construction globale ne réussit jamais vraiment à créer un vrai enjeu autour de ce personnage, sans doute parce que les vrais éléments clés sont trop laissés de côté. C'est le cas de l'homosexualité mais aussi de l'aspect vraiment scientifique et technique de la chose. Bien que ça soit difficile à montrer, on aurait envie d'en comprendre davantage sur cette machine que l'on voit souvent mais que l'on a du mal à réellement appréhender. Et puis, comme souvent, le moment de la découverte vient d'un événement très futile et là, franchement, on le voit venir de tellement loin que c'en est presque désespérant. Avec un peu plus d'audace, cette histoire aurait pu devenir réellement exceptionnelle et donner alors un film un peu moins lisse mais plus excitant.

VERDICT :

De ce film, il n'y a pas grand-chose de vraiment négatif à redire avec, notamment une interprétation de qualité et une réalisation soignée. Mais l'histoire tellement fascinante d'Alan Turing, tant au niveau personnel que professionnel, aurait sans doute mérité un meilleur scénario et une mise en scène moins académique. Le tout aurait quand même été bien plus emballant.

NOTE : 14

COUP DE CŒUR :

BENEDICT CUMBERBATCH

LES NOUVEAUX HÉROS

WALT DISNEY

Date de sortie : 11-02-2015 Vu le : 11-02-2015

Au cinéma : LE DAUPHIN (MORESTEL)

Genre: FILM D'ANIMATION



HISTOIRE :

Hiro Hamada a à peine quinze ans mais est un véritable génie de la robotique, dans la lignée de son frère qui le pousse à rentrer à l'Université avec lui. Mais ce dernier meurt, laissant derrière lui un robot infirmier et des amis qui deviendront les compagnons de route de Hiro pour sauver la ville d'une énorme menace.

CRITIQUE :

Du rachat de *Marvel* par *Disney*, ce n'était sans doute pas la première conséquence à laquelle on s'attendait, mais c'est un fait : le studio d'animation le plus célèbre du monde a décidé cette année d'adapter un *Comic* issu de l'univers *Marvel*. Alors que, l'an dernier, il était revenu à quelque chose de plus traditionnel – princesses, chansons et personnage délirants – avec *La Reine des Neiges* (vraie réussite et carton phénoménal), le studio de Mickey a décidé de repartir dans quelque chose d'un peu plus *geek* en 2015. Tout en faisant forcément écho aux *Mondes de Ralph*, sans doute le *Disney* le plus barré depuis un certain temps (ou, en tout cas, celui qui ressemblait le plus à un *Pixar*), cela montre surtout que le studio ne peut plus être réduit au film pour enfants qui sortait à la pé-

riode de Noël, comme quand nous étions jeunes. Non, *Disney* essaie maintenant de conquérir d'autres publics, avec comme idée de fond aussi que les films plaisent aux enfants mais aussi à leurs parents qui, eux, pour le coup, gardent en mémoire les dessins animés d'antan. En ce sens, *Les nouveaux héros* (traduction assez étrange du titre original *Big Hero 6*) est une formidable preuve de la direction que souhaite prendre *Disney*, du fait de son sujet et de son style général extrêmement moderne. Et, globalement, j'attendais beaucoup ce film d'animation qui me semblait être, en tout cas sur le principe, un bon compromis entre pas mal d'éléments : le bon gros film de super-héros avec explosions dans tous les sens, le dessin animé plus tendre avec un personnage un peu à part (le fameux Baymax) et un éblouissement visuel, car, de ce côté-là, *Disney* sait plutôt y faire. Et bien, franchement, j'ai vraiment été déçu par le résultat final car si on a bien un peu de tout ça, l'ensemble ne fonctionne jamais complètement.

Je ne sais pas si je suis le seul dans ce cas, mais j'ai surtout eu l'impression de me retrouver au milieu d'un épisode de *Scooby-Doo* : une bande d'amis avec deux protagonistes qui se ressemblent énormément (Sammy vs Fred), un personnage différent qui les accompagne (Baymax vs Scooby-Doo), un lieu secret (ici une île), un méchant pas si mystérieux, des déguisements, une résolution dans la joie et la bonne humeur... Presque tous les éléments principaux se répondent de manière assez déroutante. J'aimais plutôt ce bon vieux dessin animé (même si toutes les histoires sont exactement les mêmes) mais, franchement, pour un long métrage venant de chez *Disney*, en arriver à faire une telle comparaison à quelque chose d'assez étonnant. Ça montre en tout cas le principal souci que pose *Les nouveaux héros* : son scénario. En effet, si on peut comprendre qu'il y ait un besoin de garder les principaux codes de ce genre de films, il n'est pas non plus obligatoire de les appliquer de cette façon. C'est simple, ici, tout semble totalement automatique, comme si c'était un stagiaire qui avait pris le manche et qu'il avait eu extrêmement peur de faire quelque chose d'un peu décalé. On a absolument tous les passages obligés, sans aucune surprise. C'est vrai pour presque tous les *Disney*, je suis bien d'accord mais il y a souvent une façon de faire qui est un peu moins caricaturale. Cela tient sans doute aussi de l'emballage de cette histoire qui, ici, manque un peu de fun. L'un des réalisateurs étant le scénariste du mythique (et justement, complètement barré) *Kuzco, l'Empereur mégalo*, on pouvait s'attendre à quelque chose de bien moins plan-plan. Là encore, on

a l'impression qu'en cherchant à plaire à un peu tous les publics, l'imagination a été bridée, ce qui donne un résultat finalement un peu terne.

Il y a bien quelques passages devant lesquels on sourit mais, ce n'est globalement pas très drôle, surtout parce que le personnage principal et sa bande d'amis ne sont pas vraiment captivants. Jamais le scénario n'arrive à leur donner une vraie consistance et le spectateur finit par se désintéresser de ce qui leur arrive, sachant de toute façon très bien comment le tout va finir. Bien sûr, le personnage de Baymax est plutôt sympathique, mais il ne suffit pas à sauver l'ensemble et on aurait presque envie qu'il soit plus exploité que cela. Là encore, il n'y a rien qui fasse qu'il devienne un vrai mythe de *Disney*, comme peut l'être Olaf (parlez-en aux professeurs des écoles !). Et puis, pour faire un bon film avec ce genre de scénarios, il faut un personnage antagoniste avec un minimum de consistance alors que là, les scénaristes ont réussi à créer un méchant qui est sans doute le moins intéressant de l'histoire du film d'animation. La comparaison avec un Jafar ou un Frollo est particulièrement violente mais, sans aller jusque-là, il aurait fallu lui donner un minimum de sens parce que là, très vite, on s'y désintéresse complètement. Heureusement que *Disney* garde une jolie capacité à mettre cela très proprement en image, avec un vrai soin pour le détail et une fluidité toujours au rendez-vous. L'idée principale est ici de créer un nouvel univers, né d'un mélange entre l'univers des *comics* et celui des *Manga* (ah, la mondialisation...). Cela donne cette ville de San Fransokyo (le gars qui a trouvé le nom devrait être décoré...), qui lie les rues en pentes et les maisons à deux étages de la célèbre ville américaine avec les lampions et les tours de la capitale japonaise. C'est dans l'ensemble plutôt sympathique même si ce n'est pas non plus folichon : ce n'est en tout cas pas un monde qui fait rêver. Clairement, une suite est annoncée – ce film étant même une longue introduction à de futures aventures – mais elle se fera sans moi...

VERDICT :

Bien que plutôt réussi au niveau de l'animation, ce nouveau *Disney* peine à réellement convaincre du fait d'un scénario beaucoup trop simple dans sa structure globale, d'un méchant bien trop faible et de personnages secondaires vraiment insignifiants. On pouvait s'attendre à beaucoup mieux...

NOTE : 12

COUP DE CŒUR :

LA FLUIDITÉ DE L'ANIMATION



AMERICAN SNIPER

Clint EASTWOOD

Date de sortie : 18-02-2015 Vu le : 19-02-2015

Au cinéma : MÉGAROYAL (BOURGOIN-JALLIEU)

Genre: FILM DE GUERRE

HISTOIRE :

Quand il débute sa première mission en Irak, en tant que tireur d'élite servant à protéger ses camarades, Chris Kyle ne sait pas encore qu'il deviendra assez rapidement « La Légende », celui dont les autres soldats sont très fiers mais aussi celui dont la tête est mise à prix. Participant à quatre missions, il mettra sa vie en danger et ne reviendra jamais comme avant à une vie normale.

CRITIQUE :

Il aura donc fallu que Clint Eastwood mette en scène un film qui fasse énormément parler de lui (et pas forcément pour de bonnes raisons, nous y reviendrons) pour que ce réalisateur pourtant mythique ressorte un peu d'un certain anonymat dans lequel ses derniers films l'avaient malheureusement plongé. Personnellement, et je pense que tout le monde le sait, je suis un immense fan d'Eastwood, notamment parce que j'estime que c'est lui qui m'a réellement fait aimer le cinéma (avec *Million Dollar Baby*, en 2004) et qu'il a signé ce qui est le plus grand film d'amour (*Sur la route de Madison*, 1995). Mais je dois bien avouer que ses trois derniers longs métrages m'avaient laissé un peu sur ma faim : *Au-delà* était même en grande partie raté, comme si Eastwood s'était totalement trompé de sujet, *J. Edgar* héritait d'un scénario trop étalé dans le temps pour que le film soit vraiment réussi et *Jersey Boys* était propre mais franchement

anecdotique. Pourtant, avant cela, l'Américain sortait d'une série exceptionnelle, débutée en 2003 avec *Mystic River* et conclue par un *Invictus* qui, d'une certaine façon, annonçait déjà un petit coup de moins bien. Entre temps, cinq chef d'œuvres en autant d'années, rien que ça (*Million Dollar Baby*, *Mémoires de nos pères*, *Lettres d'Iwo Jima*, *L'Echange* et *Gran Torino*). Je commençais à me demander sérieusement si, avec l'âge (le gaillard file gentiment sur ses 85 ans), Eastwood n'avait pas un peu perdu le fil de son cinéma, fait d'un certain classicisme et d'une utilisation toujours aussi exceptionnelle des contrastes et des clairs-obscur. Forcément, quand j'ai appris qu'il allait adapter lui-même le livre de Chris Kyle (à la place de Spielberg qui s'était finalement désisté), je me suis demandé si, là encore, c'était bien un sujet pour lui. Et, franchement, pour être aussi honnête que possible, ça m'inquiétait un peu.

Et puis le film est sorti aux Etats-Unis, il a fait un énorme carton (meilleur box-office de l'histoire pour Eastwood) et a surtout alimenté de très nombreuses polémiques : la dernière fois qu'un long métrage avait autant fait parler, c'était *Zero Dark Thirty*, de Kathryn Bigelow, qui abordait d'ailleurs la même période (la guerre des Etats-Unis au Moyen-Orient au cours de ces quinze dernières années) mais sous un angle assez différent (plus en coulisses que sur le terrain, pour dire les choses simplement). Toutes ces polémiques ont fini par arriver en France avec la sortie du film (là-encore un démarrage exceptionnel) en « polluant » un peu le paysage. J'ai vraiment tout fait pour éviter autant que possible de lire quoi que ce soit sur le long métrage avant d'aller le voir, afin de ne pas partir avec un a priori encore plus « négatif ». Et, honnêtement, j'ai vraiment été surpris par ce long métrage qui démontre qu'à un âge vénérable, Eastwood n'a absolument rien perdu de son talent. Passons rapidement sur ce qui fait polémique autour de ce film car, honnêtement, ce n'est pas le plus intéressant et j'ai surtout l'impression que l'on fait une sorte de procès d'intention au réalisateur. En effet, celui-ci est connu pour ses opinions politiques qui ne penchent pas franchement du côté démocrate (pour utiliser une litote) et qu'on l'accuse ainsi un peu facilement de patriotisme n'est guère étonnant. D'ailleurs, si le film fait un tel carton aux Etats-Unis (et surtout dans les coins reculés, visiblement), c'est sans doute pour ces mauvaises raisons : voir dans

ce long métrage une apologie de la guerre et de la politique extérieure menée principalement au cours du mandat de George Bush. D'ailleurs, Eastwood lui-même a toujours été très critique envers l'intervention américaine au Moyen-Orient. Bref, il ne faut pas réduire *American Sniper* à ce que l'on suppose que pense son auteur. Car, c'est surtout un long métrage dont on peut tirer ce que l'on souhaite et c'est sans doute là la force de ce film : laisser tous les possibles ouverts en refusant de tomber dans une certaine facilité.

D'abord, on peut dire qu'Eastwood ne s'interroge pas sur la guerre en Irak en général mais bien sur ce que peut être le destin d'un homme en particulier au cœur de ce conflit. C'est ainsi très différent du film de Paul Greengrass (*Green Zone*) qui était une forme de plaidoyer pour expliquer toutes les mauvaises raisons qui avaient conduit les Etats-Unis à la guerre. Eastwood, lui, refuse complètement cela et je ne pense pas que l'on puisse lui reprocher un tel point de vue. De même, il ne filme presque jamais les Irakiens, ne changeant ainsi jamais de point de vue, encore un parti pris assez logique car, ce qu'il recherche, c'est filmer à hauteur d'homme une guerre moderne, extrêmement différente de celle qu'il avait pu montrer dans le diptyque sur la guerre du pacifique. Et pour cela, il construit *American Sniper* pas à pas, en accompagnant son personnage principal. Ce qu'il montre dans toute la partie introductive (après une première séquence dont nous reparlerons), c'est justement comment le destin de Chris Kyle s'est mis en place. C'est assez rapide (parfois un peu trop) et, surtout, visiblement volontairement caricatural : on voit Kyle chasser avec son père, apprendre de ce dernier les valeurs du sacrifice et de l'auto-défense (valeurs éminemment américaines), faire le cowboy... Tout cela avant de s'engager dans l'armée. De prime abord, ce personnage principal est montré comme une sorte de *redneck* un peu primaire, ce que l'on peut voir comme une sorte de critique de la part d'Eastwood d'une culture américaine un peu simpliste. Mais cela va se modifier au fur et à mesure que le film avance, notamment parce qu'on va voir Chris à la fois sur le théâtre des opérations (il partira quatre fois en mission) mais aussi chez lui à son retour. Et c'est là que le scénario nous fait réellement prendre conscience de ce que la guerre a pu détruire en lui : certaines scènes sont ainsi splendides dans leur manière de montrer beaucoup de choses en disant rien, notamment ce plan où il regarde une télévision éteinte avec, en fond, le bruit assourdissant de la guerre qu'il a vécu.

Ainsi, l'Irak et les Etats-Unis apparaissent en un sens comme complètement liés puisqu'ils sont tous les deux des champs de bataille, très différents dans ce qu'ils présentent comme difficultés pour le soldat Kyle, l'un étant un vrai théâtre de guerre et l'autre un lieu qui devrait être celui du repos mais qui est en fait celui où l'on ressasse tout ce que l'on a vécu et dont on ne peut pas se défaire. Une séquence assez incroyable montre même ce lien très intense : Chris et sa femme sont au téléphone et alors que celle-ci lui annonce le sexe de leur futur bébé, lui est pris dans une embuscade et elle entend tout ce qui se passe. Ainsi, Eastwood signe là un vrai film de guerre, où l'on voit à la fois l'action pure et ses conséquences, dans un rythme parfois un peu déroutant. Et le réalisateur américain ne nous épargne pas grand-chose, notamment dès une première séquence très dure où l'on voit un enfant et sa mère se faire tirer dessus alors qu'ils s'apprêtaient à se faire sauter au milieu des soldats américains. Et, donc, d'entrée de jeu, l'ambiguïté profonde de ce film est posée. Oui, le sniper tue de nombreuses personnes, mais c'est toujours pour protéger ses propres compatriotes. Pendant tout le film, Eastwood va se heurter à cette complexité, sans jamais véritablement « choisir un camp », ce qui est une bonne chose car il laisse justement le spectateur seul juge. Bien sûr, les Irakiens qui sont montrés apparaissent comme des « méchants » mais c'est un peu obligatoire... Dans l'ensemble, il est très loin de faire de Chris Kyle un héros, refusant par exemple radicalement de traiter le rapport qu'il pourrait avoir avec son arme (souvent sujet de pas mal de films de guerre). Seule la fin (un peu sèche) et un générique presque un peu gênant (sur une musique pourtant magnifique d'Ennio Morricone) pourraient faire penser qu'Eastwood « soutient » complètement son personnage.

Ce qu'il cherche surtout à montrer dans *American Sniper*, c'est comment un homme peut être profondément transformé par une guerre qu'il a d'une certaine manière choisi (encore que, on peut discuter de cela) mais qui est bien plus dure psychologiquement que ce qu'il s'imaginait. Il semble ne pas avoir de remords sur ce qu'il fait mais c'est aussi une manière pour lui de se protéger car on sent bien qu'il est beaucoup plus fragile qu'il en a l'air. Et Bradley Cooper arrive justement bien à rendre toutes les nuances de ce personnage qui évolue bien plus qu'il y paraît au cours de ces presque dix ans (entrecoupés de pause) passés en Irak. Et pour ce qui est de mettre en images les différentes opérations, le réalisateur américain est tout simplement incroyable. En effet, dès la première séquence, on comprend qu'on aura à faire à une vision à la fois très réaliste – et donc dure – mais jamais dans l'esbroufe (il utilise par exemple assez peu la caméra au poing). Comme toujours, il est dans une réalisa-

tion plutôt épurée, quasi-clinique. Il parvient parfaitement à rendre compte de la tension qui règne dans cette guerre où l'ennemi, bien qu'identifié, est presque invisible. Il faut fouiller maison après maison, sans jamais se relâcher. Le scénario s'autorise une petite « embardée » un peu moins réaliste avec ce duel à mort que se livrent Chris Kyle et un sniper irakien, un peu comme dans *Stalingrad* (mais en mieux). Et la dernière scène de guerre est tout simplement effarante avec cette bataille dans une tempête de sable, superbement bien mise en scène mais aussi très symbolique puisque Chris Kyle s'y efface presque et il perd là-bas beaucoup de ses affaires. C'est la fin de sa mission et c'est une forme d'aboutissement pour lui. Le film se refermera quelques minutes plus tard de manière un peu plus discutable mais on peut dire que c'est cette séquence qui clôt véritablement l'histoire de Chris Kyle, telle qu'Eastwood a voulu la montrer. Séquence qui démontre une nouvelle fois que, quand il s'y met sérieusement, Clint Eastwood a peu d'égal aujourd'hui sur la planète cinéma. Pourvu que ça dure...

VERDICT :

Avec *American Sniper*, Clint Eastwood revient à un très haut niveau en nous livrant un long métrage très intense, réalisé avec beaucoup de maîtrise. Oui, c'est un film qui est extrêmement ambigu, car, en décidant de ne s'intéresser véritablement qu'à un personnage emblématique, il montre tout ce que la guerre charrie de complexité. En tout cas, Eastwood vise juste.

NOTE : 17

COUP DE CŒUR :

LA MISE EN SCÈNE, PARFAITE

BIRDMAN

Alejandro González IÑÁRRITU

Date de sortie : 25-02-2015 Vu le : 26-02-2015

Au cinéma : MÉGAROYAL (BOURGOIN-JALLIEU)

Genre: DRAME



HISTOIRE :

Riggan Thomson est un acteur qui, vingt ans auparavant, était mondialement connu pour son interprétation du super héros Birdman. Aujourd'hui, il est un peu tombé dans l'oubli et essaie de monter une pièce à Broadway pour se refaire. Mais il va devoir affronter tout une série de problèmes avant que la première ait lieu...

CRITIQUE :

Forcément, quand on va voir un film alors que l'on sait qu'il a obtenu l'Oscar du meilleur film, ça a tendance à quelque peu changer la donne. Et cela pour au moins deux raisons. La première, c'est que, forcément, on entend beaucoup parler du long métrage, on sait à peu près ce qui va se passer et comment c'est fait. Pour le coup, là, ce n'est pas trop grave car, avant même qu'il gagne l'Oscar, je savais déjà globalement à quoi ça ressemblait. Mais le plus embêtant, c'est surtout que l'on ne peut pas s'empêcher de regarder le film en se demandant toujours ce qui a fait qu'il a remporté la statuette, notamment par rapport à d'autres que l'on a vu précédemment et qui avaient pu nous plaire. Ainsi, le visionnage est globalement beaucoup moins « naturel ». Mais bon, c'est ainsi, on n'a pas bien le choix. De toute façon, ce long métrage me donnait vraiment

envie car Iñárritu est un réalisateur que j'estime beaucoup. En effet, son *21 Grammes* est l'un de mes plus grands souvenirs au cinéma. Dans une petite salle, un soir assez tard, je me souviens avoir pris une sacrée claque : un récit déstructuré au possible, des histoires fortes, un style visuel vraiment particulier... Et, depuis, je l'ai revu plus d'une fois et il m'a toujours fait autant d'effet. J'ai par contre été beaucoup moins convaincu par ses deux longs métrages suivants : *Babel* était formellement plutôt réussi (avec ces styles différents pour chacun des segments) mais il manquait un vrai lien entre toutes ces histoires. *Biutiful*, par contre, était une vraie déception, avec un scénario beaucoup trop simpliste et une réalisation où les défauts prenaient le pas sur les qualités. Mais là, j'avais le sentiment, notamment en voyant la bande-annonce, que le Iñárritu inventif était bien de retour. Et alors, c'est vraiment le cas ?

Honnêtement, ce film me pose un petit problème car, pour en parler, il est quand même nécessaire de faire quelque chose normalement proscrit : une dissociation très nette entre la forme et le fond. Oui, je sais, les deux sont liés et c'est la dernière chose à faire de les traiter séparément (même si j'avoue que c'est quand même souvent le cas dans mes critiques), mais là, franchement, je ne vois pas bien comment faire différemment. Pourquoi ? Parce que, en fait, *Birdman* est un film qui, formellement, ne ressemble à presque rien d'autre alors qu'il traite finalement de sujets sur lesquels on a déjà vu de nombreuses variations. En effet, c'est un long métrage qui traite directement de la question des acteurs, de leur rapport à une certaine réalité et, là particulièrement, de la manière qu'ils peuvent avoir de se relever après avoir été oublié ou de cette difficulté à changer de registre (ancien personnage principal d'un film de super-héros, lui veut trouver une crédibilité en tant qu'acteur et metteur en scène de théâtre). Ainsi, on a derrière toutes les questions que cela pose : le rapport à la critique, aux autres acteurs, à une certaine folie,... Ce ne sont pas des thèmes si originaux que cela et *Birdman* a quand même une petite tendance à avoir un discours un peu « simpliste » (cinéma à gros budget vs cinéma d'auteur, critique forcément acerbe,...) et on aurait envie que le film aille un peu plus loin dans ces réflexions, ce qui est un peu frustrant. Forcément, cela donne quelques répliques qui valent le détour avec le système hollywoodien qui en prend quand même largement pour son grade (merci Edward Norton, particulièrement en verve). Mais il y a

aussi quelques longueurs à certains moments, malgré une galerie de personnages secondaires assez étonnante. De plus, le personnage principal manque un peu de nuance à mon goût pour incarner quelque chose de plus puissant. Pourtant, l'acteur qui l'interprète (avec brio, d'ailleurs), Michael Keaton, a connu à peu près la même trajectoire (de Batman à un oubli certain), ce qui aurait du rendre encore plus crédible tout le discours du long métrage.

Mais si *Birdman* est quand même un film assez fascinant, c'est parce qu'il est le fruit d'une idée de réalisation un peu folle : celle de faire presque deux heures en un seul et même long plan-séquence (même si, je vous rassure, il y a des artifices pour effectuer des coupes...). C'est assez amusant car, justement, dans ses films précédents (et surtout *21 grammes*), la principale force du film se trouvait justement dans un montage très morcelé, que le spectateur devait presque reconstituer lui-même. Pourtant, l'histoire se déroule sur plusieurs jours mais on a néanmoins toujours la sensation d'être dans un seul et même flot où tout se mélange : la vie d'artiste avec ces répétitions de la pièce et la vie privée avec tous les questionnements qui suivent. Et le tout se passe dans différents lieux avec, tout de même, une grande importance donnée au théâtre où la pièce va se jouer, dédale d'escalier et de couloirs où cette réalisation fluide prend pas mal de son sens. Ce que l'on peut dire, c'est que ce long plan séquence ne se fait pas à l'« économie », loin de là. En effet, ça bouge tout le temps – parfois de façon un peu forcée – mais c'est quand même assez souvent brillant, notamment dans cette manière de donner l'illusion que le temps et l'espace ne font qu'un (montrant donc de façon claire l'une des caractéristiques majeures du cinéma, celle de pouvoir « inventer » lieux et temporalités) mais aussi que le réaliste et le fantastique peuvent cohabiter. Et là, il faut rendre hommage au travail assez énorme d'Emmanuel Lubezki, le directeur de la photographie, à qui l'on doit aussi par exemple l'image de *The Tree of Life* ou *Gravity* (autant dire qu'on savait qu'il tenait la route !). Il réussit à orchestrer tout cela avec talent, gérant brillamment le rythme et l'espace, le tout avec une bande-son assez étonnante (de la percussion, principalement). C'est vraiment le genre de performance technique que l'on voit très rarement et, en ce sens, *Birdman* est nécessairement un film marquant. C'est juste un peu dommage que le propos ne soit pas aussi puissant... Un Oscar qui peut se discuter mais qui couronne quand même un long métrage étonnant.

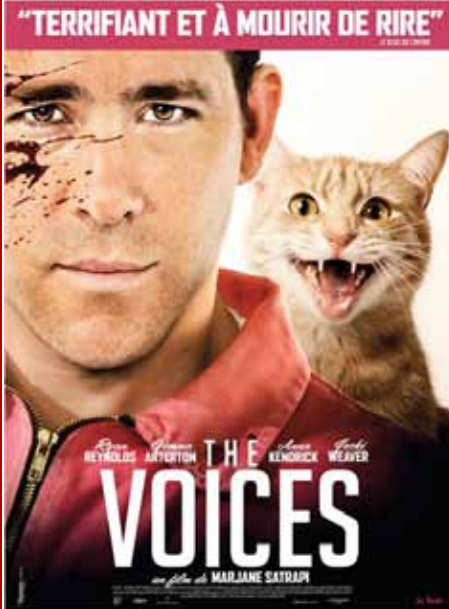
VERDICT :

Porté par un Michael Keaton assez incroyable et une réalisation très souvent brillante, *Birdman* ne peut pour autant pas prétendre être l'immense film attendu du fait d'un fond un peu moins passionnant. C'est dommage car la performance technique et artistique est quand même exceptionnelle et donne au film un caractère unique et inoubliable.

NOTE : 15

COUP DE CŒUR :

LE STYLE GÉNÉRAL



THE VOICES

Marjane SATRAPI

Date de sortie : 11-03-2015 Vu le : 23-03-2015

Au cinéma : MÉGAROYAL (BOURGOIN-JALLIEU)

Genre: INCLASSABLE

HISTOIRE :

Jerry mène une vie tout ce qu'il y a de plus ordinaire, puisqu'il habite à Milton, une petite ville américaine, travaille dans la société locale qui fabrique des baignoires et, célibataire, il essaie de séduire Fiona, la jeune anglaise qui travaille à la comptabilité. Mais il a aussi la particularité de parler avec son chat et son chien, surtout quand il ne prend pas ses médicaments...

CRITIQUE :

Aussi étonnant que ça puisse paraître, *The voices* est le premier film de Marjane Satrapi que je vois. Pourtant, celle qui s'est fait connaître par la bande-dessinée, a connu une grande renommée en adaptant elle-même (avec l'aide de Vincent Paronnaud) son plus grand succès : *Persepolis*. Un Prix du Jury au Festival de Cannes, une nomination à l'Oscar du meilleur film d'animation (battu par *Ratatouille*, quand même), un César du meilleur premier film,... Bref, c'était l'un des événements cinématographiques de l'année et, sans que je ne me l'explique trop, j'étais passé à côté... Ses deux films suivants (*Poulet aux prunes* et *La Bande des Jotas*), eux, ont connu moins de succès. Le premier était encore une adaptation d'un de ses albums et le second, son premier « vrai » film (où elle jouait également le rôle principal), était passé complètement inaperçu sur les écrans mais pas dans la presse où il s'était fait littéralement dézinguer. On peut considérer ce long métrage comme une sorte d'essai et donc faire

de *The Voices* son véritable premier film de fiction. Pour cela, elle s'est engagée dans un drôle de projet, où on ne l'attendait pas forcément. En effet, il s'agit d'un film tourné en Allemagne, mais ayant pour lieu une ville typique des Etats-Unis et réunissant un casting anglophone (acteurs canadiens, anglais et américains, qui plus est). Pour corser le tout, le scénario fait partie depuis pas mal de temps de la fameuse *black list* (une sorte de sondage annuel qui recense les meilleurs scénarios qui n'ont toujours pas été produits). Autant dire que le projet dans sa globalité avait quelque chose d'assez détonnant et, forcément, d'excitant. Ne sachant pas vraiment à quoi m'attendre, j'ai un peu hésité avant d'aller voir ce film et je n'ai finalement pas été déçu du voyage puisque, avec *The Voices*, Marjane Satrapi offre l'un des films les plus délicieusement inclassables depuis longtemps.

En effet, et c'est peut-être ce qui caractérise le plus ce long métrage, il est presque impossible de le faire rentrer dans une « case » (comme on aime tous bien le faire). Si on voulait résumer rapidement, on pourrait dire que c'est en fait un croisement entre la comédie et le film d'horreur. Ce n'est ni le premier ni le dernier film à s'essayer à ce mix pas toujours facile à doser. Mais, là où ça va un peu plus loin c'est qu'on ne peut pas s'arrêter à une telle définition puisqu'il manque quand même une bonne partie du propos du long métrage, plus sérieux même si c'est toujours en arrière-plan. Il s'agit de tout ce qui tourne autour d'une réflexion pas complètement vaine sur la schizophrénie et ses conséquences. Ce qui est fort dans *The Voices*, c'est justement la manière dont tout cela s'imbrique de façon presque naturelle et le mélange entre l'humour et l'horreur fonctionne très bien car, justement, le scénario ne s'engage jamais complètement dans l'une des voies. Alors, oui, c'est vrai que l'on peut un peu regretter que l'aspect « policier » du film soit complètement oublié (de fait que le personnage principal n'est en fait jamais vraiment en danger) ou que la fin du film tienne un peu moins la route mais cela répond aussi à une volonté qui, assumée comme ici, passe finalement plutôt bien. Le tout s'inscrit dans un univers assez drôle puisque c'est celui d'une certaine Amérique que l'on pourrait qualifier d'intemporelle : celle des petites cités industrielles qui tournent autour d'une fabrique où tout le monde (ou presque) travaille, avec leur bowling, leur

pub et leur restaurant chinois. Tout cela mis bout à bout donne à ce long métrage un aspect vraiment sympathique. Et, globalement, on peut en parler comme d'un vrai petit plaisir de cinéma.

Car, franchement, ça faisait longtemps que je n'avais pas vu un film aussi ouvertement barré : le fait que des animaux parlent, passe encore, mais que des têtes sans corps le fassent aussi (avec des effets spéciaux magnifiques), c'est déjà un peu plus rare. Et là, je ne parle même pas du générique de fin qui est sans doute la chose la plus déjantée qui m'ait été donnée de voir (inracontable tant tout est lunaire, de la musique aux déguisements). Et, en plus, le scénariste s'est clairement fait plaisir sur les dialogues puisque la plupart sont très savoureux avec une petite préférence pour ceux avec les animaux (et surtout le chat, un vilain absolument génial). L'ensemble se tient bien aussi parce que les acteurs sont au diapason avec une vraie mention spéciale pour Ryan Reynolds qui s'était un peu égaré ces derniers temps (il a payé très cher l'énorme ratage de *Green Lantern*). Il est excellent ici dans ce rôle de simplet dépassé par ses pulsions. Les actrices sont elles aussi tout à fait dans le ton et donnent une belle énergie à tout le long métrage. Mais, au-delà de tout cet aspect presque fun de l'ensemble du film, *The Voices* est loin d'être dénué d'intérêt dans ce qu'il raconte de la schizophrénie car c'est en effet là que se situe le cœur du film : si Jerry voit la vie en rose (surtout dans son entreprise...) c'est parce qu'il est malade et, lorsqu'il prend les médicaments, on voit (enfin) le monde tel qu'il est véritablement et c'est beaucoup moins joyeux. On regrette presque de ne pas plus pouvoir observer cette différence de point de vue car, finalement, on reste très majoritairement sur celui de Jerry. Finalement, tout au long de cette histoire, ce sont ces deux mondes (le réel et l'imaginaire) qui vont s'affronter avec un homme qui ne sait pas vraiment où donner de la tête entre une réalité angoissante et un imaginaire rassurant. Et on va même nous montrer d'où vient cette schizophrénie, dans un passage assez fort. Même si tout cela passe un peu au second plan, il me semble que c'est là le réel intérêt de *The Voices* et là où il arrive à (un peu) dépasser ce qui peut presque s'apparenter au départ à une bonne blague de scénariste.

VERDICT :

Avec un ton très frais, des situations cocasses, un vrai mélange des genres, et un Ryan Reynolds retrouvé pour l'occasion, *The Voices* est un long métrage qui a vraiment son charme. Et ce qu'il dit en filigrane de la schizophrénie ne doit pas non plus être passé sous silence car c'est loin d'être inintéressant. Un film qui mérite qu'on s'y intéresse de près.

NOTE : 15

COUP DE CŒUR :

RYAN REYNOLDS



AVRIL À JUN

<i>JOURNAL D'UNE FEMME DE CHAMBRE</i>	34
<i>UNE BELLE FIN</i>	36
<i>AVENGERS – L'ÈRE D'ULTRON</i>	38
<i>SUITE FRANÇAISE</i>	40
<i>L'ÉPREUVE</i>	42
<i>LA LOI DU MARCHÉ</i>	44
<i>LA TÊTE HAUTE</i>	46
<i>LE LABYRINTHE DU SILENCE</i>	48
<i>VICE-VERSA</i>	50
<i>JURASSIC WORLD</i>	52

JOURNAL D'UNE FEMME DE CHAMBRE

Benoît JACQUOT

Date de sortie : 01-04-2015 Vu le : 02-04-2015

Au cinéma : MÉGAROYAL (BOURGOIN-JALLIEU)

Genre: DRAME HISTORIQUE

HISTOIRE :

Au début du Vingtième Siècle, Célestine est une jeune femme de chambre qui vient de quitter Paris pour servir la famille Lanlaire en province. Alors que Madame est très exigeante avec elle, Monsieur, lui, ne fait rien pour cacher son attirance pour elle. Et il y a Joseph, le mystérieux jardinier de la demeure...

CRITIQUE :

Benoît Jacquot n'est pas le premier à s'attaquer à l'adaptation de ce livre datant de 1900 puisque, avant lui, deux autres immenses réalisateurs l'ont porté à l'écran. On parle quand même de Jean Renoir (qui l'a fait en anglais) et Luis Buñuel (avec Jeanne Moreau et Michel Piccoli), ce qui laisse un sacré héritage. Mais ce n'est pas le genre de défis qui va faire peur à Benoît Jacquot, réalisateur suffisamment bien installé dans le paysage cinématographique français pour être en mesure de réaliser à peu près ce qu'il veut depuis de nombreuses années maintenant. Et, de fait, c'est même assez « logique » de le voir s'intéresser à cette histoire, lui qui a souvent fait des films avec des femmes comme personnages principaux (*La fille seule*, *L'Intouchable* et même *Les adieux à la Reine* qui montrait fina-

lement la rencontre de deux destins féminins). Et puis si *Le journal d'une femme de chambre* a été écrit à la toute fin du dix-neuvième siècle, c'est un roman qui avait un côté suffisamment moderne à l'époque (il était même considéré comme subversif) pour encore dire des choses du monde d'aujourd'hui. D'ailleurs, ce n'est pas un hasard s'il fait l'objet de très nombreuses adaptations au théâtre depuis quelques années. Et on sent clairement chez le réalisateur cette envie à la fois de coller au texte d'origine mais de bien montrer ce qui, aujourd'hui, fait sens dans ce récit (notamment sur la question de l'emploi ou celle de la condition féminine). C'est un entre-deux pas toujours évident à trouver mais c'est aussi une manière de créer de vrais enjeux, même si, nous le verrons, c'est un peu raté de ce côté-là. Pour cette nouvelle adaptation d'un roman historique, et une nouvelle fois avec Léa Seydoux dans le rôle principal, le metteur en scène signe-t-il encore une réussite ? A mon sens, non car, sans être « déplaisant », son *Journal d'une femme de chambre* apparaît finalement comme bien trop neutre pour être plus qu'un film correct parmi d'autres.

En fait, c'est surtout un long métrage qui n'est pas vraiment facile à appréhender et je suis même ressorti de la séance assez circonspect. D'ailleurs, j'ai toujours du mal à vraiment exprimer ce que je pense de ce film, ce qui est un peu embêtant pour écrire une critique. Mais, en même temps, je trouve que ça pose bien les problématiques d'un tel long métrage, pas assez désagréable pour qu'on lui trouve une grande quantité de défauts, mais auquel il est également compliqué de donner beaucoup de qualités. Je vais quand même essayer d'aller un peu plus loin que ces premières impressions, je vous rassure ! *Journal d'une femme de chambre* est donc un long métrage qui parle à la fois de la condition de servante mais aussi de celle de la femme comme autant de luttes de classes. Les deux tendent à se confondre mais, tout de même, on sent dans la manière dont le film est construit qu'il y a une certaine envie de bien les séparer par moments, ce qui fait finalement perdre de sa force à tous les enjeux. Pour ce qui est de la servitude, ce sont toutes les scènes avec la nouvelle maîtresse qui, méthodiquement et avec un certain sadisme, va tout faire pour « dresser » sa domestique (scènes assez terribles où elle lui demande de faire des allers-retours inutiles). Par rapport à la question de la femme, c'est plutôt du côté du regard des hommes qu'il faut se tourner, et notamment de celui du mari libidineux sur les bords, qui, clairement, considère Célestine comme un objet, qui doit donc être totalement docile. Mais celle-ci ne se laissera pas

faire, notamment parce que ce n'est pas dans son caractère. En effet, elle est un personnage particulièrement frondeur, prêt à repousser une offre d'emploi si la dame qui veut l'embaucher ne lui plaît pas, grommelant des injures ou se moquant de ses maîtres. Pour interpréter cette jeune femme qui veut toujours maîtriser son destin alors que la vie ne lui offre pas forcément cette chance, Léa Seydoux est plutôt pas mal, son côté naturellement boudeur (parfois agaçant) étant ici plutôt utile.

Pour nous conter son destin, le long métrage est quand même assez étrangement construit car s'il se nomme *Journal d'une femme de chambre*, il n'y a jamais ce côté qui est complètement exploité (pas de *voix off* notamment, si ce n'est quand les personnages parlent dans leur barbe, ce qu'on ne comprend pas toujours) et c'est assez surprenant. Par contre, le scénario insère un certain nombre de *flashbacks* qui permettent de comprendre certains aspects du caractère de Célestine. Le souci est qu'ils ne sont pas toujours très clairs et s'ils expliquent des éléments, ils en laissent aussi beaucoup d'autres en suspens, posant finalement plus de questions qu'ils ne donnent de réponses. Et, pour que le long métrage puisse avoir plus de portée, il aurait fallu faire des personnages secondaires moins marqués. En effet, entre l'homme de maison mutique et antisémite (incroyable Vincent Lindon qui ne dit pas un mot pendant deux tiers du film), un voisin complètement fou, un mari porté sur la chose, une « collègue » haute en couleurs, une autre servante désabusée, ... tous ceux-ci forment une galerie qui tourne assez vite au pittoresque et qui empêche souvent qu'on se raccroche complètement à l'histoire et à son côté véridique et presque historique. Pour ce qui est de la réalisation, la question n'est pas de savoir si Benoît Jacquot sait filmer. En effet, il a une vraie capacité et même un certain talent pour mettre en scène de belles images et composer des plans de qualité. Il a même quelques idées loin d'être idiotes, notamment dans son utilisation du zoom. Mais, là, franchement, j'ai trouvé que le tout était un peu désordonné et que l'ensemble manquait clairement de fluidité, donnant un aspect parfois « raide » au film. C'est principalement pour cela que je n'ai jamais réussi à me faire complètement emporter dans ce long métrage que j'ai surtout le sentiment de ne jamais avoir réussi à complètement appréhender. Alors, c'est peut-être là sa réussite, me direz-vous...

VERDICT :

Benoît Jacquot livre là un film qui, s'il se laisse regarder, a du mal à réellement capter l'attention du spectateur, notamment du fait d'une construction un peu étrange et d'une réalisation qui manque parfois de fluidité. Léa Seydoux est plutôt convaincante dans le rôle de cette jeune femme qui cherche à maîtriser son destin.

NOTE : 13

COUP DE CŒUR :

LÉA SEYDOUX



UNE BELLE FIN

Uberto PASOLINI

Date de sortie : 15-04-2015 Vu le : 18-04-2015

Au cinéma : L'ELDORADO (DIJON)

Genre: DRAME

HISTOIRE :

John May a un travail un peu particulier puisqu'il est chargé de trouver des connaissances aux personnes qui décèdent sans famille connue et d'organiser leurs funérailles. Alors qu'il se fait renvoyer, il doit gérer une dernière affaire qui lui tient particulièrement à cœur puisque Billy Stoke vivait dans le même immeuble que lui...

CRITIQUE :

J'ai du mal à m'expliquer pourquoi mais ce film me faisait vraiment envie. Et, alors que je pensais vraiment ne pas pouvoir le visionner, une heureuse conjonction (et des parents motivés) m'a permis de le voir, et même plus que ça, puisque la séance était à l'Eldorado, à Dijon, qui est, pour moi, un cinéma absolument mythique (et vous devez le savoir si vous me suivez depuis un certain temps). Pourtant, ce n'est pas le long métrage dont on a le plus entendu parler ces derniers temps. Il est vrai que l'on est bien loin des super productions américaines, des grosses comédies françaises ou même des films d'auteurs exotiques. Avec *Une belle fin*, Uberto Pasolini, dont c'est le premier film qui sort en France, prend le parti d'une voie beaucoup moins stéréotypée, de sorte que son long métrage est assez original, à la fois par son sujet, sa façon de le traiter et le

ton utilisé, nous y reviendrons. Pourtant, au premier abord, on attendait pas forcément le neveu de Visconti (eh oui, il y a un petit piège assez amusant puisque, pour le coup, il n'a rien à voir avec Pier Paolo Pasolini, mais bien avec une autre légende du cinéma italien) sur un tel ton, puisqu'il est surtout connu pour être le producteur de l'un des plus gros succès de l'histoire du cinéma britannique, à savoir *The Full Monty*, dont j'ai quelques vagues souvenirs mais sans plus... Il avait aussi réalisé un long métrage resté inédit chez nous, bien qu'au titre assez improbable (*Sri Lanka National Handball Team*) et qui semblait pour le coup une vraie comédie. Avec *Une belle fin*, il s'attaque à un sujet a priori relativement casse-gueule, notamment du fait de son côté déroutant. Mais il parvient à signer l'un des plus beaux films de ce début d'année, rien que ça.

Ce qui marque principalement, c'est l'incroyable tendresse qui se dégage de cette œuvre. En effet, si c'est un mot que j'utilise assez rarement pour parler d'un long métrage, c'est vraiment le premier qui m'est venu à l'esprit en sortant de la séance. C'est notamment le cas par le traitement qui est fait du personnage principal, qui est presque de toutes les séquences. John May est observé avec un regard extrêmement bienveillant, lui qui est très loin des codes actuels et dont on a presque le sentiment qu'il s'est trompé d'époque : avec sa vie bien rangée, son costume toujours repassé, sa façon de regarder trois fois avant de traverser, il a tout du personnage presque trop caricatural qui finirait par énerver le spectateur. Mais ici, ce n'est pas du tout le cas car si les premières séquences nous montrent bien tous ces aspects, le reste du film va permettre de donner au personnage un côté presque décalé et drôle, parfois à la limite du burlesque (comme lorsqu'il regarde dans la même direction qu'une statue). Très vite, on a une véritable tendresse et une vraie empathie pour cet homme qui ne semble vivre que par procuration (scène assez bouleversante où il regarde l'album photo de toutes les personnes seules qu'il a enterrées). Et puis, il faut le dire, l'interprète est tout simplement incroyable, ce qui ne gâche rien, bien au contraire. Et c'est une juste récompense pour un acteur qu'on a l'impression d'avoir vu dans de très nombreux films, notamment dans des rôles de méchants un peu médiocres (il faut dire qu'il a bien le physique de l'emploi) et qui prouve ici qu'il peut être un très grand comédien, presque sans parler, mais en faisant passer énormément de choses dans son visage et, surtout, dans ses attitudes. Il est pour beaucoup dans la réussite globale d'*Une belle fin*.

Mais il faut aussi féliciter le réalisateur qui, grâce à une mise en scène très épurée, prend vraiment la peine de coller à son sujet, sans jamais en rajouter. On ne peut pas dire qu'il réinvente le cinéma, loin de là, mais il y a dans sa façon de réaliser à la fois une vraie maîtrise mais aussi cette volonté de faire vraiment correspondre le fond et la forme (avec une deuxième moitié où la mise en scène se fait un peu moins statique), de ne rien brusquer et de conserver toujours une certaine retenue. Et ce qui m'a particulièrement marqué, c'est l'incroyable modestie de cette mise en scène car on sent vraiment que le réalisateur se met au service de son histoire et de son personnage principal et c'est rare que ce soit autant le cas (c'est d'ailleurs aussi le cas pour une musique qui ne fait qu'accompagner, sans jamais trop en faire). S'il doit y avoir un défaut à ce long métrage, il est plutôt à trouver du côté du scénario. En effet, si l'histoire de base est plutôt intéressante et si, en creux, ce film dit beaucoup de l'Angleterre (et de nos sociétés occidentales dans leur globalité), avec son côté incroyablement inhumain, tant dans les relations de travail que dans la manière où l'on peut très vite être oublié, j'ai trouvé l'ensemble un peu trop fléché par moments. Il y a finalement peu de surprises dans ce qui se passe au cours du long métrage. C'est plutôt dans la manière dont le drame (surtout), le côté social et la comédie (moins) sont entremêlés qu'il faut plutôt chercher l'originalité. Et, pour moi, il y a une minute en trop à la fin du film (et je sais que d'autres ne sont pas d'accord avec ce jugement et trouvent même cette conclusion splendide) mais elle n'a pas complètement refroidi mon enthousiasme global pour cette *Belle fin*. Alors que ce film a pour sujet de départ la mort, Uberto Pasolini signe là l'un des longs métrages porteur du plus de vie et d'espoir depuis pas mal de temps. Merci, tout simplement...

VERDICT :

Porté par un Eddie Marsan exceptionnel et qui méritait depuis longtemps un tel rôle, *Une belle fin* est un film d'une infinie tendresse, à la fois poignant et drôle. Si le long métrage souffre peut-être d'un scénario un peu simpliste par moments, il n'en reste pas moins une très jolie surprise, réalisée avec beaucoup de talent.

NOTE : 16

COUP DE CŒUR :

EDDIE MARSAN

AVENGERS – L'ÈRE D'ULTRON

Joss WHEDON

Date de sortie : 22-04-2015 Vu le : 23-04-2015

Au cinéma : MÉGAROYAL (BOURGOIN-JALLIEU)

Genre: FILM D'E SUPER-HÉROS



HISTOIRE :

Alors que le SHIELD n'existe plus, les Avengers mènent une dernière mission pour mettre la main sur le spectre de Loki. A partir de cet objet, Stark, aidé de Banner, veut créer une intelligence artificielle capable de protéger l'humanité. Mais, très vite, Ultron devient totalement incontrôlable et va obliger les Avengers à devoir une nouvelle fois sauver l'humanité...

CRITIQUE :

La suite des aventures des *Avengers*, c'est un peu l'évènement cinématographique de ce printemps (avant le Festival de Cannes) puisque, dans un programme de sorties globalement assez calme et pas forcément folichon, il s'agit du mastodonte susceptible de remplir les salles et de gonfler les statistiques d'un début d'année globalement assez morose. Il faut dire que le premier volet, sorti il y a trois ans, est devenu le troisième plus gros succès de tous les temps au cinéma dans le monde (en termes de recettes générées, ce qui, au final, ne veut pas dire grand-chose). Et, personnellement, j'avais trouvé ça globalement plutôt sympathique : voir se réunir des super-héros de différents films pour sauver le monde, le tout dans un grand délire d'explosions et de batailles en tout genre au cœur de New York, ça avait même quelque chose d'assez jouissif ! C'était en plus la fin de ce que *Marvel* appelle la première phase, celle qui permet

de découvrir les différents personnages et de se les approprier. Depuis, la deuxième phase a commencé, avec les différentes suites (*Iron Man 3*, *Thor 2* ou encore *Captain America 2*) et le début d'un « nouvel univers » avec les (plutôt très drôles et réussis) *Gardiens de la Galaxie*. Le film *Ant-man*, prévu cet été, terminera cette deuxième étape avant qu'une troisième voie le jour avec des suites à ne plus savoir qu'en faire. *Avengers 2* s'inscrit donc dans cette logique globale mais, n'étant pas un grand spécialiste de toutes ces subtilités, j'ai du mal à vraiment saisir tout cela et j'ai quand même l'impression que, si tous ces films se répondent (on retrouve des personnages et des références), ils ont surtout une sacrée tendance à se ressembler dans leur structure globale. D'ailleurs, en allant voir ce long métrage, je ne m'attendais pas à être surpris par le scénario mais je souhaitais juste me prendre une bonne tranche de cinéma que l'on peut qualifier de « pétaradant », en espérant, pourquoi pas, un peu plus. Le contrat de départ est plutôt rempli, mais ça ne va jamais vraiment au-delà...

Dès les premières secondes du film, on est lancé dans le vif du sujet et, finalement, on peut dire que cette première séquence résume à elle seule assez bien ce qu'est ce long métrage : un film devant lequel il est difficile de s'ennuyer tant c'est rythmé mais une qualité visuelle discutable et une faiblesse due au trop grand nombre de personnages. En effet, à l'occasion d'une attaque de notre bande de super-héros pour récupérer le sceptre de Loki (oui, il vaut mieux avoir suivi les épisodes précédents !), on retrouve les différents protagonistes avec, chacun, leurs caractéristiques « physiques » et leur mentalité (le sérieux Captain America face au toujours blagueur Iron Man). En contrepoint, on découvre aussi deux nouveaux personnages, qui sont au départ des ennemis (la Sorcière rouge et Vif-argent), ce qui porte le nombre de super-héros en présence à pas loin de dix, rien que ça. D'accord, on les connaît déjà (*a priori*) mais quand même, ça fait un peu beaucoup, surtout qu'ils sont (re)présentés de manière très brouillonne et pas très jolie. Ça se passe dans une forêt enneigée et, franchement, ce n'est pas visuellement très réussi (avec des tons grisâtres particulièrement tristes) et le montage est tellement haché qu'on finit par plus vraiment s'y retrouver. Ainsi, les dix premières minutes sont assez compliquées même si, heureusement, ça se calme ensuite un peu par la suite. Et ce qui est assez cocasse, c'est que c'est Stark lui-même (assisté

de Banner) qui va créer le méchant qu'ils vont ensuite devoir combattre. Si l'idée d'une intelligence artificielle qui finit par ne plus être contrôlée (là, elle ne l'a même jamais été) n'est pas complètement idiote, ce méchant manque quand même sacrément de consistance pour être réellement intéressant. La preuve : alors que Loki (le méchant du précédent opus) s'attaquait à New York, Ultron préfère se servir d'une petite bourgade au fin fond d'une République imaginaire d'Europe de l'Est. Forcément, pour le spectateur, l'impression n'est pas la même !!

D'ailleurs, c'est un peu vrai pour l'ensemble du long métrage puisque l'effet de « surprise » de voir tous ces héros interagir et se battre ensemble ne fonctionne plus et c'est forcément beaucoup moins original (mais c'est un peu le problème de toutes les suites...). Dans leur volonté de donner une vraie place à chacun des héros (ce qui est louable), les scénaristes finissent par se perdre un peu car ce n'est pas facile de faire vraiment coexister autant de personnages, chacun ayant quand même une sacrée personnalité et des caractéristiques bien marquées. Alors on nous invente une histoire d'amour un peu bidon, on nous fait bien comprendre les différences idéologiques entre Iron Man et Captain America (introduction à un futur film, d'ailleurs) mais le tout semble parfois bien trop « artificiel » avec cette sensation que l'histoire est obligée d'« empiler » trop de strates différentes pour que tout le monde en ait pour son compte. Il y a bien quelques dialogues plutôt drôles (avec un Thor en maître à blagues) mais l'ensemble manque quand même de chair pour réellement séduire. Et puis, il y a, presque comme prévu (malheureusement), aucune surprise dans un déroulement bien trop prévisible pour être honnête. On a tous les retournements de situations « attendus », des incohérences parfois énormes et ce souci du méchant qui paraît invincible avant de finalement se faire neutraliser « facilement ». Mais, malgré tout, reste quand même un sacré plaisir devant un tel film car, franchement, on s'ennuie très rarement tant c'est rythmé (malgré quelques longueurs quand ils sont à la campagne). Et puis, *Marvel* a toujours cette capacité à « envoyer du lourd » avec des scènes d'action complètement folles. Là, c'est la bataille entre Iron Man et Hulk qui retient forcément l'attention : on sent que ceux qui s'occupent des effets spéciaux avaient vraiment besoin de se faire plaisir et ils s'en donnent à cœur joie. En avoir plein la vue devant certaines séquences, c'est déjà pas si mal, mais ça ne suffit quand même pas à dire d'un long métrage qu'il est vraiment réussi...

VERDICT :

Ce nouveau volet des *Avengers*, forcément moins original que le premier, pêche par un style visuel parfois discutable, par un méchant bien trop light et par un scénario à la fois trop simple dans sa structure générale et embrouillé tant il veut mettre tout le monde en valeur. Subsiste tout de même cette capacité à orchestrer des séquences de très grand spectacle. Mais c'est quand même un tout petit peu juste...

NOTE : 12

COUP DE CŒUR :

LA BATAILLE HULK / IRON MAN

SUITE FRANÇAISE

saul DIBB

Date de sortie : 01-04-2015 Vu le : 03-05-2015

Au cinéma : LE DAUPHIN (MORESTEL)

Genre: DRAME HISTORIQUE

HISTOIRE :

Juin 1940, alors que la France se rend, un petit village de la campagne voit arriver une garnison allemande. Lucile, qui vit recluse avec sa belle-mère en attendant des nouvelles de son mari, va rapidement être attirée par le lieutenant qui loge chez eux, malgré tout ce que cela implique...

CRITIQUE :

Il était plus que logique que le *Suite française* d'Irène Némirovsky soit adapté pour le grand écran. Pourquoi ? D'abord parce que c'est un *best-seller* à travers le monde et, surtout, ce roman a une histoire assez dingue puisque s'il a été écrit dans les années 40, il n'a été publié qu'en 2004, recevant d'ailleurs à l'occasion le Prix Renaudot. Et c'est d'ailleurs le seul attribué à une personne décédée. Car, effectivement, Irène Némirovsky est morte en 1942, en déportation, sans avoir jamais pu finir d'écrire son livre. Ce n'est que bien plus tard que l'une de ses filles est retombée sur ce qu'elle croyait être un journal intime, avant de découvrir une vraie œuvre littéraire à part entière, qui sera donc publiée sous la forme d'un seul roman alors que, dans les faits, il s'agissait d'une suite de différents récits

dont elle n'aura pu écrire que les deux premiers. Le tout se passant évidemment pendant la Seconde Guerre Mondiale, qui reste un sujet particulièrement prisé au cinéma, tant les angles par lesquels on peut le traiter sont presque infinis. Autant dire qu'il y avait là tout ce qu'il faut pour faire un film. Très tôt, les droits ont été achetés et c'est le britannique Saul Dibb qui s'est vu propulsé aux commandes (adaptation et réalisation) d'une production assez internationale (franco-belgo-britannique, en fait), tournée en anglais, avec une actrice principale américaine (Michelle Williams), un acteur belge qui s'est très tôt exporté (Matthias Schoenaerts), la plus franco-britannique des comédiennes (Kristin Scott Thomas), une tripotée de jeunes comédiens en devenir et même Lambert Wilson. Personnellement, je suis toujours sceptique devant les longs métrages qui se déroulent en France et qui sont tournés en langue anglaise, d'autant plus quand on le voit en voix française et que ça devient assez ridicule. Mais si c'était le seul reproche à faire à ce film, alors on s'en sortirait bien...

En effet, autant le dire tout de suite, pour éviter tout malentendu, ce *Suite française* est une vraie catastrophe, du début à la fin. Et, franchement, il n'y a pas grand-chose à en sauver. Je n'ai pas lu le livre dont c'est tiré donc j'ai du mal à me faire une réelle idée sur le travail d'adaptation mais le scénario est en tout cas vraiment désastreux. Il y a d'abord cette *voix-off* beaucoup trop présente (tous les quarts d'heure, on a droit à un petit couplet du personnage principal). C'est une façon de faire qui m'agace mais elle prouve surtout l'impuissance qu'a ce film pour montrer ce qu'il souhaite vraiment et, les images et les dialogues ne suffisant pas, on se rabat sur la solution de facilité. D'ailleurs, on finit par se demander ce que cherche vraiment à montrer *Suite française* et, franchement, la réponse n'est pas facile à donner tant on a l'impression que Saul Dibb est perdu entre une histoire d'amour d'un côté et la volonté de la contextualiser à tout prix, les deux pris individuellement n'ayant finalement que peu d'intérêt. En effet, la rencontre entre Lucile et ce lieutenant allemand est tout ce qu'il y a de plus classique et toutes les étapes « habituelles » de ces histoires de cœur impossibles se déroulent sous nos yeux. Ce qui les fait se rejoindre véritablement, c'est la musique (lui est compositeur à ses heures perdues), ce qui donne l'occasion de grandes envolées au son du piano (et d'un morceau d'Alexandre Desplat qu'on a connu bien plus inspiré). Et, je ne sais pas si ça tient au jeu des deux acteurs –pas foncièrement mauvais mais loin d'être extraordinaires –, à tout ce qui se passe autour, ou au côté franchement « mécanique » de cette histoire d'amour, mais, honnêtement,

elle m'a laissé complètement indifférent et ne m'a jamais procuré la moindre émotion. Ce qui est quand même sacrément ballot quand c'est une grande partie de l'objet du long métrage... Et pourtant, je suis loin d'être un mauvais client pour ce genre de films !

Mais là où *Suite française* devient franchement bien plus problématique, c'est dans la façon dont il dépeint cette période trouble où se déroule l'histoire. On a la sensation que le scénario veut tellement s'appuyer dessus qu'il nous montre tout ce que peut impliquer cette guerre, comme une sorte de cours accéléré à destination d'un public pas très connaisseur. Et pour cela, rien de tel que de nous servir une galerie de personnages secondaires qui n'ont, dans l'absolu, aucun intérêt (ou presque) par rapport à l'histoire principale mais qui, chacun, permettent de montrer une facette de ce conflit : le résistant héroïque, la femme très très rigide mais qui va devenir gentille (Kristin Scott Thomas, pas loin d'être ridicule), le maire qui essaie de collaborer (Lambert Wilson qui semble complètement perdu), celle qui couche avec l'ennemi, celle qui refuse de coucher avec l'ennemi, celle qui est juive et qui se cache, le lieutenant allemand sympathique mais soumis aux ordres, le lieutenant méchant (et petit, et fourbe, en plus)... Je vais arrêter là car, franchement, c'est un enchaînement assez incroyable de tous les clichés que l'on peut imaginer sur cette période. C'en est même désolant que, soixante-dix ans plus tard, un scénario ne puisse pas faire un peu la part des choses et se sente obligé d'enchaîner tant de poncifs. Heureusement, c'est formellement plutôt pas mal avec une réalisation certes très classique mais qui a le mérite de ne pas être si désagréable sauf quand le metteur en scène veut trop en faire et qu'il se laisse emporter et un vrai soin est apporté à tout le côté reconstitution.

Mais on a surtout le sentiment que Saul Dibb se raccroche à cet aspect car le reste ne suit vraiment pas. Malheureusement, ça n'a jamais suffi à faire un long métrage. Là, l'ensemble est bien trop fade et sans intérêt, au point que ça en devient physiquement agaçant vers la fin du film. On est même heureux quand ça se finit, c'est pour dire...

VERDICT :

Saul Dibb signe avec *Suite française* un film la plupart du temps désespérant. S'il se raccroche à la forme pour sauver les apparences, sa vision caricaturale et poussiéreuse de cette période et de ceux qui ont pu la vivre finit par réduire tout intérêt pour une histoire d'amour qui, en elle-même, n'a rien d'extraordinaire. Une débâcle, une vraie...

NOTE : 8

COUP DE CŒUR :

LA RECONSTITUTION DE CETTE ÉPOQUE

L'ÉPREUVE

Erik POPPE

Date de sortie : 06-05-2015 Vu le : 19-05-2015

Au cinéma : LE DAUPHIN (MORESTEL)

Genre: DRAME



HISTOIRE :

Rebecca est photographe de guerre. Alors qu'elle est gravement blessée suite à une explosion en Afghanistan, elle revient dans sa famille, en Irlande, où elle doit réapprendre à vivre avec son mari et ses deux filles. Mais réussira-t-elle à renoncer à son métier qui est aussi sa passion pour avoir une vie plus « normale » ?

CRITIQUE :

Et si la plus grande « Epreuve » de ce film n'était pas l'histoire qui y est raconté mais plutôt la difficulté qu'il a eu pour sortir chez nous. En effet, c'est presque deux ans après avoir été présenté dans les premiers Festivals puis être sorti en Norvège, son pays d'origine, que ce long métrage finit par arriver en France. Pourtant, c'est un long métrage avec, au casting, l'une des actrices françaises les plus connues de sa génération, en la personne de Juliette Binoche. Même s'il est vrai que cette dernière n'est pas réputée pour tourner dans des films à fort potentiel public (sauf *Godzilla* dernièrement, mais elle a dit l'avoir fait pour satisfaire son fils...), ça reste quand même une valeur sûre, du genre qui peut attirer un certain public, uniquement sur son nom. Toujours est-il qu'il aura fallu attendre presque deux années pour que *L'Epreuve* sorte en France et j'ai un peu de

mal à m'expliquer un tel délai. D'accord, le cinéma norvégien n'est pas le plus réputé chez nous et c'est plutôt son voisin danois qui lui pique souvent la vedette. De plus, Erik Poppe n'est pas non plus un grand nom du cinéma, lui pour qui *L'Epreuve* n'est que le quatrième film (dont deux qui ont remporté le Prix de meilleur film norvégien). C'est même la première fois qu'il tourne à l'étranger, avec un casting international, puisque, en plus de Binoche, on trouve Nikolaj Coster-Waldau, Danois surtout connu pour un rôle dans la série *Game of Thrones* (et accessoirement, pour être le sosie officiel de l'entraîneur de foot Hervé Renard) ou encore Maria Doyle Kennedy, une Irlandaise que j'avais découvert dans le rôle de Catherine d'Aragon pour les deux premières saisons de la série *Les Tudors*. Finalement, est-ce la qualité du film en lui-même qui explique ce « retard » dans la sortie française ?

Honnêtement, je ne le pense pas car, sans être exceptionnel, loin de là, *L'Epreuve* est un film qui se laisse largement regarder. Mais, honnêtement, il n'y a pas non plus grand-chose à en dire. Ce qui est assez intéressant, c'est le fait qu'avant d'être cinéaste, Erik Poppe a été correspondant photo de guerre. C'est donc un peu son histoire qui est racontée à travers celle de Rebecca. Mais le fait que ce soit ici une héroïne change un peu la donne et lui permet surtout, au départ, d'inscrire cette femme au cœur de quelque chose que l'on ne voit jamais : la préparation d'une jeune kamikaze. Ainsi, les dix premières minutes sont assez impressionnantes et nous plongent vraiment au cœur d'un événement assez unique, en tout cas quand il est montré ainsi. Mais, juste après que la bombe explose, le long métrage change radicalement puisqu'on ne se trouve plus en Afghanistan mais en Irlande, où Rebecca a dû rentrer pour soigner ses blessures et où elle doit essayer de reconstruire sa vie, notamment dans sa relation avec son mari et ses deux filles. A partir de là, ça devient un peu caricatural (notamment parce que le scénario n'est peut-être pas assez travaillé et les dialogues un peu « automatiques »). En effet, cette histoire familiale n'est pas follement passionnante et on a tendance à savoir comment ça va se terminer. Et, pour « faire passer un peu le temps », Erik Poppe n'hésite pas à nous mettre en scène tout cela de manière un peu étrange, avec beaucoup de ralentis, de plans pas nécessairement utiles. Il réussit quand même à ne jamais franchir la limite qui rendrait cela trop insupportable. Mais on en est à certains moments pas si loin, tout de même...

L'ensemble donne surtout l'impression que le réalisateur ne sait pas forcément toujours comment aborder son sujet.

Car ce qui est un peu « étrange », c'est le fait qu'il se serve finalement de l'histoire de cette famille en train de se décomposer du fait du métier de la mère pour montrer autre chose qui lui tient visiblement bien plus à cœur. En effet, *L'Epreuve* interroge principalement ce qu'est un photoreporter de guerre, quels risques il peut prendre, comment il les maîtrise et, surtout, pour quoi il est prêt à se mettre en danger. Certaines réponses sont esquissées, notamment dans la relation de Rebecca avec celle qui doit publier ses clichés. Les dernières minutes nous donnent encore quelques indications. Mais ce n'est jamais complètement clair non plus et, à mon sens, ça manque quand même pour donner une vraie cohérence à un semble qui, parfois, semble presque constituer deux films en un. A force d'avoir fait, souvent un peu artificiellement, de ce long métrage un drame familial, Erik Poppe oublie un peu l'objet principal de son long métrage ou, en tout cas, ce qui lui tient le plus à cœur. Et cela est prouvé par le fait que, là où *L'Epreuve* réussit à être le plus fort et le plus intéressant, c'est quand le personnage principal se retrouve sur le terrain, que ce soit en Afghanistan ou au Kenya. On sent vraiment que le réalisateur sait ce qu'il veut montrer, comment le montrer et qu'il n'a pas besoin d'artifices de mise en scène pour ce faire. Pour ce qui est des acteurs, Nikolaj Coster-Waldau n'est pas mal mais il a vraiment un rôle trop caricatural pour être véritablement jugé. Et pour ce qui est de Juliette Binoche, qui, pour le coup, est de tous les plans, ou presque, elle est plutôt bonne, sans être non plus particulièrement marquante. Et un petit mot sur Lauryn Canny, actrice qui joue la fille aînée du couple et qui est une jolie découverte.

VERDICT :

Erik Poppe signe un film honnête qui gagne surtout en force lorsque son personnage principal est sur le terrain avec une réalisation plus épurée. Lorsque Rebecca est en Irlande, dans sa famille, c'est franchement un peu plus compliqué, avec une mise en scène plus poussive et un scénario trop caricatural. C'est loin d'être génial mais ça se laisse regarder...

NOTE : 13

COUP DE CŒUR :

LAURYN CANNY



LA LOI DU MARCHÉ

Stéphane BRIZÉ

Date de sortie : 19-05-2015 Vu le : 02-06-2015

Au cinéma : LE DAUPHIN (MORESTEL)

Genre: DRAME

HISTOIRE :

Thierry a la cinquantaine et se trouve au chômage depuis pas mal de temps. Alors qu'il soit s'occuper de son enfant handicapé, il peine à trouver un nouvel emploi. Quand il est embauché en tant qu'agent de sécurité dans une grande surface, il est confronté à la dureté du monde du travail...

CRITIQUE :

Avec son nouveau film, Stéphane Brizé fait (enfin) la connaissance avec le Festival de Cannes, et ce directement en compétition officielle, ce qui n'est pas rien. Surtout dans une édition 2015 qui a fait la part belle aux têtes déjà connues (un peu comme toujours, me direz-vous). Et, d'une certaine manière, c'est mérité que ce réalisateur puisse obtenir cet honneur (car c'en est un) et cette reconnaissance (le Festival permet une exposition médiatique hors-norme). En effet, depuis une quinzaine d'années, il s'est taillé une place assez singulière dans le cinéma français avec des longs métrages qui n'ont pas forcément touché un grand public mais qui ont été reconnu par la profession et la critique. Si *Je ne suis pas là pour être aimé* (vu en DVD il y a peu) ne m'a pas forcément marqué, son dernier film – *Quelques heures de printemps* – a été une sorte d'électrochoc

lorsque je l'ai vu au cinéma. J'avais trouvé ça magnifique, superbement interprété (Hélène Vincent, notamment, était magistrale) et surtout excessivement digne sur un sujet pourtant compliqué (la fin de vie). On trouvait d'ailleurs déjà au casting Vincent Lindon. Et ce qui est peut-être le plus étonnant, c'est que Stéphane Brizé découvre Cannes et ses paillettes avec un film qui, *a priori*, est très loin de l'univers du Festival. En effet, comme son nom l'indique, *La loi du marché* est un long métrage qui traite de la question du monde du travail et, pour le dire rapidement, c'est loin d'être glamour. Et ce n'est pas la distribution qui clinque non plus puisque, mis à part Vincent Lindon, ce ne sont que des acteurs non professionnels (compliqué pour la montée des marches...). Autant dire que l'on est très loin de ce que l'on montre toujours d'un Festival qui n'en est pas non plus à un paradoxe près... Cette exposition, et le Prix d'interprétation pour Lindon ont permis à *La loi du marché* de connaître un succès assez inespéré. Mais, au moins, ce buzz cannois est-il mérité ?

On ne pourra pas reprocher à Stéphane Brizé de s'intéresser à des sujets faciles, c'est le moins que l'on puisse dire. Puisque dans son nouveau film, c'est au monde du travail qu'il s'attaque et, une nouvelle fois, on peut louer sa capacité à s'attaquer de manière frontale à son sujet et de ne dévier à aucun moment de sa route. Et ça, c'est quand même quelque chose de remarquable chez lui, et c'est aussi ce qui donne une grande force à son cinéma. Pour ce faire, il va utiliser ce que l'on peut presque considérer comme une « figure » : il s'agit de Thierry, un cinquantenaire qui a perdu son emploi et qui en cherche désespérément un nouveau. C'est lui que l'on va suivre, des bureaux de Pôle Emploi aux stages pour apprendre à bien passer des entretiens. Ensuite, il trouvera enfin un métier (agent de sécurité dans un magasin) mais sera confronté à d'autres difficultés. De telle sorte qu'on peut presque avoir le sentiment qu'il y a en fait deux films en un. Les deux se répondent, évidemment, mais ont aussi chacun un univers propre avec des lieux singuliers. C'est ainsi la globalité du monde du travail que le scénario essaie d'embrasser : on y parle de licenciement, de reclassement, de formations, d'entretiens d'embauches mais aussi de suicide, de pression sur les employés,... Forcément, le programme est vaste, surtout en à peine une heure et demie et c'est un peu cela que l'on peut reprocher à *La loi du marché*. A force de vouloir montrer toutes les facettes d'un problème complexe, le film finit un peu par tourner à l'inventaire. Mais ça a le mérite de mettre

en évidence quelques réalités et une certaine violence (voire une cruauté) dans le monde du travail tel qu'il est aujourd'hui. Ainsi, par exemple, la scène de l'entretien d'embauche par skype est extrêmement dure et synthétise presque à elle seule tout le propos du long métrage, notamment sur la déshumanisation des relations.

Mais ce film montre aussi ce que ces difficultés avec le monde professionnel impliquent sur le plan plus personnel avec quelques scènes de vie quotidienne qui montrent que Thierry et sa femme doivent également lutter contre une sorte de déclassement (il faut absolument rester propriétaire) et pour rester fiers de ce qu'ils sont. C'est la scène de la visite et de la négociation du bungalow qui est particulièrement révélatrice de cet état de fait. Là encore, c'est terrible car c'est une forme de violence verbale et psychologique qui est montrée, presque plus dure que la violence physique. Ces scènes de la vie de tous les jours offrent aussi quelques instants de respiration bienvenus, comme cette danse entre Thierry et sa femme (déjà, c'est quelque chose que Brizé doit bien aimer) ou encore ces passages avec leur enfant handicapé (d'ailleurs, n'est-ce pas un peu de trop même si le scénario n'en rajoute pas de ce côté-là). Et, honnêtement, ça fait du bien car l'ensemble est quand même globalement sombre, même si la fin est porteuse d'un certain espoir. Pour nous plonger vraiment au cœur de tous ces problèmes, Stéphane Brizé prend le parti d'une réalisation quasi-documentaire, faite de très longs plans, qui permettent au spectateur d'appréhender et de véritablement ressentir (parfois jusqu'au malaise) ce qui arrive à Thierry. Forcément, ça a un côté aride, clinique, presque trop parfois. Mais on sent clairement que c'est un choix de réalisation que Brizé assume et revendique. Et il peut s'appuyer sur un Vincent Lindon totalement habité par le personnage qu'il doit jouer. Il est de tous les plans (parfois de dos ou flou), montrant l'implication de son personnage dans tout ce qui se passe. Et la manière dont il intériorise tout, notamment les humiliations, finit par se lire sur son visage et à s'entendre dans sa voix, de plus en plus fatiguée. C'est une très grande performance d'acteur, qui méritait d'être saluée. D'ailleurs, le film dans son ensemble a de nombreux éléments qui en font un long métrage à voir.

VERDICT :

Encore un sujet de société fort que Stéphane Brizé décide de traiter et, une nouvelle fois, il ne s'échappe pas à l'affronte complètement. Même si le scénario charge parfois un peu la barque et que la réalisation est par moments un peu trop aride, *La loi du marché* reste un film important, marqué par la performance exceptionnelle de Vincent Lindon.

NOTE : 15

COUP DE CŒUR :

VINCENT LINDON

LA TÊTE HAUTE

Emmanuelle BERCOT

Date de sortie : 13-05-2015 Vu le : 09-06-2015

Au cinéma : LE DAUPHIN (MORESTEL)

Genre: DRAME

HISTOIRE :

Malony a six ans quand il rencontre pour la première fois la juge des enfants. Au cours des années suivantes, il aura bien l'occasion de la recroiser puisque de vols, en fugues en passant par des séjours dans différents centres, c'est un parcours éducatif particulièrement complexe que connaît le jeune homme jusqu'à ses dix-huit ans...

CRITIQUE :

Cette année, Thierry Frémaux, le délégué général du Festival de Cannes, avait décidé de faire les choses un peu différemment. En effet, pas de « film événement » à dimension internationale comme film d'ouverture, du genre qui puisse d'entrée de jeu imposer le côté glam' et paillettes (on peut penser au *Da Vinci Code* en 2006, à *Robin des Bois* en 2010, à *Gatsby le Magnifique* en 2013 ou encore à *Grace de Monaco* l'an dernier) mais plutôt un long métrage français au caractère moins clinquant. Bon, il y a tout de même Catherine Deneuve dans l'un des rôles principaux, ce qui n'est pas si mal, ainsi que Benoît Magimel, qui reste l'un des acteurs les plus vendeurs de sa génération et Sara Forestier, sans aucun doute l'une des « jeunes » actrices (elle a quand même 28 ans) les plus intéressantes. Mais, à part cela, le casting est constitué d'acteurs

inconnus. Et à la réalisation, on retrouve Emmanuelle Bercot qui, longtemps, s'en est tenue à des petits rôles et à des longs métrages qui ne faisaient pas trop parler d'eux. C'est grâce à son scénario (coécrit avec Maïwenn) de *Polisse* qu'elle a eu un vrai éclairage sur une carrière jusque-là assez anonyme. Elle avait tout de même mis en scène pour la télévision l'adaptation du roman *Mes chères études* (sur la prostitution étudiante) que j'avais regardé car il était intégralement tourné dans cette bonne vieille ville de Besançon. Et elle faisait aussi partie des réalisateurs d'un des segments des *Infidèles*. C'est surtout avec son dernier long métrage que j'avais réellement pu me faire une idée de sa façon de réaliser. Et, franchement, elle ne m'avait pas du tout convaincu tant *Elle s'en va* était raté et même carrément gênant par moments. Mais j'avais envie de lui donner une « nouvelle chance » et de visionner ce long métrage qui a plutôt été bien reçu en ouverture du Festival de Cannes. Est-ce que j'ai bien fait ?

Dès la séquence d'ouverture, on comprend qu'on aura affaire à un personnage pas forcément aidé par la vie. En effet, alors qu'une toute jeune mère s'embrouille violemment avec une juge des enfants, on voit un petit garçon qui joue dans un coin, tout calmement, sans forcément tout comprendre ce qui se passe. On saisit que le héros du film, ça sera lui et, d'entrée, on a une certaine empathie pour lui. Sa mère est en effet un stéréotype de tout ce que l'on peut imaginer en pire : irresponsable, inconséquente et incapable d'aimer de façon saine ses enfants, c'est le type de personne qu'il est préférable d'éviter si on veut avoir une éducation correcte. Malheureusement, Malony n'y échappera pas et on va suivre ensuite tout son parcours, jusqu'à ce qu'il ait dix-huit ans. Et c'est justement dans ce bureau de la juge des enfants que (presque) tout va se jouer puisque, à intervalles réguliers, il y revient pour entendre une nouvelle condamnation à un séjour en centre de rééducation ou en centre fermé, voire même à de la prison... Il y a comme quelque chose d'inéluctable à ce retour dans ce bureau et ce sera d'ailleurs le cas jusqu'à la fin puisque Malony ne fait rien pour arranger son cas, de vols en fugues... C'est donc finalement cette relation qui est mise en avant, celle entre une juge qui fait tout pour être compréhensive et un jeune garçon qui refuse de se faire aider jusqu'à ce qu'il accepte peu à peu les mains tendues. Et si l'éducateur qui s'occupe de Malony a aussi son importance, il n'en reste pas moins que c'est ce rapport humain qui apporte tous

les enjeux du film. Et je trouve qu'Emmanuelle Bercot parvient bien à saisir ce qui se trame entre deux individus complètement opposés mais qui semblent presque avoir besoin l'un de l'autre pour exister. En ce sens, la fin est plutôt réussie et porteuse d'espoir.

Dans ce qui pourrait finalement apparaître comme une sorte de croisement entre *Polisse* (pour le côté chronique judiciaire) et *Mommy* (pour ce personnage d'adolescent difficile à gérer), Emmanuelle Bercot manque peut-être d'un peu d'idées nouvelles de mise en scène mais on ne peut pas lui reprocher d'être en déficit d'énergie. En effet, c'est ce qui marque le plus avec *La tête haute* : il y a une forme de tension qui nous tient pendant deux heures et elle est assez étonnante. Cela tient en partie à une réalisation très proche des personnages, avec beaucoup de gros plans sur les visages et les regards, ce qui nous fait presque rentrer dans leur intimité. D'ailleurs, c'est aussi d'une certaine manière ce que l'on peut reprocher à ce long métrage qui, à certains moments, semble se laisser emporter, sans que ce ne soit forcément trop contrôlé : le scénario charge un peu la barque avec une succession d'événements parfois trop prévisibles, le personnage de la mère est bien trop caricatural pour que l'on y croie vraiment (qui a eu cette idée d'affubler Sara Forestier de ces fausses dents ?). C'est dommage car je pense que la matière première était suffisamment forte pour que le scénario évite ces travers par moments agaçants. Mais si on peut quand même considérer *La tête haute* comme une réussite, c'est en grande partie grâce à la découverte de ce film, le jeune Rod Paradot qui joue Malony de treize à dix-huit ans. Il parvient à complètement éclipser des monstres que sont Catherine Deneuve (plutôt pas mal) et Benoît Magimel (pas génial) en étant tout simplement incroyable. Il réussit le tour de force de pousser le spectateur à s'attacher à ce gamin alors que tout devrait nous pousser à le détester. Il a quelque chose dans le regard et dans l'attitude d'assez fascinant : une sorte de colère toujours à fleur de peau et prête à exploser. Les scènes les plus fortes du film sont toujours le fruit de sa performance. Lui peut avoir la tête haute, ça, c'est sûr et certain.

VERDICT :

Si tout n'est pas forcément totalement maîtrisé, notamment du fait d'un côté parfois un peu trop caricatural, *La tête haute* n'en reste pas moins un long métrage puissant et où certaines séquences sont même particulièrement fortes. Ce film permet aussi de découvrir Rod Paradot, absolument étonnant dans le rôle d'un garçon jamais tranquille.

NOTE : 14

COUP DE CŒUR :

ROD PARADOT

LE LABYRINTHE DU SILENCE

Giulio RICCIARELLI

Date de sortie : 29-04-2015 Vu le : 25-06-2015

Au cinéma : LE DAUPHIN (MORESTEL)

Genre: DRAME HISTORIQUE

HISTOIRE :

En 1958, l'Allemagne fait tout pour fuir son passé et d'anciens criminels nazis vivent encore en toute impunité. Un jeune procureur va alors se lancer dans une longue enquête pour traquer les anciens SS qui ont participé à l'horreur d'Auschwitz. Malgré les difficultés, il va tout faire pour que son travail aboutisse sur un procès...

CRITIQUE :

Honnêtement, j'avais fait une croix sur ce film. Et à regret parce qu'il m'intéressait franchement. Et puis, par une heureuse surprise (presque une bénédiction tant je n'y croyais plus), j'ai appris que mon cinéma favori le passait en V.O., une seule fois, à un horaire qui m'arrangeait. Bref, c'était l'occasion ou jamais et je m'en réjouissais par avance. Je trouve en effet que cette manière qu'a le cinéma allemand actuel d'affronter tout un pan de son histoire qui n'est guère flatteur est assez remarquable. Avec *La vie des autres* (sur les méthodes de la STASI) ou encore *Barbara* (sur la difficulté de quitter l'Allemagne de l'Est), de (plus ou moins) jeunes réalisateurs n'hésitent pas à se confronter à des périodes sombres, mais qui permettent aussi de comprendre l'Allemagne d'aujourd'hui. Là, Giulio Ricciarelli (qui, comme son nom ne l'indique pas forcément, est bien

allemand) a choisi de remonter un peu plus dans le passé pour s'intéresser à son pays dans la fin des années cinquante, soit quinze ans après la fin de la deuxième guerre mondiale. Et c'est une époque qui est assez mal connue, notamment parce qu'elle se situe entre cette épisode tragique et l'apogée de la guerre froide qui exacerbe de nouveau de vraies tensions et dont l'Allemagne est d'une certaine façon l'épicentre. C'est ici une forme d'entre-deux dont on ne parle jamais vraiment mais qui est pourtant essentiel car beaucoup de choses s'y passent. Une nouvelle fois, c'est un « jeune » réalisateur qui s'y attaque puisque c'est son premier film. A partir de recherches historiques rigoureuses, il a construit son scénario autour de deux personnages qui ont vraiment existé (le procureur en chef et le journaliste d'investigation) et d'un héros qui est une sorte de synthèse des trois procureurs qui ont réellement enquêté. Mais est-ce que cette nouvelle plongée dans l'histoire tourmentée de notre voisin est-elle couronnée du même succès que les autres longs métrages déjà évoqués ?

Le réalisateur a un grand mérite : celui de réellement confronter son pays à son histoire. En effet, dès la première séquence, il montre le problème majeur de l'Allemagne de cette époque-là : un homme passe devant une école et le Directeur de l'établissement vient lui allumer la cigarette. Il reconnaît alors le briquet. Celui-ci le ramène plus de dix ans en arrière, à Auschwitz, où lui était détenu alors que l'autre était garde. Oui, de nombreux membres des SS qui ont officié lors de la Seconde Guerre Mondiale sont revenus à la « vie normale » juste après et n'ont pas été embêtés depuis. Il faut dire que ce silence généralisé semble arranger tout le monde puisque des personnes haut-placées sont aussi mouillées. Et c'est finalement un jeune procureur, Johann Radman, tout juste arrivé au parquet de Francfort, qui va se lancer dans une vaste enquête pour essayer de convoquer un procès et de faire condamner tous ces hommes qui ont commis des horreurs ou qui, au moins, n'ont rien fait pour les empêcher. Ce qui est assez intéressant dans le parcours de ce jeune homme, c'est que l'on peut avoir le sentiment au départ qu'il voit surtout là une occasion de ne pas s'occuper exclusivement d'infractions routières. Néanmoins, il va être de plus en plus personnellement investi dans cette enquête. Il est aidé dans cette tâche par un journaliste et, plus indirectement, par le procureur en chef, dont on comprend peu à peu qu'il a une histoire particulière qui le pousse à vouloir ce procès. Par contre, cette enquête semble être le dernier des soucis du reste de la société

qui est la plus souvent ignorante (personne ne semble savoir ce qu'était Auschwitz) ou mettant même parfois délibérément des bâtons dans les roues du procureur (notamment du côté de la Police). Le jeune procureur se retrouve aussi assez vite devant un dilemme dont il a du mal à se dépêtrer : se concentrer sur les personnages les plus importants (Mengele ou Eichmann) ou plutôt sur la masse d'auxiliaires bien plus anonymes. L'enquête et ses rebondissements se chargeront de lui imposer la marche à suivre...

Au fur et à mesure que Radman avance dans sa traque, en plus d'essayer de comprendre pourquoi tout cette partie de l'histoire a été occultée en Allemagne, l'horreur de ce qu'était Auschwitz se dévoile à lui autant qu'au spectateur. Et là où le film est intéressant, c'est que le réalisateur évite tout *flashback*, qui apparaît comme une solution de facilité. Là, tout est raconté par des survivants, ce qui donne presque encore plus de force et des scènes d'une extrême puissance tant tout se passe dans l'évocation. Et pour ce film en particulier, c'est une façon de faire presque « nécessaire » car, justement, ce qui importe, ce sont les témoignages des rescapés qui permettent d'inculper d'anciens soldats. Se pose alors nécessairement la question de la liberté individuelle car tous les hommes répondent qu'ils étaient soldats et obligés de faire ce que leur hiérarchie leur imposait. C'est évidemment une problématique épineuse, sur lequel il n'est pas inintéressant de s'interroger, encore aujourd'hui... Ce que l'on peut sans doute reprocher à ce film, c'est son scénario un peu trop mécanique, notamment du fait de personnages « caricaturaux ». En effet, chacun est l'archétype de quelque chose (le rescapé qui ne veut pas témoigner, le procureur qui s'en moque, la jeune femme qui ne veut pas payer pour la génération d'avant,...) et ça empêche le long métrage de prendre plus d'ampleur, notamment s'il avait été moins prévisible. En ce sens, on peut considérer que l'histoire d'amour est un peu de trop et a plus tendance à alourdir l'ensemble qu'autre chose. Du côté de la réalisation, Giulio Ricciarelli ne fait pas de folies, loin de là, et accompagne le tout d'une facture particulièrement classique. C'est propre, évidemment, mais loin d'être génial de ce point de vue. Mais, finalement, ce n'est pas vraiment ce que l'on retient d'un long métrage dont le talent et le charisme du personnage principal (belle découverte que cet Alexander Fehling) n'est pas loin de tout emporter et qu'il faut saluer aussi pour son côté historique et pédagogique. Décidemment, le cinéma allemand fait fort ces derniers temps.

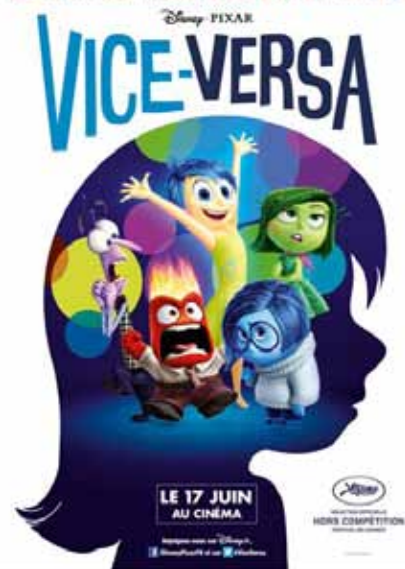
VERDICT :

Sur une période méconnue de l'histoire allemande, Giulio Ricciarelli parvient à faire un film globalement réussi, par complètement exempt de défauts mais qui a le mérite de poser frontalement des questions essentielles comme la liberté individuelle, le devoir de jugement,... Et l'acteur principal est parfait, ce qui ne gâche rien...

NOTE : 16

COUP DE CŒUR :

ALEXANDER FEHLING



VICE-VERSA

PIXAR

Date de sortie : **17-06-2015** Vu le : **28-06-2015**

Au cinéma : LE DAUPHIN (MORESTEL)

Genre: FILM D'ANIMATION

HISTOIRE :

La petite Riley a onze ans et sa vie est tout ce qu'il y a de plus heureuse, il faut dire que, au sein du Quartier Général qui contrôle son esprit, c'est Joie qui contrôle le tout. Mais alors que la jeune fille déménage vers San Francisco, Joie et Tristesse se retrouvent expulsées de cet endroit et laissent Colère, Peur et Dégoût prendre les manettes des émotions de Riley. Il va falloir faire vite pour ramener un certain équilibre...

CRITIQUE :

Je n'irais pas jusqu'à dire que je commençais à désespérer des studios Pixar, mais, honnêtement, depuis cinq ans et cette merveille qu'était *Toy Story 3*, les hommes d'Emeryville ne m'avaient guère emballé. Entre des suites un peu faciles (*Cars 2* et *Monstres Academy*) et un long métrage sympathique mais bien trop marqué *Disney* pour réellement séduire (*Rebelle*), il n'y avait vraiment pas de quoi s'enthousiasmer. On pouvait même dire que la maison mère commençait à prendre le dessus, soit en allant directement sur le terrain de Pixar (*Les Mondes de Ralph* et son côté très décalé) soit en revenant aux bonnes vieilles recettes (*La Reine des Neiges*, traditionnel à souhait mais tellement charmant). 2014 avait même été une année vierge de films pour le studio, la première depuis 2005. On pouvait alors presque croire que ceux qui ont révolutionné le cinéma d'animation au milieu des années 1990 étaient en totale perte de vitesse. Les annonces des prochains longs métrages n'étaient pas non plus des plus rassurantes avec (encore et toujours) des suites pour *Le Monde de*

Nemo (2016), *Toy Story* (2017), *Les Indestructibles* (2018) et *Cars* (2019). Entre temps, deux projets originaux : *Vice-versa*, donc, et *Le voyage d'Arlo*, prévu pour l'année prochaine. Avec, aux commandes, Pete Docter, déjà aux manettes de *Monstres et Compagnie* et, surtout, de *Là-haut*, un scénario visiblement original, une inventivité graphique impressionnante visible dès les premières images, il y avait avec ce *Vice-versa* de sacrés motifs d'espoirs. Présenté Hors compétition à Cannes, le long métrage a ensuite fait un véritable carton, beaucoup de spectateurs se demandant même pourquoi il n'était pas en lice pour la Palme d'Or, c'est pour dire. Avait-on pour autant retrouvé le fameux esprit Pixar, celui qui faisait de nombreuses de leurs créations de vrais petits chefs d'œuvre, à la fois dans le fond et la forme ? La réponse est évidente et est pour le moins enthousiasmante : OUI.

Au-delà du fait que le court-métrage précédant le film soit de retour (plutôt mignon, soit dit en passant), ce qui marque le plus avec de nouveau long métrage, et c'est aussi ce qui fait le plus plaisir, c'est la manière dont se crée un véritable univers. Et il est constitué de toutes pièces car on est dans l'imagination la plus totale. En effet, il ne s'agit ni plus ni moins que du cerveau qui est reconstitué, avec tout ce que cela implique. Aux manettes, cinq émotions qui « dirigent » chaque personne avec l'une qui est dominante. Riley a la chance d'être principalement menée par Joie (alors que sa mère l'est par exemple par Tristesse et son père par Colère). Ce qui est fou, c'est la manière dont les représentations de ces sentiments sont parfaites et collent à des expressions que l'on connaît (rouge de colère, par exemple). Chacun a une vraie personnalité (forcément puisqu'il est l'incarnation de quelque chose de fort) et devient un personnage à part entière, auquel le spectateur ne peut que s'attacher. Eux se trouvent dans une sorte de tour de contrôle qui ressemble étrangement à l'image des navettes spatiales dans les films dans les années 60 ou 70. Cette idée est déjà formidable mais tout ce que les scénaristes créent autour est grandiose : ces souvenirs comme autant de billes colorées, ces îles de personnalités, ce studio d'enregistrement des rêves (dingo), ce subconscient... Tout cela est assez formidable et, surtout, hyper inventif. Tout

au long du film, on va de découvertes en découvertes, toujours surpris par l'audace et le culot de scénaristes qui semblent s'être complètement lâchés sur cette affaire. Et, visuellement, c'est, comme toujours avec *Pixar*, exceptionnel : le travail sur les couleurs (très importantes ici) est parfait et il y a même des passages d'une inventivité dingue (notamment quand ils changent de forme, moment que l'on peut également voir comme un cours en accéléré d'histoire de l'art). Et jusqu'au générique de fin, ça ne s'arrête absolument pas (le cerveau du chat, c'est vraiment quelque chose). Bref, ce monde est tout simplement exceptionnel !

Mais ce qui est peut-être le plus dingue, c'est que cet univers suffirait presque à faire le film tant celui-ci est fouillé. Mais *Pixar* n'est pas du genre à s'arrêter à une bonne idée et le scénario décide ici d'aller plus loin et d'offrir alors un film bien plus profond et intelligent que son début (par certains aspects un peu cucul la praline) pourrait nous le laisser penser. Comme souvent (mais moins ces derniers temps), il y en a pour tout le monde, de l'adulte (qui prendra forcément son pied devant l'exceptionnelle scène du repas où l'on rentre dans le cerveau des parents, ce qui est hilarant) à l'enfant (qui se réjouira des cabrioles des différents sentiments) en passant par l'adolescent, qui se reconnaîtra forcément dans ce personnage de Riley, jeune fille déracinée qui se cherche. Ainsi, les niveaux de lecture se superposent et s'entremêlent pour que tout le monde y trouve son compte. Car, en fait, tout le fond de l'affaire a quelque chose de triste et c'est en ce sens le film le plus mélancolique de *Pixar* depuis *Là-Haut* (comme par hasard également réalisé par Pete Docter). Car, c'est un film qui parle avant toute chose du fait d'être seule, loin de ses amies, et d'une certaine forme de dépression qui peut arriver à ce moment-là chez les tout jeunes adolescents qui perdent leurs repères. Et il y a aussi toute une thématique autour de l'enfance perdue, représentée notamment par ce personnage imaginaire, et les souvenirs que l'on perd nécessairement. Le tout représenté de manière à la fois schématique et réellement poétique. Tout cela est très émouvant et le scénario a une manière extrêmement fine de mêler tous les sentiments et faire passer le spectateur du rire aux larmes (car, oui, on pleure) en quelques secondes. C'est pour cela que l'on peut dire que *Vice-versa* est un vrai film intelligent, qui parlera à tous.

Il y a aussi tout un renversement par rapport à ce que l'on voit habituellement. Et cela montre la capacité de *Pixar* à avoir un recul certain sur ce qu'il fait (et, d'une certaine manière, une vraie ironie). C'est d'abord le cas pour la ville de San Francisco qui est ici vue comme un repoussoir absolu alors que c'est Minnesota (sans doute l'une des villes les moins glamours des Etats-Unis) qui apparaît comme le Graal pour Riley qui y a passé son enfance. Et puis, surtout, c'est un film d'animation dont les personnages principaux sont des femmes (sans être des princesses même si, d'une certaine manière, Joie peut être considérée comme une forme de fée) et ce n'est pas une mauvaise chose en soi. Un petit mot sur la musique, composée par Michael Giacchino et qui s'inscrit très bien dans le long métrage, sans être trop présente. Et un autre sur les voix françaises qui sont, pour le coup, assez géniales, avec une mention spéciale pour Charlotte Le Bon, qui campe une Joie pétaradante. Les tout derniers instants laissent clairement la porte ouverte à une suite, qui se passerait alors à l'âge de l'adolescence (« *qu'est-ce que c'est que ce gros bouton « Puberté » ?* » demande l'un des personnages). Faut-il s'en inquiéter ? Sans doute un peu car on ne retrouvera jamais la magie de la découverte de cet univers complètement fou mais les scénaristes et Pete Docter, s'il est encore aux manettes, sauront trouver la manière de dépasser cet écueil et nous offrir un grand film. En tout cas, *Vice-versa* prouve bien quelque chose dont, franchement, je n'ai jamais réellement douté : quand *Pixar* décide de s'y mettre sérieusement et de laisser parler son talent, il n'a aucun rival en termes de studios d'animation. Et s'ils décidaient de rappler cet état de fait tous les ans ?

VERDICT :

***Vice-versa* est un petit bijou d'originalité, d'intelligence, d'humour et d'émotions en tout genre, devant lequel il est très compliqué de rester de marbre. L'ensemble est en plus servi dans un écrin visuellement exceptionnel. On ne peut pas demander grand-chose de plus. Non, *Pixar* n'est pas mort, loin de là !**

NOTE : 18

COUP DE CŒUR :

TOUT CET UNIVERS IMAGINAIRE

JURASSIC WORLD

Colin TREVORROW

Date de sortie : 10-06-2015 Vu le : 30-06-2015

Au cinéma : LE DAUPHIN (MORESTEL)

Genre: FILM D'AVENTURE



HISTOIRE :

Le parc à thèmes géant dédié aux dinosaures et basé sur une île cherche toujours à attirer plus de clients. Et les scientifiques créent alors une nouvelle espèce de dinosaure, encore plus terrifiant. Quand celui-ci s'échappe et commence à semer la terreur dans tout le parc, il va falloir du sang-froid et du courage pour l'arrêter...

CRITIQUE :

Il y a un peu plus de vingt ans sortait *Jurassic Park*, réalisé par Steven Spielberg. Celui qui avait « inventé » le principe de *blockbuster* avec *Les dents de la mer* frappait là un nouveau coup puisque son long métrage devenait le premier à atteindre les 900 millions de dollars de recettes. Mais ce film est également important dans l'histoire du cinéma pour au moins deux raisons : la première tient à l'importance de la démarche commerciale qui a accompagné sa sortie, avec une multiplication des produits dérivés, ce qui préfigura ce qu'est un long métrage aujourd'hui, à savoir autant une œuvre qu'une machine à cash. La deuxième tient aux effets spéciaux, principalement numériques ici, ce qui, là encore, est nouveau et sera beaucoup « copié » par la suite. Personnellement, je ne l'ai pas vu au cinéma (vous imaginez bien, j'avais à peine quatre ans) mais

j'ai eu l'occasion de le visionner plus tard à la télévision. Forcément, si l'ambiance ne peut pas être la même que dans une salle, je dois bien avouer que ça ne m'avait pas complètement transporté... Et je ne me suis jamais intéressé aux deux suites qui ont été réalisées (et qui ne sont d'ailleurs pas forcément considérées comme très utiles). Alors qu'une re-sortie du premier épisode en 3D en 2013 n'a pas forcément permis de relancer la folie autour des dinosaures. Il fallait donc que le « vieux » projet (qui remonte à presque quinze ans) d'un quatrième volet arrive enfin à faire surface pour que la saga soit véritablement remise au goût du jour. Et, comme souvent pour ce genre de projets, c'est un tout jeune réalisateur qui est envoyé au front, en l'occurrence Colin Trevorrow dont c'est seulement le deuxième long métrage pour le cinéma. Ainsi, on a un peu le sentiment que ce réalisateur n'aura pas vraiment de choix et sera plutôt là pour appliquer les choix des producteurs, Steven Spielberg en tête. Et, de fait, si *Jurassic World* a un côté sympathique, il n'en reste pas moins un film extrêmement formaté et, surtout, ressemblant beaucoup trop au premier opus pour avoir sa propre personnalité.

Quand on va voir ce type de films (un peu comme pour *Godzilla* par exemple), on ne s'attend pas forcément à grand-chose du côté de l'histoire mais on s'y rend surtout pour le côté grand spectacle. Rien n'interdit pour autant d'être surpris en bien par un scénario un peu plus intelligent que la moyenne mais, d'un autre côté, il est difficile de se plaindre de retrouver toutes les ficelles habituelles. Partant d'un tel constat, je ne me plaindrai donc pas. Car, franchement, dans le genre, *Jurassic World* n'est pas à classer au rayon des bonnes surprises. C'est même pire que cela car, à certains moments, le scénario est même complètement risible : entre incongruités, illogismes très nets et soucis en tout genre de temporalité, il y a de quoi s'arracher les cheveux. Devant quelques passages, on se demande même s'il n'y a pas une certaine dose de second degré tant c'est ridicule : c'est notamment le cas de tout ce qui tourne autour du personnage principal féminin. Que ce soit avec ses habits (sa robe et ses talons), sa coupe de cheveux (qui, tout d'un coup, boucle quand il y a de l'action) ou même ses façons de faire (et sa volonté de tout contrôler), cette Claire devient presque un personnage grotesque. Mais, surtout, on sent que le scénario a beaucoup de mal à se défaire de la « tutelle » du premier film dont il n'est officiellement ni un *remake*, ni un *reboot* mais bien une suite qui se déroule vingt-deux ans plus tard. L'histoire se construit autour

des mêmes passages obligés (la confrontation avec le méchant dinosaure qui s'échappe, la poursuite en voiture, la traque dans la forêt...), autour desquels il faut bâtir un scénario. Alors, forcément, dans ces cas-là, on fait appel à deux éléments assez simples à mettre en place et qui ne seront pas trop durs à faire comprendre au spectateur : la famille et un complot militaire en arrière plan.

Alors, oui, on retrouve deux neveux de la responsable du parc qui se retrouvent livrés à eux-mêmes face aux dinosaures alors que leur tante était censée s'occuper d'eux. Il y a également un homme qui œuvre en sous-main pour que certains dinosaures deviennent des armes... Ce n'est quand même pas les idées les plus originales et le côté militaire est même franchement ridicule. De plus, la première demi-heure du long métrage, mettant en place les différents « enjeux » est franchement balourde. Heureusement que quelques touches d'humour viennent nous faire sourire par moments. Tous ces éléments participent à ce scénario que l'on peut considérer au mieux comme paresseux, au pire comme franchement raté. Mais, comme dit précédemment, on va surtout voir ce genre de films pour le grand spectacle et, honnêtement, on n'est pas vraiment déçu. Il y a du sang (et même plutôt plus que ce que je pouvais penser), du suspense (même si on sait que les personnages principaux ne vont pas se faire bouffer au bout de cinq minutes par le premier dinosaure venu...) et, finalement, un côté assez jubilatoire de se retrouver au milieu de ce parc avec plein de dinosaures en liberté. Ces derniers sont plutôt pas mal faits et permettent au spectateur d'être au cœur de l'action. Du côté de la distribution, pas grand-chose à dire si ce n'est que Chris Pratt est en train de confirmer son rôle de grande star du cinéma hollywoodien de demain puisqu'il enchaîne les cartons (après *Les gardiens de la galaxie*). Là, il n'est plutôt pas mauvais dans un rôle où il n'a pas non plus grand-chose à faire. Ce qui est un peu plus embêtant, c'est cette impression de sentir que le réalisateur n'arrive jamais à se défaire de l'ombre de Spielberg et que sa réalisation n'a aucune inventivité par rapport au premier film dont on a franchement le sentiment de voir une resucée mise au goût du jour. Et si Spielberg s'était attaqué lui-même à cette suite, quel aurait été le résultat ?

VERDICT :

Au-delà d'un scénario pas franchement réussi, le souci de ce film repose principalement dans son manque de personnalité et le sentiment qu'il donne de revoir *Jurassic Park* vingt ans plus tard. Parce que sinon, voir des hommes pris au piège face à des dinosaures a un côté assez excitant. Mais pas assez pour ce que ce soit au moins réjouissant...

NOTE : 12

COUP DE CŒUR :

CERTAINS MOMENTS DE TENSION



JUILLET À DÉCEMBRE

<i>LES MINIONS</i>	56
<i>MISSION : IMPOSSIBLE – ROGUE NATION</i>	58
<i>DHEEPAN</i>	60
<i>SEUL SUR MARS</i>	62
<i>SPECTRE</i>	64
<i>L'HERMINE</i>	66
<i>LE VOYAGE D'ARLO</i>	68
<i>LE FILS DE SAUL</i>	70
<i>STAR WARS – LE RÉVEIL DE LA FORCE</i>	72



LES MINIONS

Illumination Mac Guff

Date de sortie : 08-07-2015 Vu le : 21-07-2015

Au cinéma : LE DAUPHIN (MORESTEL)

Genre: FILM D'ANIMATION

HISTOIRE :

Tout le monde connaît les Minions, après les avoir vus à l'œuvre en serviteurs de Gru dans Moi, moche et méchant. On apprend ici que ces petits bonhommes jaunes ont toujours existé, avec un seul but : servir le méchant le plus méchant possible. Alors qu'ils ont « épuisé » de nombreux maîtres et qu'ils sombrent peu à peu dans la dépression, un groupe de trois téméraires va tout faire pour aller chercher un nouveau « Big Boss »...

CRITIQUE :

Ah, les Minions,... On les avait découverts dans les deux *Moi, Moche et Méchant* où, servant Gru, ils avaient pour rôle de faire un contrepoint à l'histoire principale en y ajoutant une bonne touche d'humour. Dans un rôle exactement identique à Scrat dans *L'Âge de Glace*, ils n'avaient aucune importance pour le scénario mais ils étaient là dans un but unique d'amusement du spectateur. Et, comme souvent dans ces cas-là, ce sont eux qui sont devenues les véritables stars de la série. Il faut dire que ces petits personnages jaunes sont adorables, eux qui parlent un langage qu'eux seuls comprennent (un mélange assez délirant de beaucoup de langues avec une grande prédominance d'une sorte d'esperanto) avec une voix extrêmement nasillarde (que le réalisateur fait lui-même, d'ailleurs) et toujours à la pointe pour faire des gaffes... Les Minions sont devenus une sorte de phénomène de société (ou un produit marketing, suivant la manière dont on analyse les choses) puisqu'on les voit absolument partout et que les gamins les adorent. Une telle poule aux œufs d'or ne pouvait pas rester inactive très longtemps (en attendant la suite de *Moi, Moche et*

Méchant) et, forcément, l'idée a germé très vite dans la tête des décideurs de faire un film entièrement consacré à ces petites bestioles si lucratives. Les studios *Blue Sky* avaient eu la même idée pour Scrat mais ils ne sont jamais allés plus loin que de simples court-métrage. Sans doute avaient-ils de bonnes raisons... Il faut dire qu'il y a quelque chose de compliqué à faire passer des personnages qui sont drôles parce qu'ils ont des mini-interventions « hors scénario » à de véritables héros à partir duquel une histoire se construit. Et, honnêtement, malgré toute l'affection que je porte aux Minions, j'étais un peu inquiet devant le résultat. Et, malgré quelques bons moments, force est de reconnaître que *Les Minions* est une preuve criante de cette complexité...

La première chose à dire à propos de ce film, c'est qu'il est préférable de l'avoir vu sans avoir visionné au préalable la bande-annonce (ce qui n'est pas forcément évident, je vous l'accorde). En effet, les cinq premières minutes sont plutôt amusantes puisqu'elles montrent comment les Minions ont à chaque fois réussi à trouver leur méchant à servir avant de tout faire capoter par maladresse. C'est plutôt fun, sans être non plus exceptionnel. Mais, le souci, c'est que ce sont exactement les mêmes images que la bande-annonce, ce que l'on peut considérer comme quelque peu dommageable. Mais, au moins, cela permet de poser les bases du scénario. Les Minions sont donc reclus dans un endroit paumé et s'ennuient terriblement puisqu'ils n'ont plus de méchants à servir. Une mission est alors lancée avec trois membres de la communauté qui partent à la recherche de ce fameux nouveau maître. On peut déjà remarquer qu'il y a une certaine rupture avec ce à quoi on avait l'habitude avec ces personnages : en effet, ils ne forment plus un groupe, comme c'était le cas quand ils apparaissaient dans les films précédents, mais on en isole trois qui vont devenir les personnages principaux. Chacun a sa particularité entre le chef, celui qui est plein de bonne volonté mais vraiment pas doué et celui qui se rêve artiste. Ce qui est peut-être le plus amusant, c'est que, le film étant centré sur ce trio, le reste de la troupe sert finalement d'inter-

ludes, puisqu'on voit à intervalles réguliers ce qui leur arrive. Là encore, c'est relativement drôle mais on sourit plus qu'on ne rit. D'ailleurs, c'est un peu le cas pour l'ensemble de ce long-métrage qui, à part quelques gags franchement bien sentis (qui doivent se compter sur les doigts d'une main), peine à réellement convaincre du côté de l'humour.

En fait, pour dire les choses franchement, c'est extrêmement débile et il ne faut surtout pas chercher de second degré dans des blagues souvent réservées au public le plus jeune. Et puis, il y a également le fait que leurs blagues et leurs répliques tournent très rapidement en rond. Mais si ce film déçoit globalement, c'est pour deux raisons majeures qui tiennent à un scénario qui semble avoir été écrit beaucoup trop à la va-vite. Il y a d'abord le fait que, malgré qu'ils soient au départ de vrais méchants, les Minions deviennent, au fil du film, des gentils, dans un retournement que l'on n'attendait pas forcément. Alors, oui, cela se fait complètement à leur insu dans un premier temps mais, au final, ils n'ont plus rien du côté (quelque peu) transgressif qu'ils avaient précédemment. Je pense sincèrement qu'il y avait moyen de faire mieux avec la même idée de départ, au moins en ne revenant pas rapidement dans des schémas bien trop classiques. Ce souci est amplifié par cette méchante qui est vraiment ratée, tant elle n'a aucun charisme. Et puis, ce qui est peut-être le plus dommageable, c'est la manière dont n'est pas du tout exploitée l'époque dans laquelle se retrouvent ces Minions. En effet, ils arrivent à New York, puis à Londres à la fin des années 60 et, mis à part quelques références aux hippies par ci par là, cela n'est aucunement utilisé, si ce n'est pour faire de la Reine d'Angleterre un personnage assez jeune et complètement *destroy*. Ah, si, il n'y a qu'un seul élément qui soit vraiment raccord et il s'agit de la musique. Là, pour le coup, on a l'impression que les équipes se sont faites plaisir en recasant tous les tubes des années 70. Ça fait jamais de mal mais avait-on besoin d'aller voir *Les Minions* pour profiter de ces classiques ? Je suis loin d'en être persuadé. Même si, globalement, on ne passe pas un mauvais moment, il est difficile de considérer ce film comme une réussite...

VERDICT :

Utilisant relativement mal ce qui fait la particularité des Minions, ainsi que l'époque dans laquelle ils se retrouvent, le scénario finit rapidement par tourner en rond. Les blagues, parfois amusantes, sont de plus en plus lourdes et l'ennui point bien trop vite. Y'avait-il matière à faire un film sur ces personnages ? La question mérite sérieusement d'être posée.

NOTE : 12

COUP DE CŒUR :

QUELQUES BONS GAGS



MISSION : IMPOSSIBLE – ROGUE NATION

Christopher McQUARRIE

Date de sortie : 12-08-2015 Vu le : 13-08-2015

Au cinéma : MÉGARAMA (BESANÇON)

Genre: FILM D'ACTION

HISTOIRE :

L'équipe de Mission Impossible est dissoute, du fait de ses méthodes bien trop aléatoires. Ethan Hunt se retrouve donc désormais seul pour combattre le Syndicat, une organisation criminelle de haute volée. Pour cela, il sera aidé par ses anciens collègues et par une agent britannique au comportement assez trouble...

CRITIQUE :

Et c'est le retour de *Mission : Impossible*, presque vingt ans après le premier épisode. Et ce qui est assez amusant (et rare pour ce genre de sagas), c'est que, à chaque fois, le réalisateur est nouveau. Cette façon de faire a donné des tons assez différents entre le premier de De Palma (plutôt sérieux), le deuxième de John Woo (franchement barré) ou le troisième mené par J.J. Abrams (un peu entre les deux). On a l'impression que depuis que ce dernier est producteur, une ligne directrice plus claire s'est établie. Brad Bird, aux manettes du quatrième épisode, avait le job, sans trop se donner non plus, pour ce qui était son premier film live après des années passées chez Pixar. Ce *Protocole fantôme* donnait surtout l'impression d'être extrêmement calibré et de ne pas laisser beaucoup de marge de manœuvre au réalisateur. En mettant Christopher McQuarrie aux manettes du dernier volet (dernier, pour l'instant, on s'entend), J.J. Abrams et Tom Cruise (également producteur et dont on peut penser que *Mission : Impossible* est presque ce qui lui permet encore d'exister à Hollywood) montrent qu'ils ne veulent pas trop laisser leur « bébé » partir dans n'importe quelle direction. En effet, McQuarrie est surtout connu pour ses scénarios (*Usual Suspects* ou *Edge of tomorrow*, c'est lui) et est plutôt nouveau du côté de la réalisation. On lui doit *Jack Reacher* (tiens, tiens, avec déjà Tom Cruise dans le rôle-titre), un honnête film d'action qui ne brillait pas par son originalité. Avec lui aux manettes, on était au moins certain que *Rogue Nation* serait un long métrage respectant les codes du genre, à savoir : un scénario avec quelques rebondissements pour tenir le spectateur en haleine, des bons mots pour le faire sourire et, surtout, des scènes d'action pour essayer de le scotcher à son siège. Ce long métrage remplit sa mission mais en ne faisant pas plus que le strict minimum.

Parce que j'ai eu d'autres choses à faire ces derniers temps (c'est pourquoi cette critique arrive si tard) et que, pour être honnête, ce film ne mérite pas vraiment qu'on s'y arrête longtemps, je serai assez rapide (et même un peu lapidaire) pour expliquer ce que j'ai pensé de ce long métrage. Ce que l'on peut commencer par dire, c'est que l'on ne s'ennuie pas, ce qui est déjà un bon point me direz-vous. Pendant plus de deux heures, on est dans un rythme effréné, fait d'une succession de scènes d'action, de quelques séquences pour qu'on comprenne où le scénario veut en venir et de certains dialogues plutôt amusants. D'ailleurs, merci encore au personnage de Simon Pegg qui apporte une bonne touche d'humour et de légèreté à l'ensemble. Au rayon des satisfactions également, un Tom Cruise qui ne fait pas les choses à moitié (puisque lui-même fait la plupart des cascades) et qui semble avoir un réel plaisir à retrouver ce rôle. Mais, sinon, c'est loin d'être captivant...

Parce que j'ai eu d'autres choses à faire ces derniers temps (c'est pourquoi cette critique arrive si tard) et que, pour être honnête, ce film ne mérite pas vraiment qu'on s'y arrête longtemps, je serai assez rapide (et même un peu lapidaire) pour expliquer ce que j'ai pensé de ce long métrage. Ce que l'on peut commencer par dire, c'est que l'on ne s'ennuie pas, ce qui est déjà un bon point me direz-vous. Pendant plus de deux heures, on est dans un rythme effréné, fait d'une succession de scènes d'action, de quelques séquences pour qu'on comprenne où le scénario veut en venir et de certains dialogues plutôt amusants. D'ailleurs, merci encore au personnage de Simon Pegg qui apporte une bonne touche d'humour et de légèreté à l'ensemble. Au rayon des satisfactions également, un Tom Cruise qui ne fait pas les choses à moitié (puisque lui-même fait la plupart des cascades) et qui semble avoir un réel plaisir à retrouver ce rôle. Mais, sinon, c'est loin d'être captivant...

D'abord, le scénario manque bien trop d'originalité pour franchement nous captiver : le coup de l'équipe qui doit travailler sans aide extérieure car elle est compromise, j'ai l'impression de l'avoir déjà vu un paquet de fois dans plein d'autres films (et notamment dans le précédent volet). Pour ce qui est du fait de voyager à travers le monde (ici Vienne, Tanger et Londres), c'est devenu une forme d'« obligation » pour les films d'action donc pas grand-chose de surprenant. Ensuite, s'il y a bien une séquence qui est plus réussie que les autres, c'est celle qui

se déroule à l'Opéra. C'est juste dommage que cette idée soit repompée (un peu honteusement) de *Quantum of Solace*, car sinon, la scène est plutôt pas mal foutue. Les scènes d'action sont percutantes dans l'ensemble mais, le souci est qu'elles en deviennent drôles tellement leur peu de crédibilité leur fait perdre assez vite de leur intérêt : ah, ces accidents en voiture et en moto (surtout) successifs dont Ethan Hunt se relève sans aucun dommage ! Enfin, je me pose encore des questions sur ce personnage féminin pour le moins étrange. Ce n'est pas une *MI Girl* car elle a un peu de profondeur et de mystère mais, en même temps, elle n'arrive jamais à trouver sa véritable place dans le récit puisqu'elle passe toujours derrière Ethan Hunt qui doit quand même rester la vraie attraction du long métrage. Ce personnage n'est sans doute pas aidé par son interprète. En effet Rebecca Ferguson (inconnue au bataillon jusque-là) est pour le moins improbable tant on a l'impression qu'elle sort tout droit d'un film des années 60.

VERDICT :

Ce n'est pas un film malhonnête parce que, franchement, il est compliqué de véritablement s'ennuyer et les scènes d'action sont plutôt prenantes avec un Tom Cruise qui se donne à fond. Mais, honnêtement, ça manque quand même d'originalité et de personnalité dans la réalisation. La saga ne serait-elle pas un peu à bout de souffle ??

NOTE : 12

COUP DE CŒUR :

LA SCÈNE DE L'OPÉRA

DHEEPAN

Jacques AUDIARD

Date de sortie : 26-08-2015 Vu le : 18-09-2015

Au cinéma : LE DAUPHIN (MORESTEL)

Genre: DRAME

HISTOIRE :

Un ancien soldat souhaite fuir la guerre civile au Sri Lanka et, pour cela, il « s'invente » une famille avec une jeune femme et une fille de neuf ans. Ensemble, ils vont arriver en France, dans un quartier compliqué, et vont essayer de construire un foyer, alors qu'ils se connaissent à peine et que les difficultés s'accumulent pour eux.

CRITIQUE :

Ce nouveau film de Jacques Audiard marquait une sorte d'anniversaire pour moi puisque, pour la dixième année consécutive (depuis 2005, en fait), j'allais voir au cinéma la Palme d'Or, décernée plus de trois mois auparavant à Cannes. Et pour dire les choses d'emblée, c'est sans doute la Palme d'Or que j'ai le plus de mal à comprendre, dans toutes celles que j'ai pu voir. Si certains longs métrages ne m'avaient pas vraiment convaincu (je pense là à *Oncle Boonmee* ou même à *Winter Sleep*), je pouvais concevoir le processus qui avait poussé le jury à donner la récompense suprême. Pour d'autres, c'était tellement évident que la question ne se posait même pas (*The tree of life*, *Amour* ou *La vie d'Adèle*). Par contre, pour ce *Dheepan*, j'avoue que je suis assez circonspect, non pas que ce soit un mauvais film, très loin de là, mais il a tellement rien d'exceptionnel que ça

me semble même assez étrange. Et, surtout, les deux précédents longs métrages d'Audiard, repartis de Cannes avec « seulement » un Grand Prix (*Un prophète*) ou même bredouille (*De rouille et d'os*) me semblaient vraiment supérieurs. Alors, peut-être est-ce dû à une sélection plus faible ? Je n'en sais trop rien. En tout cas, ce qui est assez amusant, c'est que, après plus de vingt ans d'attente entre 1987 (*Sous le soleil de Satan*) et 2008, le cinéma français s'est donc vu primé pour la troisième fois en huit ans (avec *Entre les murs*, *La vie d'Adèle* et, donc *Dheepan*) et même la deuxième fois en trois éditions (et presque trois fois en quatre ans si on considère *Amour* comme un film français et non autrichien, sa nationalité officielle). Assiste-t-on à un renouveau du cinéma hexagonal, est-ce seulement conjoncturel ou, au contraire, les sélections cannoises sont-elles de plus en plus faibles ? Vaste débat qui n'a pas lieu d'être ici. Il y a déjà suffisamment à dire de ce *Dheepan* qui, au final, m'a laissé plus dubitatif qu'autre chose.

Forcément, avec un réalisateur qui reste sur de telles réussites, on attend beaucoup et on est donc bien plus exigeant qu'avec un metteur en scène qui sort de nulle part. Depuis une bonne dizaine d'années, Audiard s'est installé comme un auteur qui compte vraiment en France mais qui est aussi une sorte d'ambassadeur du cinéma hexagonal à travers le monde, lui qui est considéré, notamment aux Etats-Unis, comme celui qui représente le mieux l'esprit du Septième Art à la française (qui a toujours eu, à tort ou à raison, une place un peu à part, comme le rugby français, d'ailleurs, mais c'est encore un autre problème). Avec *De battre, mon cœur s'est arrêté*, *Un prophète* puis *De rouille et d'os*, il avait placé la barre très haut, notamment parce que, à chaque fois, il réussissait parfaitement à mêler les genres, que ce soit le romanescque avec l'action, le romantique avec le côté plus social, ... Là, c'est encore ce qu'il essaie de faire avec son nouveau film mais la greffe prend bien plus difficilement, du fait d'une construction qui semble beaucoup moins travaillée que pour ses œuvres précédentes. Alors que les premières images (d'ailleurs assez extraordinaires) se déroulent au Sri Lanka, on arrive assez vite en France, au cœur d'une cité, et pendant la première moitié du film, on est vraiment dans un film social, presque documentaire, sur l'intégration dans une société d'une famille qui n'en est même pas une mais qui doit le faire croire. Des pistes sont lancées mais jamais réellement suivies d'effets et le rapport du couple est lui aussi un peu trop rapidement

esquissé pour en faire un véritable axe sur lequel pourrait s'appuyer le long métrage. C'est d'une certaine manière dommage car il y avait sans doute là des choses vraiment intéressantes à montrer mais, en même temps, cela permet au scénario de ne pas tomber dans une certaine forme de caricature, même si on peut déjà estimer que l'image qui est donnée de la banlieue française (hyper violente, régie par le trafic de drogues) peut l'être un peu trop.

Et puis, de façon assez brutale, *Dheepan* change de registre en se tournant vers le film de genre et même, d'une certaine manière vers une relecture moderne du western. La violence devient ainsi omniprésente et ne nous lâchera plus jusqu'à la fin et elle s'amplifiera même pour exploser dans un final assez dingue, fait d'une montée de tension exceptionnelle. Cette séquence dans les escaliers (il ne faut pas en dire plus pour ne pas tout dévoiler) est en effet fascinante tant elle est maîtrisée dans la forme mais semble un peu *too much* dans le fond, même si c'est aussi là qu'on reconnaît ce qui fait le génie d'Audiard : ne pas avoir peur de tenter des séquences, qui, chez d'autres, seraient plus ridicules qu'autre chose mais qui, chez lui, gardent une réelle force. D'ailleurs, il y a quelques passages oniriques entre deux séquences (notamment avec des éléphants) qui sont également un peu *borderline* mais qui passent quand même. Car le bonhomme maîtrise parfaitement son long métrage formellement, mais ça, maintenant, on le sait et, forcément, on attend un peu plus. Là où, dans ses films précédents, il parvenait à transcender ce savoir-faire dans la réalisation, c'est ici malheureusement bien plus plat. Il est également toujours un formidable directeur d'acteurs, puisque les comédiens principaux, inconnus, sont excellents. Et puis, il y a ces trois dernières minutes qui, personnellement, m'ont vraiment embêtées et même laissées un goût amer. En fait, je ne comprends surtout pas à quoi elles servent et ce qu'Audiard veut montrer avec (ou ai-je peur de saisir ce qu'il cherche vraiment à signifier ?). C'est toujours un peu décevant de terminer un long métrage avec une dernière séquence qui ne nous plaît pas, surtout quand le reste ne nous avait pas non plus enthousiasmé. Attention, *Dheepan* reste un bon film, même très réussi par moments, mais de là à lui attribuer une Palme d'Or, j'avoue être un peu surpris. On va dire que c'est pour l'ensemble de son œuvre précédente, alors...

VERDICT :

Si *Dheepan* prouve encore la maîtrise qu'a Jacques Audiard de son art, il n'en reste pas moins un film quelque peu bancal, devant lequel on ne sait pas bien sur quel pied danser et où quelques séquences (notamment la fin) sont même franchement discutables. Pour une Palme d'Or, ça me semble un tout petit peu limite...

NOTE : 14

COUP DE CŒUR :

LA SCÈNE DES ESCALIERS



SEUL SUR MARS

Ridley SCOTT

Date de sortie : **21-10-2015** Vu le : **21-10-2015**

Au cinéma : MÉGAROYAL (BOURGOIN-JALLIEU)

Genre : FILM D'AVENTURE

HISTOIRE :

Mark Watney fait partie d'une expédition sur Mars. Lors d'une tempête terrible, celle-ci doit évacuer la planète et laisse pour mort Mark, emporté par les vents. Mais il s'avère que ce dernier est vivant et qu'il va devoir survivre dans ce milieu hostile, alors que, sur Terre, tout le monde s'active pour lui venir en aide.

CRITIQUE :

Décidemment, Ridley Scott n'aime vraiment pas s'enfermer dans un seul style de films. C'est d'ailleurs en partie là-dessus qu'il a réussi à construire une carrière de plus de vingt films en presque trente ans. Rien que ces dernières années, il a alterné entre thrillers (de tonalité très différentes, d'ailleurs : *American Gangster*, *Mensonges d'Etat* ou *Cartel*), films historiques (*Kingdom of Heaven*, *Robin des Bois* ou *Exodus : Gods and Kings*) et science-fiction (*Prometheus*). C'est quand même dans ce genre là qu'il a véritablement construit sa renommée au début de sa carrière (*Alien*, *le huitième passager* et *Blade Runner*). Si ces longs métrages étaient plutôt divers dans leur style, ce qu'on peut dire, c'est que, tous, étaient d'honnêtes films qui peinaient à vraiment dépasser cette condition. En effet, je ne me suis jamais extasié devant une œuvre récente de Ridley Scott (il

faut quand même mettre à part *Gladiator*, le premier film à m'avoir mis une vraie claque au cinéma et qui garde donc une place à part dans mon « panthéon personnel »). En adaptant un roman à succès d'Andy Weir, le réalisateur revenait donc à ses premières amours avec un récit de science-fiction, se déroulant sur Mars. C'est d'ailleurs assez amusant de voir que, depuis quelques années, le cinéma hollywoodien semble s'intéresser de nouveau à l'espace, et ceci dans une vision qui se veut la plus réaliste possible (exemples avec *Gravity* et *Interstellar*, où, d'ailleurs, Matt Damon se retrouvait déjà dans une position presque identique). Cela est sans doute à mettre en lien avec les efforts actuels de la NASA pour mettre en place une mission sur Mars et le fait que, la semaine même de la sortie du film, la présence d'eau sur Mars a été dévoilée, est, au mieux, une étrange coïncidence. Mais Ridley Scott arrive-t-il à faire de ce *Robinson Crusoé* des temps modernes un long métrage vraiment passionnant ?

Dès le départ, le réalisateur fait fort avec la séquence d'ouverture qui est en fait la tempête qui va obliger la mission à repartir vers la Terre. C'est assez impressionnant, avec, notamment, une utilisation très intéressante du son, qui parvient tout à fait à nous mettre au cœur de cette ambiance plutôt anxiogène. C'est de l'action pure et on sent que le metteur en scène est dans son élément. Ensuite, le rythme sera beaucoup moins poussé tout au long du film, même si on assiste à quelques montées dramatiques lors de moments clés. Puisque Mark se retrouve seul sur Mars, forcément, les événements sont plus linéaires et faciles à suivre. On découvre alors tout ce qu'il met en place pour survivre, grâce à ses connaissances en botanique et son esprit débrouillard, mais aussi les difficultés qu'il rencontre du fait d'un environnement très hostile pour l'humain. Je ne sais pas si ce qui est montré est possible mais, clairement, ce n'est pas le public scientifique qui est visé par le film mais plutôt le « grand public » : les explications sont très sommaires, bien loin des théories parfois (trop) complexes d'*Interstellar*. De plus, assez vite, on va passer presque autant de temps sur Terre où, les équipes de la NASA ayant compris que Mark n'était pas mort, ils vont tout faire pour essayer de le sortir de cette galère. Et, si cela permet de garder un rythme soutenu, c'est aussi source d'une multiplication de personnages secondaires, pas toujours traités suffisamment. Cela amène un peu plus de frustration qu'autre chose. D'ailleurs, dans l'ensemble, je trouve que les personnages secondaires sont trop laissés de côté et voir une Jessica Chastain aussi peu utilisée est presque

agaçant... Si l'ensemble est techniquement costaud et que l'on ne s'ennuie jamais, il reste néanmoins une petite déception devant un long métrage devant lequel il est difficile d'être complètement satisfait. Cela tient sans doute à la manière dont toute cette aventure nous est contée.

Car ce qui est sans doute le plus surprenant dans *Seul sur Mars*, c'est la manière dont le scénario traite son histoire : très loin d'un *survival* avec un suspense insoutenable, le long métrage préfère plutôt une sorte de second degré par moments assez incroyable. Entre les répliques bien senties de Mark (notamment quand il parle à son journal de bord électronique), cette musique disco très présente (jusqu'au générique sur le mythique *I will survive*) et le côté presque dilettante dont est traité ce qu'endure ce personnage, on a du mal à véritablement se faire à l'idée que cet astronome est réellement en danger de mort. D'ailleurs, le traitement de l'image par Ridley Scott en est un symbole fort : lui qui est habitué aux ambiances poisseuses et resserrées, nous offre ici plutôt des plans très larges, presque jamais de nuit, comme s'il refusait sciemment de créer la moindre tension. Bien sûr, il y a quelques moments de suspense, mais, pour le coup, ils sont tellement téléguidés (c'est le cas de le dire) qu'ils ne procurent pas vraiment de sensations fortes. Même si c'est un traitement assez culotté et original pour ce genre de films, et qu'on peut donc saluer Ridley Scott pour cela, je persiste à penser qu'il y avait tout de même moyen d'aller plus loin dans la psychologie de ce personnage, soumis à une épreuve unique et forcément très anxiogène. En choisissant un tel détachement, c'est comme si le scénario refusait de se poser les questions autour de la solitude, de la folie,... Pour moi, c'est un peu dommage car cela fait passer ce film dans le domaine des gentils divertissements qui ne vont guère plus loin. Franchement, avec un tel sujet, il était sans aucun doute possible (et même souhaitable) de faire une œuvre bien plus forte. Manque d'ambition de la part de Ridley Scott ou volonté de coller absolument au roman ? Je ne sais pas vraiment mais ça laisse au final un drôle de goût...

VERDICT :

Visuellement, il n'y a pas grand-chose à redire, tant Ridley Scott arrive à donner une vraie identité à son film et à nous projeter sur une planète inconnue. Si on ne s'ennuie jamais véritablement, le traitement très caustique et désinvolte de cette histoire lui donne un ton assez étrange et fait manquer de profondeur au long métrage, là où, justement, il y avait sans doute quelque chose à aller chercher pour lui donner de l'épaisseur.

NOTE : 14

COUP DE CŒUR :

LES PREMIÈRES SÉQUENCES



SPECTRE

Sam MENDES

Date de sortie : 11-11-2015 Vu le : 10-11-2015

Au cinéma : LE DAUPHIN (MORESTEL)

Genre: FILM D'ACTION

HISTOIRE :

Lors d'une mission à Mexico qui n'était pas autorisée par sa hiérarchie, James Bond retrouve le fil d'une organisation criminelle qu'il doit éradiquer. Dans le même temps, M doit se battre pour que les services secrets continuent à exister en Angleterre. C'est dans ce contexte que Bond part à la recherche de ce qui se cache derrière le Spectre.

CRITIQUE :

Sam Mendes reprend donc du service ! Pourtant, il y a trois ans, lors de la sortie de *Skyfall*, c'était loin d'être évident de revoir le Britannique aux commandes d'une aventure de James Bond. Il faut dire que l'attelage entre le réalisateur d'*American Beauty* et des *Noces Rebelles* avec l'espion le plus connu au monde avait de quoi détonner à première vue et on se disait franchement que ce n'était rien d'autre qu'un *one shot* ambitieux. De plus, cela faisait six épisodes de suite que le réalisateur changeait d'un film sur l'autre. Et pas toujours pour des grandes réussites, il faut bien le dire. Depuis 1995 et le « retour » de 007 après six ans d'absence, seuls *GoldenEye* et *Casino Royale* m'avaient semblé réussis. J'idéalise d'ailleurs peut-être un peu trop le premier nommé... Hasard ou coïncidence, les deux étaient réalisés par Martin Campbell. Les trois autres films de la pé-

riode Pierce Brosnan ressemblaient franchement à du grand n'importe quoi et *Quantum of Solace* était assez insignifiant bien que plutôt sympathique. *Skyfall* marquait en tout cas une vraie rupture avec ce qui s'était fait précédemment : pas beaucoup de gadgets, une absence quasi-complète de James Bond Girl et assez peu d'action, finalement. En même temps, il offrait un vrai retour aux sources pour Bond, obligé de revenir sur les lieux de son enfance et la réapparition de Q et Miss Moneypenny, personnages emblématiques de la série, un peu délaissés depuis quelques épisodes. Bref, on sentait vraiment une patte Sam Mendes, ce dernier insistant plus sur le côté sombre du personnage et réussissant à marier avec talent action et scènes plus posées. Le voir aux commandes de ce nouvel opus ne pouvait qu'être rassurant et même excitant puisqu'on se prenait à rêver que, Mendes ayant vraiment pris conscience de ce qu'il devait faire, il parviendrait cette fois-ci à transcender son personnage principal pour offrir un opus exceptionnel. Malheureusement, c'est un peu l'inverse qui se produit, tant *Spectre* peine à vraiment décoller...

Pourtant, on ne peut pas dire que la séquence pré-générique soit ratée et qu'elle manque de hauteur, loin de là. En plein cœur de Mexico, au milieu de la foule célébrant la Fête des Morts, James Bond va y aller un peu fort en détruisant un immeuble puis en poursuivant un homme jusqu'à finir par se battre dans un hélicoptère au-dessus d'une place noire de monde. C'est intense et très sérieux visuellement avec de longs plans aériens. Le générique est lui aussi plutôt pas mal, avec ces images du passé qui reviennent (à travers les personnages principaux des précédents opus), même si je trouve la chanson relativement ratée. A ce moment-là, on est encore sous le charme et plein d'espoir pour ce qui va suivre. Deux heures plus tard, le constat est bien plus mitigé et on ne peut pas dire de *Spectre* qu'il nous séduit. Par rapport à son prédécesseur, il est même assez décevant. Comment en arrive-t-on à une telle sensation alors que *Spectre* s'inscrit complètement dans la lignée de *Skyfall* au niveau de l'histoire et qu'il fait même explicitement référence à *Casino Royale*, une autre réussite récente ? C'est en fait une succession de petites choses mises bout à bout – une longueur par ci, par là, une facilité de scénario, l'impression de voir un *Mission : Impossible* à certains moments – qui font qu'on a du mal à véritablement s'y accrocher. Mais c'est quand même surtout du côté de l'histoire globale qu'il y a pas mal de choses à redire tant elle est simpl(ist)

e. On repense alors aux fuites chez Sony il y a un an (lors desquelles le scénario de cet épisode a été dévoilé). Elles ont obligé les scénaristes à retravailler l'ensemble pour (re)créer de la surprise et c'est à se demander si c'est là que le film a perdu de sa saveur. Honnêtement, je n'en suis même pas persuadé car c'est en fait l'ambiance générale du long métrage qui a quelque chose d'un peu étrange.

En effet, ce qui est peut-être le plus étonnant devant *Spectre*, c'est l'impression de regarder un « vieux » James Bond dans une apparente modernité. On retrouve une « vraie » James Bond Girl, un homme de main qui ne dit pas un mot mais qui frappe fort, un méchant mégalomane, un mini tour du monde pour mener une enquête, quelques gadgets, des répliques qui font mouche, du Vodka Martini au shaker, ... Bref, si *Skyfall* avait cassé quelques codes, à notre plus grand bonheur, là, on y retourne à plein, et sans donner l'impression que ce soit avec recul ou un certain second degré. C'est par exemple le cas pour le rôle des femmes ici : réglons rapidement celui de Monica Bellucci, qui se trouve ici affublée d'un rôle presque grotesque tant il est caricatural, mais attachons nous sur celui de Madeleine Swann (quel nom, d'ailleurs), interprété par Léa Seydoux. C'est en fait la fille d'un méchant qui, très vite, va tomber sous le charme de James, sans que soit montré chez elle le minimum de l'ombre d'une personnalité. Ce n'est pas Léa Seydoux qui est à blâmer ici (elle fait de son mieux pour donner un côté presque espiègle à son personnage) mais bien un scénario qui n'arrive jamais à donner à cette Madeleine la moindre consistance. La comparaison avec une Vesper Lynd, par exemple, est violente... Même le méchant est particulièrement faible : sorte de mégalomane dont on ne comprend pas vraiment bien la réelle ambition, il n'est jamais assez crédible pour inspirer la moindre crainte chez le spectateur. Christoph Waltz a même l'air un peu perdu dans ce rôle. Et le scénario global réserve bien trop peu de surprises pour que l'on s'y accroche vraiment. On comprend assez vite le fin mot de l'histoire et, jusqu'au bout, on se dit qu'il va y avoir un gros rebondissement, mais non, on reste gentiment sur des rails bien tracés...

Suite à *Skyfall* qui avait réveillé de vieux démons chez Bond, on aurait eu envie que ce film continue de les explorer, surtout qu'en nous rappelant assez souvent le personnage de Vesper Lynd ou celui du Chiffre, il refait monter d'autres souvenirs (ceux de *Casino Royale*). Se voulant comme une conclusion à une « trilogie » ouverte il y a neuf ans (dont est exclu *Quantum of Solace*, jamais cité ici), on attendait quelque chose de l'ordre du dilemme chez le personnage principal ou de vrais questionnements internes, mais, non, tout reste en surface, sans même la volonté d'aller gratter un tout petit peu. C'est d'ailleurs le même constat sur le thème global puisqu'il y a quelque chose de très actuel et d'assez intéressant (sur la surveillance généralisée des populations) mais, là encore, tout passe sans qu'on s'y attarde ou que l'on creuse le sujet. Pourtant, il y a de vrais temps morts dans le film mais ils ne sont jamais vraiment utilisés pour développer les thèmes les plus intéressants. En fait, le scénario se raccroche complètement à ce qu'on attend le plus d'un James Bond : des bonnes scènes d'action. Et, de ce côté-là, on n'a pas vraiment à se plaindre. Même s'il n'y a rien d'extrêmement inventif ou de vraiment spectaculaire, ça reste très propre et explosif par moments, avec une grosse partie qui se passe dans les airs (hélicoptère, avion, ...). La poursuite en voiture dans les rues de Rome a, elle, un côté un peu plus « mécanique ». Si le réalisateur parvient donc à offrir des scènes d'action de qualité, il ne parvient jamais à donner du souffle à un long métrage dont on a souvent le sentiment qu'il tourne à vide... Bien sûr, je suis sévère car ça reste du cinéma agréable et divertissant mais quand on s'attendait à mieux, on reste sur notre faim...

VERDICT :

Si Sam Mendes gère plutôt bien son affaire sur la forme avec des scènes d'action propres et un ensemble de qualité, le fond est bien plus discutable avec des longueurs, un scénario peu novateur et bien trop prévisible ainsi que des personnages secondaires qui manquent bien trop de consistance. On est quand même un peu déçu, forcément...

NOTE : 14

COUP DE CŒUR :

LA SÉQUENCE D'OUVERTURE



L'HERMINE

Christian VINCENT

Date de sortie : 18-11-2015 Vu le : 21-11-2015

Au cinéma : PATHÉ BEAUX-ARTS (BESANÇON)

Genre: DRAME

HISTOIRE :

Michel Racine est le Président de la cour d'assise de Saint-Omer et il est connu pour être particulièrement dur. Alors que s'ouvre un procès pour le meurtre d'un bébé, l'une des jurés s'avère être une médecin qui l'a soigné à un moment de sa vie et qu'il n'a pas oublié depuis... Cette rencontre va-t-il changer sa façon d'être ?

CRITIQUE :

De ce réalisateur, je gardais un très mauvais souvenir puisque c'est lui qui était derrière *Les saveurs du Palais*, long métrage assez catastrophique, sorte de téléfilm (et encore...) passé on ne sait trop pourquoi sur grand écran, heureusement sauvé par une Catherine Frot comme souvent épatante. Forcément, quand on va au cinéma voir le film suivant qu'il a sorti, on est un peu plus réticent... Encore une fois, il s'appuie au niveau de la distribution sur un comédien solide, à même de rapporter sur son seul nom un certain nombre de spectateurs, à savoir l'impayable Fabrice Lucchini, toujours très bon dans des rôles qui se ressemblent toujours un peu. Qu'est-ce qu'on aimerait le voir pour une fois à contre-emploi total, comme par exemple en flic torturé dans un polar bien poisseux ou encore en père de famille débordé dans une comédie romantique (notez

que je propose cela totalement au pif...). L'originalité de ce film se trouve sans doute dans la présence comme actrice principale de Sidse Babbett Knudsen, comédienne danoise surtout connue pour son rôle dans la série *Borgen* (que je n'ai d'ailleurs jamais vue, honte à moi...). Ayant passé six ans en France, cette dernière maîtrise bien la langue mais c'est la première fois qu'elle tourne dans un long métrage francophone. Franchement, un tel duo, dirigé par ce réalisateur, ça avait de quoi fortement intriguer. Dans les faits, ça donne un long métrage finalement assez compliqué à définir dans ce qu'il est (un drame social ou amoureux ?) et dans la sensation qu'il m'a procuré. C'est en fait de ce genre de films pour lesquels je n'ai pas grand-chose à reprocher mais, en même temps, je n'arrive pas non plus à en ressortir énormément d'éléments positifs... Je vais m'y essayer tout de même mais ça ne va pas être facile.

Ce film se caractérise en fait surtout par la complexité qu'il existe pour le catégoriser, ce qui est à la fois un bon point mais qui participe aussi au fait qu'il soit par moments un peu bancal. En effet, très tôt, on comprend que l'on sera véritablement au cœur d'un procès pour infanticide. Et, franchement, toute cette partie est plutôt bien traitée : claire sans être trop didactique, pas trop misérabiliste même si le sujet et les protagonistes y pousseraient largement. La façon de montrer le tribunal comme un théâtre – si le Président du Jury s'appelle Racine, ça ne peut pas être un hasard – n'est pas inintéressante, à la fois « sur scène » et dans les « coulisses » car ce qui se passe en dehors de la salle est aussi important que ce qui est public. Cela fait en tout cas bien prendre conscience au spectateur de ce qui peut se jouer dans ce genre de procès. C'est suffisamment rare au cinéma pour que ce soit souligné ici. On peut juste reprocher le côté un peu trop caricatural des témoins qui, pour le coup, nous font perdre un peu le fil de ce qui est dans l'ensemble bien cadré et maîtrisé. Lorsque l'on comprend que ce premier aspect sera doublé d'une forme de romance, les choses se compliquent... Bien sûr, les deux se rejoignent puisque l'histoire d'amour influence de façon assez claire le procès mais, sortie du tribunal, cette relation entre le Président du jury et l'une des jurés, ne parvient jamais à complètement s'insérer dans le cœur du récit, donnant à l'ensemble du long métrage ce côté bancal qui dérange par moments. C'est surtout le cas car cette histoire

d'amour n'est sans doute pas assez bien gérée au niveau du scénario. Alors qu'elle aurait pu rester en toile de fond, elle finit par prendre une place de plus en plus prépondérante au fur et à mesure que le film avance.

Et, bien que le tout soit traité avec une certaine pudeur, ce qui n'est pas plus mal, il me semble que cette romance qui ne dit jamais véritablement son nom rate un peu son coup. Là où le non-dit est la règle pendant une bonne moitié du film, c'est l'arrivée dans le récit de la fille de Ditte qui va provoquer un basculement assez important. En effet, elle fait voler tout cela en éclat et apparaît bien trop comme celle qui décrypte explicitement ce que l'on avait pu comprendre sans que ce soit exprimé. Ainsi, plus qu'un personnage à part entière, elle ressemble à une sorte d'artifice scénaristique, bien trop visible. Même si elle apporte une certaine fraîcheur (et assure le quota de sourires pour le spectateur après le passage assez incroyable d'une Corinne Masiero dans son élément), c'est la partie du long métrage que j'ai le moins apprécié car elle rompt un charme qui s'était construit plutôt intelligemment jusque-là... Pourtant, jusque-là, la relation entre Racine et Ditte s'était installée avec pas mal de maîtrise, profitant à la fois d'une part de mystère inhérent à une actrice « nouvelle » (dans un rôle qui aurait convenu parfaitement à une Karine Viard par exemple, peut-être pas avec la même réussite) et à un Luchini égal à lui-même, c'est-à-dire très bon. Il en fait peut-être un peu moins que d'habitude en jouant plus sur l'intériorité mais à la moindre « étincelle » (notamment « sur scène », en tant que Président du jury), le naturel revient au galop et il s'en donne à cœur joie. C'est vraiment dommage que L'Hermine ne parvienne pas à tenir ses promesses jusqu'au bout. Il aurait ainsi pu ressembler à Dans ses yeux, film auquel il m'a fait penser par moments, dans sa façon de dépeindre en arrière-plan une relation amoureuse qui ne dit jamais son nom. Malheureusement, le degré de maîtrise n'est pas le même et le résultat final s'en ressent...

VERDICT :

On ne s'ennuie jamais devant ce film propre, loin d'être désagréable et même intéressant dans sa manière de montrer le fonctionnement de la justice « ordinaire ». Mais, en même temps, on peine à s'enthousiasmer du fait de certains défauts trop importants, notamment scénaristiques. Un long métrage finalement assez neutre...

NOTE : 13

COUP DE CŒUR :

FABRICE LUCCHINI, ENCORE ET TOUJOURS



LE VOYAGE D'ARLO

PIXAR

Date de sortie : **25-11-2015** Vu le : **06-12-2015**

Au cinéma : LE DAUPHIN (MORESTEL)

Genre: FILM D'ANIMATION

HISTOIRE :

: La météorite qui a provoqué l'extinction des dinosaures n'a jamais frappé la Terre. Ainsi, ces derniers vivent encore sur notre planète. C'est notamment le cas d'Arlo, un jeune dinosaure peureux qui se voit engagé dans une grande aventure pour retourner chez lui. Il va traverser des contrées inconnues aidé de Spot, un petit garçon sauvage qui sera d'une grande aide.

CRITIQUE :

Il y a six mois, je l'annonçais clairement après avoir vu *Vice-Versa* : Pixar n'était pas mort, loin de là. En effet, le dernier né du plus magique des studios d'animation était une petite merveille d'inventivité et d'émotions en tous genres. Cela faisait suite à une période un peu trouble, entre suites pas vraiment réussies et projets un peu brouillons car manquant d'une vraie identité. Sorti dans un certain anonymat (le contexte global en France n'ayant pas aidé non plus), ce *Voyage d'Arlo* allait-il permettre de confirmer un certain redressement ? Autant le dire tout de suite, la réponse est non et, plus que ça, ce long métrage est sans doute le plus décevant de Pixar depuis... toujours, en fait. Mais, avant de me lancer dans la critique, il faut quand même s'intéresser à la genèse de ce *Voyage d'Arlo* car, pour le coup, ça a été une véritable aventure puisque ça fait plus de six ans que le projet est dans les cartons et il a depuis connu des

fortunes diverses. Au départ, c'était Bob Peterson qui était aux commandes (on parle là du coréalisateur de *Là-Haut*, quand même), avec un projet assez ambitieux d'histoire de dinosaures qui dominent la Terre alors que les humains ne sont pas plus qu'une espèce d'animaux parmi d'autres. Et puis, de réécritures du scénario en retard pris (il devait sortir en 2013 au départ), le projet a finalement pris une autre tournure et le réalisateur en chef a même été débarqué au profit d'un petit nouveau (Peter Sohn). Raconter tout cela peut paraître anecdotique mais il me semble que ça explique beaucoup des défauts qui font de ce *Voyage d'Arlo* une déception, n'ayons pas peur de le dire... Et c'est surtout la comparaison avec l'autre Pixar sorti dans l'année (une exception, d'ailleurs) qui fait très mal tant ce nouveau long métrage est une sorte d'« anti *Vice-Versa* » à différents points de vue...

Pourtant, l'idée de départ est loin d'être idiote : faire comme si les dinosaures existaient encore et étaient devenus l'espèce la plus importante sur la Terre. Finalement, les humains ne sont montrés qu'à travers un petit personnage, qui est au départ vu comme une sorte de nuisible (celui qui pille récoltes et que l'on doit éliminer) mais qui, au fil des aventures d'Arlo, deviendra un compagnon fidèle. Mais là où une idée de départ originale est normalement gage pour Pixar d'un scénario enlevé, avec des bonnes idées à la pelle, ce n'est pas du tout le cas ici tant l'ensemble manque cruellement d'inventivité. En fait, le grand problème de ce *Voyage d'Arlo*, c'est qu'il apparaît finalement comme extrêmement conventionnel et dans la lignée très claire de grands classiques Disney (comment ne pas penser par exemple au *Roi Lion* ?). Pour faire le *pitch* très rapidement : Arlo est un dinosaure un peu différent qui peine à se faire accepter au sein même de sa famille mais un événement (la mort de son père) va le pousser à se dépasser et à se découvrir lui-même, aidé par d'autres personnages gentils alors que d'autres, plus méchants, vont tout faire pour mettre fin à ce périple initiatique. Ce qui est peut-être le plus étonnant ici, c'est le côté incroyablement premier degré de l'ensemble : avec ses poncifs assénés de façon très lourde, son absence totale de différents degrés de lecture et sa trame simpliste, *Le voyage d'Arlo* semble s'adresser uniquement aux enfants. Ceux-ci pourront s'identifier à une histoire aussi facilement appréhendable. Et c'est bien là que se fait la différence avec un *Vice-Versa* qui, pour le coup, a sans doute désarçonné de nombreux jeunes spectateurs

mais ravi les plus âgés pour son côté justement mélancolique et assez anti-conventionnel. Là, c'est sûr qu'on ne risque pas d'être surpris...

On assiste en effet à une succession d'aventures qui sont autant de séquences sans forcément trop de lien entre elles, dans un schéma extrêmement simple : nouveau lieu / nouveau personnage / nouveau problème / nouvelle solution... Le tout se fait sans aucune rupture narrative et se trouve même alourdi de sacrées répétitions et de longueurs parfois bien trop importantes. Cela donne honnêtement l'impression que le scénario n'a pas vraiment été travaillé et que différentes idées ont été collées les unes aux autres, sans essayer de trouver un minimum de cohérence d'ensemble. Il y a même des passages complètement lunaires comme celui avec le « collectionneur », dont je n'ai toujours pas compris l'intérêt... Pour être tout à fait honnête, il y a bien quelques trouvailles par-ci, par-là, quelques jolis passages où l'on est un peu ému et quelques sourires devant de bonnes idées. Mais de la part de *Pixar*, qui, au fil des années, nous avait habitués à bien mieux, c'est quand même bien trop peu. Par contre, s'il y a bien quelque chose que l'on ne peut pas reprocher au studio, c'est d'avoir transigé sur la qualité visuelle d'ensemble. En effet, pour les yeux, ce *Voyage d'Arlo* est une nouvelle fois un véritable régal pour les yeux. La nature, qui a ici un véritable rôle comme un personnage à part entière est magnifiée par les jeux de textures mais aussi de lumière. Tellement, qu'à certains moments, on ne sait plus vraiment si on est dans de l'animation pure ou dans des prises de vue réelles, c'est pour dire. Finalement, *Le voyage d'Arlo*, c'est mignon tout plein et ça plaira sans doute aux enfants de moins de huit ans qui voudront un dinosaure en plastique pour Noël, mais c'est bien loin d'être suffisant pour en faire un film d'animation satisfaisant. Et quand on sait de quoi est capable *Pixar*, la déception n'en est que plus amère...

VERDICT :

Même s'il n'y a pas grand-chose à reprocher sur la forme tant les paysages sont magnifiques, ce *Voyage d'Arlo* est une vraie déception du fait d'un scénario bien trop simple et d'un manque total de plusieurs degrés de lecture. On reste dans quelque chose de très enfantin. Alors, oui, c'est très mignon, mais ça ne dépasse jamais cette simple constatation...

NOTE : 11

COUP DE CŒUR :

LE STYLE VISUEL



LE FILS DE SAUL

László NEMES

Date de sortie : 04-11-2015 Vu le : 08-12-2015

Au cinéma : MÉGARROYAL (BOURGOIN-JALLIEU)

Genre: DRAME HISTORIQUE

HISTOIRE :

Saul est Sonderkommando à Auschwitz. Juif, il doit assister les nazis dans leur processus d'extermination. Alors qu'il effectue sa tâche dans un crématorium, il croit reconnaître dans le corps d'un garçon son propre fils. Son seul objectif sera alors de lui donner une sépulture correcte, malgré les dangers...

CRITIQUE :

S'il y a bien un sujet qui a été traité de très nombreuses fois au cinéma, c'est bien celui de la Seconde Guerre Mondiale et plus particulièrement ce qui concerne la Shoah. Il faut bien dire que c'est quelque chose d'absolument essentiel dans l'histoire de l'humanité et que cette période, par son atrocité et son caractère extrêmement marquant, permet des points de vue très différents. Ainsi, les réalisateurs s'en sont emparés de très nombreuses manières, que ce soit sous forme de documentaire (on pense évidemment à *Nuit et brouillard* ou à *Shoah*) ou de comédie dramatique (l'étonnant et bouleversant *La vie est belle*), en s'intéressant à une personne en particulier (*La liste de Schindler* ou *Le pianiste*) ou en essayant d'analyser les conséquences historiques de cette période (*Le labyrinthe du silence*). Toutes ces œuvres posent à leur façon une question essen-

tielle et quasiment philosophique : le cinéma, en cela qu'il est une construction artistique, peut-il représenter l'horreur de cette période ? Et les débats ont été très nombreux autour de cette interrogation avec, par exemple, un Claude Lanzmann pour qui l'holocauste ne devait pas être affaire de fiction et d'autres pour qui la recherche esthétique ne pouvait pas aller de pair avec une évocation « honnête et réaliste » de cette période. Vaste débat, très compliqué, et qui dépend en fait beaucoup de la sensibilité du spectateur devant chacune des œuvres dont il est question. Mais il me semble qu'il y a quand même des longs métrages indispensables sur cette période parce que, à leur façon, ils ont réussi à marquer les esprits et à faire prendre conscience au spectateur de ce qui a pu se passer dans ces camps. Soixante-dix ans et presque autant de films après la libération des camps d'extermination, on pouvait se dire qu'il n'y avait plus grand-chose à montrer sur le sujet, ou de façon de le mettre en scène. Et puis se présente *Le fils de Saul*, qui nous fait reconsidérer une telle vision des choses. Immense claque, le long métrage se pose d'ores et déjà comme un film aussi bouleversant qu'essentiel.

Je suis allé assez souvent dans ma vie au cinéma (même si c'est moins le cas maintenant) et, honnêtement, je n'avais jamais ressenti un film si « viscéralement ». Ça m'a pris aux tripes du début à la fin et j'ai mis plus de dix minutes à véritablement m'en remettre, hébété que j'étais, avec l'impression d'avoir pris un choc en pleine tête, sans pouvoir en mesurer la puissance en temps réel. Car c'est aussi là l'un des aspects assez impressionnant de ce *Fils de Saul* : plonger le spectateur si loin dans l'horreur qu'il ne parvient même plus à prendre du recul avec ce qu'il a devant les yeux. En ce sens, je comprends tout à fait que ce soit un long métrage qui peut mettre très mal à l'aise et qu'il puisse même être littéralement insoutenable pour certains spectateurs. C'est bien pour cela que l'on peut parler de ce long métrage comme véritablement bouleversant. D'ailleurs, à Cannes où il a été présenté en mai dernier, les projections ont, paraît-il, souvent connu des moments de silence assez impressionnants à leur conclusion. Mais après le choc, vient forcément le moment de l'analyse car il est toujours important d'essayer de comprendre ce qui a pu nous toucher dans un film. Là, au-delà d'un sujet rare et important (nous y reviendrons), il y a surtout la maîtrise formelle du réalisateur qui s'en tient tout au long de son œuvre à un programme qu'il pense être le seul à même de ne pas trahir ce qu'il veut montrer. Et savoir qu'il s'agit là du premier film d'un réa-

lisateur hongrois a quand même quelque chose de fascinant. Voir en effet un jeune homme de trente-huit ans s'attaquer de cette manière à un sujet aussi complexe avec un tel aplomb et une radicalité aussi assumée prouve bien que, au cinéma, la surprise peut venir de n'importe où et à n'importe quel moment.

Là, il suffit d'une seule séquence, celle qui précède le titre du film, pour prendre conscience que l'on se trouve devant une œuvre exceptionnelle. Dans ce long plan séquence qui se vit bien plus qu'il ne peut se raconter (surtout ce dernier plan, qui glace littéralement le sang), l'ensemble de ce qui rend unique ce long métrage est contenu : une façon de filmer singulière, un rythme particulier, un son hyper important, le tout sur un sujet qui n'avait jamais été abordé de cette manière. Car, il faut quand même en parler de ce que raconte *Le fils de Saul*. En effet, il s'intéresse aux Sonderkommandos, ces Juifs qui étaient obligés d'aider les nazis à mettre en place leur extermination. Ils effectuaient en fait tous les travaux pénibles, autant physiquement que psychologiquement. Leur rôle est assez souvent passé sous silence dans l'histoire de la Shoah, d'abord parce qu'il y a peu de documents sur leur existence mais aussi parce que la plupart de ceux qui ont survécu à cette condition (très peu, en fait) ont essayé de le cacher à la libération des camps. C'est donc un sujet relativement « casse-gueule », puisqu'il convoque une mémoire assez floue. Selon moi, c'est aussi la façon la plus intense de rentrer au cœur de la mécanique d'horreur mise en place par les nazis et c'est sans doute pour cela que László Nemes choisit un tel axe. Mais cela permet aussi à ce scénario d'avoir un point de vue assez particulier, qui donne d'ailleurs beaucoup de sa singularité et son côté impressionnant à ce long métrage : ce n'est pas un film sur la mort mais bien sur les vivants et la façon de résister dans un univers aussi déshumanisé. Si les congénères de Saul se sentent vivants en préparant une tentative d'évasion (épisode véridique) ou en essayant de prendre en photo leurs conditions de vie, Saul, lui, voit un sens dans le fait d'offrir une fin décente à celui qu'il croit être son fils (on ne saura jamais véritablement ce qu'il en est) et il ne voit que cela pour lui rendre sa dignité.

Pour mettre tout cela en images, le réalisateur a donc décidé de coller à son personnage central (interprété par le magnétique Géza Röhrig) et de ne pas le lâcher d'une semelle alors qu'il se rend dans différents endroits du camp (le seul reproche à faire se trouve peut-être dans le côté parfois un peu trop mécanique de cette « visite »). Et, avec ce procédé, il montre l'horreur de ce camp à travers les yeux de ce personnage, sans aucune autre échappatoire. Cette mise en scène permet de couper court à tout pathos ou à tout sentimentalisme. Avec ce format presque carré qui réduit considérablement le cadre, cette manière de filmer au plus près du visage et un jeu assez impressionnant sur le flou en arrière plan, cette mise en scène (qui fait presque penser à la vision des jeux vidéos) n'offre presque aucune profondeur de champ et empêche donc souvent de discerner véritablement ce qui se déroule, même si certains éléments terribles sont par moments visibles. Et c'est là que l'on prend conscience de la véritable puissance du hors-champ, ce qui est suggéré étant souvent bien plus terrible que ce qui est effectivement à l'image. Car, jamais sans doute, le spectateur n'avait eu autant la sensation de se retrouver à l'intérieur de la machine de mort nazie. Cette impression immersive est aussi due à un travail extrêmement impressionnant sur le son qui a ici un rôle essentiel. Car si on ne perçoit pas grand-chose visuellement, ce qu'on entend est par contre terrible car c'est là que la violence est la plus nette : cris, coups de feu, panique, ... Tout cela se ressent vraiment tout au long du film et c'est aussi cela qui participe au fait que le spectateur soit autant pris par un film duquel il ne peut physiquement et psychologiquement pas s'échapper. Et cela sera le cas jusqu'au bout, avec ce dernier regard qui dit tout. Cette fin est d'une telle puissance qu'elle ne peut confirmer ce qui est une évidence une fois qu'on a réussi à reprendre nos esprits : *Le fils de Saul* est un film qui fera date et dont on reparlera dans très longtemps.

VERDICT :

Devant *Le fils de Saul*, on n'arrive même pas à réellement se poser la question de savoir si c'est un bon ou un grand film, tant l'objet dépasse de loin cette simple question. On prend juste une immense claque devant ce qui apparaît assez évidemment comme une œuvre majeure et indispensable, de celles que l'on ne pourra jamais oublier.

NOTE : 18

COUP DE CŒUR :

LE TRAITEMENT D'UN SUJET COMPLEXE

STAR WARS – LE RÉVEIL DE LA FORCE

J.J. ABRAMS

Date de sortie : **16-12-2015** Vu le : **20-12-2015**

Au cinéma : LE DAUPHIN (MORESTEL)

Genre: SCIENCE-FICTION



HISTOIRE :

Trente ans après les événements contés dans les six premiers épisodes, Luke Skywalker, le dernier Jedi en vie, est caché dans un endroit secret. La carte qui permet de le retrouver fait l'objet d'une intense recherche, entre le Premier Ordre et les résistants. Cette chasse va permettre à certains de se révéler à eux-mêmes...

CRITIQUE :

Comme chacun sait (ou pas, d'ailleurs), *Star Wars* n'a jamais été ma grande tasse de thé. Globalement, toutes ces grandes sagas qui se passent dans des mondes parallèles ne m'ont jamais fait rêver (voir mon rapport au *Seigneur des Anneaux*), puisque j'estime (à tort ou à raison) que le cinéma a déjà suffisamment de choses à raconter sur notre Terre et ceux qui l'habitent pour ne pas ressentir le besoin d'aller créer des univers de toute pièce. Pour ce qui est de *Star Wars*, je me souviens en avoir vu un au cinéma (le troisième), au moins deux en DVD (le premier et le quatrième) et je connais quand même les grandes lignes de l'histoire et les principes importants de cette galaxie lointaine. Avant d'aller voir ce nouveau long métrage, j'avais même pris soin de réviser un peu pour me remettre les idées en place... Il faut dire qu'il s'était passé un certain temps depuis les dernières aventures de Luke Skywalker, Maître Yoda, Dark Vador, R2D2 et

tout le toutim. Dix ans depuis la sortie de l'Episode III, mais, dans l'absolu, ce nouveau film fait suite à la première trilogie, qui se passe chronologiquement après les Episodes I, II et III. Celle-ci est en effet sortie entre 1977 et 1983, soit il y a plus de trente ans. D'ailleurs, c'est le même écart de temps qui a été choisi pour recommencer une nouvelle trilogie. Si celle-ci était au tout début dans l'idée de Georges Lucas (le fondateur de tout cet univers), il semblait finalement avoir fait une croix dessus, estimant que le destin d'Anakin et Luke Skywalker était le cœur de *Star Wars*. Mais, en 2012, tout a évolué puisque le studio de Lucas a été racheté par *Disney*, qui a très vite décidé de mettre en chantier cette trilogie, et même de réaliser des films parallèles (on aura le droit l'an prochain, à un épisode que l'on peut considérer comme un III,5...). Ce passage de relais et ce saut dans le temps sont-ils bénéfiques à ce qui s'apparente à l'événement cinématographique de l'année ?

Comme je l'ai dit plus haut, je ne suis pas du tout un spécialiste de tout l'univers. Plus que ça, je suis même assez indifférent à ce qui se passe sur ces planètes. Je ne suis donc pas bien placé du tout pour juger du rapport de ce nouveau long-métrage aux anciens, et notamment pour savoir s'il reste dans « l'esprit ». D'ailleurs, ce débat ne m'intéresse pas du tout, notamment parce qu'il me semble absolument évident que cet « esprit » a changé, à la fois du fait de l'évolution du monde réel (en presque quarante ans, il s'en est passé, des choses) et du rachat de *Disney*. Par contre, ma connaissance de base m'a permis de ne pas être perdu et de voir quelques clins d'œil assez évidents. Il me semble que c'est la bonne posture – dépassionné mais pas inculte non plus – pour donner son avis sur ce film. Pour dire les choses assez simplement, il me semble assez compliqué de ne pas comprendre ce qui se passe pendant plus de deux heures... Il y a de fait un côté extrêmement simple à la structure narrative d'ensemble. On peut même croire au départ à un *remake* de l'Episode IV avec le début identique (un document que l'on cache dans un robot...) et beaucoup d'éléments qui y ressemblent. On reste dans des rails très balisés, avec certains raccourcis scénaristiques parfois assez cocasses (les personnages tombent toujours les uns sur les autres quand ils en ont besoin...). Mais cette simplicité s'explique par au moins deux raisons principales. La première est que les scénaristes se sont retrouvés devant une page blanche et ont du recréer de très nombreux

personnages : cela demande un certain temps pour les exposer et faire comprendre leur motivation. Ainsi, le premier tiers du film ressemble un peu trop à mon goût à une partie presque exclusivement réservée à l'introduction de tous ces nouveaux (gentils, méchants, robots) qui nous accompagneront sans doute pendant longtemps...

La seconde raison tient au fait que, justement, cet Episode VII n'est pas isolé et verra deux films lui donner suite. Ainsi, on sent que le scénario en garde sous le pied et choisit volontairement de passer rapidement sur certains éléments (pourquoi et comment le Premier Ordre s'est-il mis en place ? qui est ce grand méchant, assez ridicule au demeurant ? qui est vraiment Rey ?). Ainsi, de nombreuses pistes sont lancées mais clairement laissées en jachère et cette façon de faire a toujours quelque chose d'assez agaçant, surtout quand c'est aussi net que là. Mais, pour autant, on a vraiment du mal à s'ennuyer devant ce long métrage puisque, une fois l'aventure vraiment lancée, et le retour d'anciens personnages acté (et plutôt pas mal géré d'ailleurs), ça monte assez vite dans les tours et l'action est très présente. L'histoire repose alors principalement sur un nouveau héros (Finn) et, surtout, une nouvelle héroïne (Rey), qui vont devoir se confronter à un méchant (sorte de « Dark Vader du pauvre »). Je trouve ça pas mal de donner le rôle principal à ce personnage féminin un peu *bad-ass* sur les bords. Ça change de la plupart des films de ce genre et Daisy Ridley, dans la catégorie taiseuse, fait plutôt bien le job. Les *punchlines*, elles, sont laissées aux autres protagonistes (Han Solo n'est ainsi pas en reste). J.J. Abrams, qui n'avait pas tâche facile, s'en sort plutôt honorablement, avec une vraie réussite dans la gestion des scènes d'action, très bien maîtrisées parce que « lisibles ». Le style visuel qu'il met en place est plutôt réussi, puisqu'il parvient à ne pas en faire trop et à garder une certaine fluidité dans la réalisation. C'est peut-être la partition de John Williams qui est un peu plus décevante, comme si lui n'avait pas réussi à se réinventer. Tous ces petits défauts mis bout à bout ne gâchent pour autant pas ce qui s'apparente à un petit bonheur de cinéma : un vrai film d'aventure, rythmé et drôle par moments. Parfois, on ne demande pas beaucoup plus...

VERDICT :

N'étant ni connaisseur, ni fan de la saga originale, j'ai pris pas mal de plaisir devant ce qui m'a semblé être un honnête divertissement, ponctué de quelques séquences vraiment réussies. De fait, on ne s'ennuie jamais, même si le scénario ne réserve absolument aucune surprise.

NOTE : 15

COUP DE CŒUR :

LA QUALITÉ VISUELLE D'ENSEMBLE

RÉCAPITULATIF

	DATE	TITRE	REALISATEUR	NOTE
1	06/01/2015	A most violent year	Chandor J.C.	14
2	12/01/2015	L'affaire SK1	Tellier F.	12
3	16/01/2015	La famille Béliet	Lartigau E.	14
4	21/01/2015	Invincible	Jolie A.	12
5	27/01/2015	Une merveilleuse histoire du temps	Marsh J.	13
6	29/01/2015	Foxcatcher	Miller B.	15
7	02/02/2015	Imitation Game	Tyldum M.	14
8	11/02/2015	Les nouveaux héros	Walt Disney	12
9	19/02/2015	American Sniper	Eastwood C.	17
10	26/02/2015	Birdman	González Iñarritu A.	15
11	23/03/2015	The Voices	Satrapi M.	15
12	02/04/2015	Journal d'une femme de chambre	Jacquot B.	13
13	18/04/2015	Une belle fin	Pasolini U.	16
14	23/04/2015	Avengers - L'ère d'Ultron	Whedon J.	12
15	03/05/2015	Suite française	Dibb S.	8
16	19/05/2015	L'Epreuve	Poppe E.	13
17	02/06/2015	La loi du marché	Brizé S.	15
18	09/06/2015	La tête haute	Bercot E.	14
19	25/06/2015	Le labyrinthe du silence	Ricciarelli G.	16
20	28/06/2015	Vice-Versa	Pixar	18
21	30/06/2015	Jurassic World	Trevorrow C.	12
22	21/07/2015	Les Minions	Mac Guff Line	12
23	13/08/2015	Mission Impossible - Rogue Nation	McQuarrie C.	12
24	18/09/2015	Dheepan	Audiard J.	14
25	21/10/2015	Seul sur Mars	Scott R.	14
26	10/11/2015	Spectre	Mendes S.	14
27	21/11/2015	L'Hermine	Vincent C.	13
28	06/12/2015	Le voyage d'Arlo	Pixar	11
29	08/12/2015	Le fils de Saul	Nemes L.	18
30	20/12/2015	Star Wars - Le réveil de la force	Abrams J.J.	15

RÉCAPITULATIF

	TITRE	CINEMA	PROVENANCE	GENRE
1	A most violent year	Mégaroyal (Bourgoin-Jallieu)	Etats-Unis	Drame
2	L'affaire SK1	Mégaroyal (Bourgoin-Jallieu)	France	Film policier
3	La famille Bélier	Le Dauphin (Morestel)	France	Comédie dramatique
4	Invincible	Mégaroyal (Bourgoin-Jallieu)	Etats-Unis	Biopic
5	Une merveilleuse histoire du temps	Mégaroyal (Bourgoin-Jallieu)	Angleterre	Biopic
6	Foxcatcher	UGC Confluence (Lyon)	Etats-Unis	Drame
7	Imitation Game	Mégaroyal (Bourgoin-Jallieu)	Angleterre	Biopic
8	Les nouveaux héros	Le Dauphin (Morestel)	Etats-Unis	Film d'animation
9	American Sniper	Mégaroyal (Bourgoin-Jallieu)	Etats-Unis	Film de guerre
10	Birdman	Mégaroyal (Bourgoin-Jallieu)	Etats-Unis	Drame
11	The Voices	Mégaroyal (Bourgoin-Jallieu)	Etats-Unis	Inclassable
12	Journal d'une femme de chambre	Mégaroyal (Bourgoin-Jallieu)	France	Drame historique
13	Une belle fin	L'Eldorado (Dijon)	Angleterre	Drame
14	Avengers - L'ère d'Ultron	Mégaroyal (Bourgoin-Jallieu)	Etats-Unis	Film de super-héros
15	Suite française	Le Dauphin (Morestel)	Angleterre	Drame historique
16	L'Epreuve	Le Dauphin (Morestel)	Norvège	Drame
17	La loi du marché	Le Dauphin (Morestel)	France	Drame
18	La tête haute	Le Dauphin (Morestel)	France	Drame
19	Le labyrinthe du silence	Le Dauphin (Morestel)	Allemagne	Drame historique
20	Vice-Versa	Le Dauphin (Morestel)	Etats-Unis	Film d'animation
21	Jurassic World	Le Dauphin (Morestel)	Etats-Unis	Film d'aventure
22	Les Minions	Le Dauphin (Morestel)	Etats-Unis	Film d'animation
23	Mission Impossible - Rogue Nation	Mégarama (Besançon)	Etats-Unis	Film d'action
24	Dheepan	Le Dauphin (Morestel)	France	Drame
25	Seul sur Mars	Mégaroyal (Bourgoin-Jallieu)	Etats-Unis	Film d'aventure
26	Spectre	Le Dauphin (Morestel)	Etats-Unis	Film d'action
27	L'Hermine	Pathé Beaux-Arts (Besançon)	France	Drame
28	Le voyage d'Arlo	Le Dauphin (Morestel)	Etats-Unis	Film d'animation
29	Le fils de Saul	Mégaroyal (Bourgoin-Jallieu)	Hongrie	Drame historique
30	Star Wars - Le réveil de la force	Le Dauphin (Morestel)	Etats-Unis	Science-Fiction

CRÉDITS PHOTOGRAPHIQUES :

WWW.ALLOCINE.FR

CONTENU ET MISE EN PAGE :

Tim Fait Son Cinéma

WWW.TIMFAITSONCINEMA.FR

TIMFAITSONCINEMA@GMAIL.COM

CONTACT :

TIMOTHÉE TAINURIER

06.18.38.93.19

TIMOTHEE.TAINTURIER@GMAIL.COM